This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CONTES MORAUX.

TOME PREMIER.

Je ne vous demande pour vous suivre que le tems de lui dire adieu.

CONTES MORAUX,

PAR IMBERT,

AUTEUR du *Jugement de Pâris*, poëme; de Fables et Contes en vers; des *Égaremens de l'amour;* du *Jaloux sans amour*, comédie, et autres ouvrages.

Recueillis pour la première fois, et publiés par N. L. PISSOT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

AN XIV.—1806.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

NOUVEAUTÉS.

Caloubet (le) du Vaudeville, ou le meilleur Chansonnier de cette année. 1 vol. in-12. fig. 1 l. 4 s.

Contes moraux, par Imbert, de l'académie des Belles-lettres de Nancy. 2 v. in-12. fig. 3 l. 12 s.

Couronnement de Napoléon Ier., empereur des Français, précédé de la conspiration anglaise, des différens voyages de S. M. à Boulogne, à Mayence, etc. des différentes anecdotes et traits particuliers qui lui sont arrivés. 2 vol. in-12, figures. 3 l. 12 s.

Pour faire suite à l'Histoire de Bonaparte, en 4 vol. in-12, portrait. 6 l.

Hercl..s, poème en trois chants, suivi de la Création de la Femme, par A. J. Dumaniant, auteur de Guerre ouverte, des Intrigans, etc. 1 l.

Jérôme, par Pigault-Lebrun. 4 vol. in 12. 7 l. 10 s.

Lettres de mesdames de Villars, de la Fayette, de Tencin et de mademoiselle Aïssé, précédées d'une notice, et accompagnées de notes explicatives. 2 gros vol. in-12. deuxième édition. 5 l.

Amis (les) de Henri IV, nouvelles historiques, suivis du journal d'un moine de Saint-Denis, contenant la violation des tombeaux en 1793; par Sewrin, auteur de Brick-Bolding et des Trois Faublas de ce tems-là. 3 vol. in-12. portrait. 6 l.

Palais-Royal (le), ou les Amours secrètes de la Duchesse d'Orléans. 2 vol. in-12. fig. 4 l.

Revenans (les) véritables, ou Aventures du Chevalier de Morny, par l'auteur de la Forêt et le Château de Saint-Alpin. 2 vol. in-12. fig. 3 l. 12 s.

La Grammaire en Vaudevilles, ou Lettres à Caroline sur la Grammaire Française, par M. Simonin. 1 vol. in-12, fig. 2 l.

AVERTISSEMENT.

Le poëme du Jugement de Pâris a placé son auteur (M. Imbert) au rang de nos bons poëtes Français. Les ouvrages qu'il a publiés depuis, ont répondu à la réputation qu'il s'était justement acquise par ce charmant Poëme. Les Contes, dont il est ici question, ayant parus à des époques différentes dans divers papiers, et chacun d'eux ne formant alors que quelques pages d'impression, M. Imbert se disposait à en faire une collection, lorsque la mort vint moissonner ses jours à la moitié de sa carrière (1). Lié intimement pendant plus de dix-huit

(1) Mort le 25 août 1790, à l'âge de 46 ans.

ans avec M. Imbert, je crois devoir rendre hommage à l'amitié dont il m'honorait, en offrant au public la collection des Contes moraux de cet auteur estimable sous tous les rapports. Je me donnerai bien de garde de donner mon opinion sur ces Contes ; je laisse au public éclairé et impartial à juger de leur mérite. J'ajouterai seulement que quelques-uns ont fourni des sujets de comédie.

CONTES

CONTES MORAUX,

PAR IMBERT.

LA LEÇON UTILE.

EULALIE tomba dans la pauvreté après avoir vécu dans l'aisance ; il est difficile de savoir être pauvre quand on ne l'a pas toujours été. Eulalie avait seize ans lorsque, par l'inconduite de son père, elle vit sa fortune renversée sans retour. Elle sentit ce malheur ; mais sa douleur ne la rendit ni faible ni injuste. Loin de reprocher son infortune à son père, elle ne lui en parla que pour le consoler ; et ce fut sans regret qu'elle alla s'enterrer avec lui dans une campagne, dont le seigneur charitable leur avait donné un petit terrein à défricher. Le vieillard

avait un fils presque aussi jeune. Tous deux se mirent à travailler à leur champ, tandis qu'Eulalie, qui avait dû compter sur une maison servie avec autant d'abondance que de luxe, prenait soin de leur ménage rustique. En peu de tems ont eut dit qu'elle était née dans le genre de vie qu'elle menait, tant elle paraissait familiarisée avec des soins qui devaient lui être si étrangers. Bientôt même elle trouva du plaisir à les remplir. Son emploi n'intéressait point sa vanité; mais il flattait son cœur. C'est moi, disait-elle quelquefois, qui apprête les alimens dont mon père se nourrit; c'est moi qui prépare la couche où il se délasse de ses travaux; sa santé, son repos sont mon ouvrage; c'est un plaisir que je n'aurais pas connu dans l'opulence. C'est ainsi que le tendre cœur d'Eulalie savait trouver ses plaisirs dans son malheur même. Aussi quand elle pleura la mort de son père, qui ne

tarda pas à arriver, on eût dit que c'était là le premier malheur qu'elle eût souffert. Eulalie, devenue orpheline, ne s'attacha que plus fortement à son frère; mais ce tendre cœur avait encore un vide à remplir, et l'amour vint s'en emparer. Elle avait trop de raison et de sagesse pour ne pas mettre ses projets d'hyménée au niveau de son état actuel; ce fut pour un habitant du même hameau qu'elle devint sensible. La seule ambition que lui laissa le souvenir de sa naissance, ce fut de ne vouloir donner son cœur qu'à un amant qui fut au moins, comme elle, au-dessus de son état par ses sentimens. La fortune ne trompa point ses projets; et Georges, qu'elle avait choisi, était digne en tout de son amour.

Le cœur d'Eulalie était d'autant plus satisfait, qu'elle avait acquis l'amitié de toutes ses compagnes. La crainte d'être accusée de fierté l'avait

et si l'on pleure encore, ce sont plutôt des larmes d'attendrissement que de douleur.

Tandis qu'Eulalie, satisfaite de son sort, ne regrettait plus une fortune qui aurait pu la rendre plus malheureuse, un évènement désastreux vint renouveller toutes ses douleurs. Son frère pour qui elle avait l'amitié la plus vive et la plus tendre, en fut l'auteur, et faillit en être la victime. Le fils du seigneur de ce hameau venait d'hériter de son père; il avait nom Sainrive. Vif, étourdi, encore plus jeune que son âge, il avait vécu à Paris dans l'indépendance, pour ne rien dire de pis. Sans être méchant, il était capable d'actions de méchanceté, parce qu'il ne raisonnait point sa conduite. Comme il n'était guidé par aucun principe de morale, il s'égarait fort souvent, non par amour pour le vice, mais faute d'avoir réfléchi sur la vertu. Vivant toujours avec des jeunes gens

inconsidérés, il les imitait mieux qu'il ne les jugeait ; et comme il voyait faire beaucoup plus de sottises que d'actions honnêtes, il faisait beaucoup plus souvent le mal que le bien.

Tracer le portrait du maître, c'est faire connaître les gens qui le servaient. L'un deux ayant pris querelle avec René (c'était le frère d'Eulalie), celui-ci usa des armes qu'il avait dans ce moment-là, et le frappa si rudement d'une canne qu'il tenait en main, qu'on le jugea blessé mortellement. Ce matin-là, René, en déjeûnant avec des amis, avait oublié la tempérance dont il ne s'était jamais écarté moins encore par principe que par caractère. Ce premier trouble de sa raison eut une suite bien funeste. Leçon cruelle et effrayante ! d'un jeune homme sage et modeste, d'une âme tendre et humaine, l'oubli d'un moment en avait fait un homicide. La justice du seigneur verbalisa, fit des

écritures; et plus disposée à empoisonner le mal qu'à le pallier, on donna bien vîte à une rencontre malheureuse, à un mouvement de colère, l'apparence d'un projet et d'un assassinat de sang-froid.

Qu'on se représente les allarmes de la plus tendre sœur, de la sensible Eulalie. Elle ne perd pas un moment: Sainrive était ce jour-là dans son château; elle y vole, et demande à se jetter aux genoux de monseigneur. Sainrive, ayant appris que c'était une fille jeune et jolie, veut bien la recevoir à ses pieds, et elle y tombe avec tout le désordre de la douleur et du désespoir. Ses beaux yeux étaient innondés de larmes, et ses sanglots étouffaient sa voix. Grâce, monseigneur, s'écriait-elle, rendez-moi mon frère. Eulalie crut voir un air d'intérêt dans les regards de Sainrive. En effet, il commençait à s'attendrir, mais plus sur sa beauté que sur l'objet de son désespoir.

Plus attentif à la regarder qu'à l'écouter, il semblait s'intéresser au frère, tandis qu'il n'était occupé que des charmes de la sœur. Allez, mon enfant, lui dit-il enfin, je me ferai instruire de cette affaire : revenez demain, et croyez que je vous rendrai justice. Justice tout au moins, ajouta-t-il, en lui passant la main sous le menton ; et Eulalie sortit avec l'espoir de sauver son frère.

Ayant passé la nuit à le consoler, le lendemain elle revint au château. Sainrive lui sourit en la voyant, et elle en conçut un heureux augure. Eulalie, lui dit-il, après l'avoir fait asseoir, je me suis informé de tous les détails ; l'action de votre frère est très-criminelle ; mais avec d'aussi beaux yeux que vous en avez, on peut se flatter de faire absoudre de plus grands coupables encore. Eulalie ne soupçonnant rien des sentimens de Sainrive, ne réfléchit pas même sur le sens de

ces paroles ; et naïvement elle s'applaudissait d'avoir de beaux yeux, puisqu'ils pouvaient servir au salut de son frère. Sainrive, en lui parlant ainsi, s'était approché d'elle. Depuis qu'il avait quitté Eulalie, il n'avait pas cessé d'y songer ; et le sentiment qu'il avait éprouvé en la voyant, n'avait fait que s'accroître par la réflexion. Il mit plus de galanterie dans ses discours, plus d'expression dans ses regards ; bientôt même l'éloquence du geste vint se joindre à celle de la bouche et des yeux. Eulalie ne pouvant plus douter de ses projets, le repoussa doucement ; elle trembla pour son frère en songeant au prix qu'on allait mettre à sa grâce ; elle retomba aux pieds de Sainrive, redemanda la vie de Réné ; ses larmes coulaient plus abondamment ; sa voix était plus touchante, ses regards plus tendres ; et tout cela ne servait qu'à rallumer les desirs de Sainrive. Enfin, il s'expliqua

si clairement, que la pauvre Eulalie vit bien qu'elle ne pouvait rien obtenir qu'aux dépens de son propre honneur. Allez, lui dit-il enfin, je vous laisse y penser; songez à sauver votre frère; et Eulalie sortit en disant: hélas! je n'ai plus de frère.

Sainrive, trop étourdi pour se contraindre, laissa deviner son projet, et bientôt tout le village en fut instruit: l'amant lui-même fut informé de ce nouveau malheur. Qu'on jette un coup d'œil rapide sur ces trois cœurs infortunés! René apprend qu'il ne peut se sauver que par l'infamie, et il estime trop sa sœur pour craindre qu'elle veuille le délivrer à ce prix. Eulalie, douloureusement combattue entre son honneur, son frère et son amant, voit bien que, quand elle pourrait fermer l'oreille à la voix de l'honneur, René maudirait sa sœur et sa propre vie, si elle était le prix de sa honte. A ce cri se joindrait encore celui d'a-

voir outragé l'amour ; elle sent enfin qu'elle est dans la cruelle nécessité de trahir son amant ou son frère ; et le pauvre Georges, martyr tout à la fois de sa délicatesse et de son amour, tandis qu'il est en proie à toutes les terreurs de la jalousie, n'ose encore la laisser voir à son amante, parce qu'il ne peut la prier d'être fidelle à l'amour, sans la presser de trahir la nature.

Le même jour Eulalie promenant ses noires pensées autour du village, fut rencontrée par Sainrive qui l'aborda. Eh bien, lui dit-il, rêvez-vous au parti que vous prendrez ! songez-y bien ; si je fais beaucoup pour vous, il est bien juste au moins que vous fassiez quelque chose pour moi. Non, monseigneur, répondit Eulalie, je ne peux croire que vous ayez formé sur moi des projets. Vous aviez résolu sans doute de sacrifier mon frère ; et vous n'avez mis des conditions à sa

grâce que pour la rendre impossible. Petite incrédule ! lui répondit Sainrive; il enfila aussitôt quelques douceurs impertinentes, et il la quitta en lui disant : je vous prie, ma belle enfant, de venir passer seulement quinze jours à Paris avec moi ; voilà mon dernier mot. Il ajouta, en s'en allant : pour éviter l'éclat, je viendrai demain matin dans ce même endroit chercher votre dernière réponse.

Eulalie, en le voyant partir, se promit bien de ne pas s'y rendre ; cependant, ayant rêvé toute la nuit à la situation où elle se trouvait, une idée vint la frapper subitement le matin comme un trait de lumière. Elle se lève et se dispose à se trouver au rendez-vous. Le projet qu'elle a formé est hardi ; nous allons voir qu'elle en sera l'issue. Sainrive, un moment après, en arrivant au même endroit, fut agréablement surpris d'y trouver déjà Eulalie. Eh ! bien, ma reine, lui dit-

il en s'approchant, venez-vous m'annoncer mon bonheur ? Eulalie, fidelle à son plan, lui répondit aussitôt : je viens obéir à la nécessité. Sainrive, enchanté, épuisa tous les lieux communs de la galanterie. Eulalie le pria de vouloir bien envoyer à son frère une lettre qu'elle lui écrivait, et de le faire élargir aussitôt. Je ne vous demande, ajouta-t-elle, pour vous suivre, que le tems de lui dire adieu. Sainrive appela sur l'heure un de ses gens qui était à l'écart, pour aller porter la lettre d'Eulalie à son frère, et pour le faire élargir en même tems. Dans la lettre qu'elle lui avait écrite, elle lui marquait que, pour le sauver, elle avait consenti à tout : avant d'arriver, elle avait écrit la même nouvelle à Georges, et averti une de ses amies, qui en fit bientôt confidence à toutes les autres. Enfin, presque tout le monde se rendit à la fois au lieu où Sainrive était avec Eulalie. Dès qu'elle

s'apperçut qu'on arrivait, elle pria Sainrive, pour dernière grâce avant de partir avec lui, de se cacher derrière une espèce de buisson, d'où il pouvait tout entendre sans être vu.

Georges arrive le premier, et croyant n'avoir plus rien à craindre après le coup affreux dont il était averti, il laisse éclater ses transports contre l'ingrate Eulalie. Parjure, s'écria-t-il, tu as donc abjuré ton amour et tes sermens? Je te remercie au moins de te déshonorer en m'abandonnant. Je me guérirai de mon amour par le mépris! Tu as donc promis ton déshonneur? Oui, répond Eulalie froidement, j'ai consenti à mon déshonneur. Le frère survient à ces mots. Sœur lâche et perfide, lui cria-t-il, en m'annonçant ma grâce tu m'annonces ton infamie? est-il bien vrai? Tu veux donc pour reconnaissance de ton bienfait, emporter ma haîne et ma malédiction? Oui, répond Eulalie toujours

froidement, c'est votre malédiction que je mérite et que je veux mériter. Plusieurs de ses compagnes arrivent à la fois pour l'accabler des reproches les plus humilians. Quoi ! lui disent-elles, tu renonces à ton innocence ? renonce donc aussi à notre amitié. Nous rougissons de t'avoir accordé le titre d'amie. Nous te méprisons autant que nous t'avons aimée.

Sainrive caché ne perdait pas un seul mot de cet entretien. Les amies, le frère et l'amant parlent tous à la fois, et accumulent les reproches les plus injurieux. Oui, s'écrie-t-elle, oui, je suis indigne de l'amitié de mes compagnes, de l'amour d'un frère, de la tendresse d'un amant; je suis un objet de mépris, je suis vile, et je le suis par mon choix. Aussitôt s'élançant vers Sainrive : voilà, s'écria-t-elle, voilà ce que j'ai dû devenir pour être à vous. Après cela, partons.

Sainrive, vaincu par ce spectacle, demeura honteux de ses procédés; il demanda pardon à Eulalie de ses honteuses poursuites, lui rendit son frère sans conditions, et la pria d'accepter une dot en l'unissant à Georges. Il offrit de se charger de leur fortune s'ils voulaient aller habiter Paris; mais Eulalie qui ne voulait plus s'exposer sur cette mer où elle avait déjà fait naufrage, et qui ne voulait pas renoncer à un bonheur déjà trouvé pour courir après un bonheur incertain, le pria de le laisser dans leur champêtre habitation. Par bonheur pour René, qui n'aurait jamais été heureux sans cela, le domestique obtint une parfaite guérison. Sainrive les combla tous de bienfaits. Tous trois restèrent au village, et tous trois vécurent heureux.

L'HÉRITIER MALHEUREUX.

Ah ! maudite fortune ! tu es encore plus ingrate que légère. Tu n'as pas d'yeux pour faire le bien : tu vois très-clair à faire le mal. Souvent on te trouve sans te chercher, et l'on te fait fuir en courant après toi.

On n'a jamais eu pour cette ingrate un amour plus vrai et plus naïf que le pauvre Oriphile ; il avait un goût décidé pour les héritages, parce qu'il jugeait que de toutes les manières de s'enrichir, celle d'hériter était toujours la plus commode et la plus innocente. Tous les habits noirs *en pleureuses* qu'il rencontrait, le faisaient sourire, et lui donnaient des idées agréables. Voilà peut-être un héritier, se disait-il ! il prétendait que ce mot était le plus doux et le plus harmonieux de la langue française.

Oriphile avait un oncle et une tante. Tous deux étaient riches, et tous deux l'appelaient auprès de leur personne. Est-ce à la tante, est-ce à l'oncle qu'il donnera la préférence? c'est ce qu'il ne voulut décider qu'après une mûre délibération. Comme Oriphile voulait n'avoir rien à se reprocher, il n'épargna ni les interrogations ni les démarches. Avant de prendre son parti, il s'était fait donner un état de leurs biens; il avait fait lever leur extrait baptistaire, pour savoir au juste leur âge; et enfin il avait pris sur leur santé l'avis de leurs médecins. Il se décida pour la tante, parce qu'avec autant de fortune que l'oncle, elle avait au moins douze ans de plus. On voit qu'Oriphile n'agissait point en étourdi, et qu'il raisonnait sa conduite.

Rendu auprès d'elle, il mit en pratique les premiers principes de l'art de plaire; il étudia le caractère de la vieille tante. Le succès était difficile;

mais une grande envie de réussir en fournit presque toujours les moyens. Du côté des petits soins, il n'était jamais en défaut; et pour le travail, il était infatigable. Madame Erbine (c'est le nom de la veuve) aimait beaucoup la lecture; mais comme elle ne pouvait plus lire sans lunettes, et qu'elle ne voulait point passer pour en avoir besoin, elle faisait lire continuellement son neveu, sous prétexte qu'il lisait bien. Le pauvre Oriphile était condamné à faire des lectures continuelles: le jour, pour amuser sa tante, la nuit pour l'endormir: et il lisait presque toute la nuit, parce que madame Erbine ne pouvant jamais fermer l'œil sans le secours d'un orateur ou d'un poète, comme elle ne s'endormait qu'au bruit de la voix de son lecteur, elle se réveillait aussi dès que la voix se taisait.

Le jour il n'était pas question d'aller prendre un seul repas en ville. Il

n'avait point à se négliger, parce qu'il y avait d'autres parens, et de proches parens. Enfin la vie d'Oriphile n'était qu'un travail et un sacrifice continuel. Aussi madame Erbine ne parlait que de son charmant neveu. Il était charmant en effet. Avec le titre d'héritier, il avait *les grâces de l'état.* Il avait appris à être gracieux dans ses révérences, minutieux dans ses soins, ingénieux dans ses complaisances; il faisait l'éloge du tems passé, et la satyre du tems présent; il ne se plaisait qu'avec la vieillesse, les jeunes gens l'excédaient. Il ajoutait sur cela de nombreuses réflexions : que des quatre âges de l'homme il y en avait deux à réformer; que de plein saut on aurait dû passer de l'enfance à la vieillesse; que l'intervalle qui s'écoulait entre ces deux points de la vie humaine, était réellement du tems perdu, puisqu'il était toujours partagé entre des projets fous et des démar-

ches insensées; enfin mille autres discours tout aussi profonds qui enchantaient la bonne tante, même un peu trop pour les intérêts d'Oriphile; car la satisfaction qu'elle en avait influait sur sa santé, et semblait la rajeûnir. Oriphile se plaignait tout bas du trop grand succès de ses soins; ce qui lui fournissait une réflexion morale. Il est bien malheureux, disait-il en lui-même, qu'un galant homme ne puisse mériter un héritage que par des soins qui servent à en retarder le moment.

Tandis qu'il s'enfonçait dans ces réflexions, il reçut une lettre qui lui apprenait que son oncle était bien malade et abandonné des médecins. Oriphile, toujours sensé, raisonnant ses moindres actions, fit des réflexions nouvelles; et il conclut, en se résumant, qu'il fallait quitter la tante pour aller trouver l'oncle, parce qu'une jeune personne agonisante est naturellement plus près de la mort qu'une

autre plus âgée, mais en bonne santé; voilà qui s'appelle raisonner, songer à tout. Sa conscience même y était interressée ; car enfin les malades ont plus besoin d'être secourus que ceux qui se portent bien. Il écrivit donc son départ à la tante qui cria beaucoup ; mais inutilement, puisqu'Oriphile était déjà auprès de son oncle.

Cet oncle s'appellait d'Herminy. Oriphile eut assez d'adresse pour s'excuser de n'être pas venu plutôt auprès de lui. Il montra tant de zèle pour le servir, que par les soins du présent, il fit oublier la négligence du passé. Enfin, il ne tarda point à gagner la confiance et l'amitié du malade. Mon cher neveu, lui dit un jour ce dernier, dans un moment d'épanchement, si tu avais toujours été auprès de moi, je ne serais pas dans l'état où je suis ! et Oriphile fut sur le point de lui répondre : si vous n'étiez pas dans l'état où vous êtes, je ne serais pas auprès de vous.

Cependant d'Herminy, que la faculté et la *société royale* avait abandonné, se mit entre les mains d'un charlatan, qui parvint à le guérir, soit par science, soit par hazard. Ce *guérisseur* avait cherché et cherchait encore la pierre philosophale. D'Herminy, revenu en santé, lui ayant demandé un jour comment il avait pû le guérir, quand les plus fameux médecins l'avaient condamné, il répondit que c'était par des secrets qu'il avait découverts dans l'étude de l'alchymie; s'étant liés tous deux étroitement, l'alchymiste, qui était de bonne foi, découvrit à d'Herminy une partie de ses secrets.

Un jour, ce dernier entra chez son neveu, avec un air de santé formidable. Mon cher Oriphile, lui dit-il, avec une effusion de joie et de tendresse : je veux te faire une confidence, qui, j'en suis sûr, te fera le plus grand plaisir. Tu connais l'homme qui m'a

guéri ? — Oui, mon oncle, dit Oriphile, et je sais quelle reconnaissance je lui dois pour un tel service. Oh ! reprend d'Herminy, tu ne sais pas encore toutes les obligations que tu lui as. Oriphile, qui connaissait toutes les prétentions de l'alchymiste, s'imagina d'abord qu'il avait communiqué à son oncle le secret de faire des lingots ; et aussitôt, avec un air d'attendrissement, il demanda à d'Herminy si son ami lui avait appris à faire de l'or. Mieux que cela, répond son oncle ! Mieux que cela, s'écria Oriphile ! je ne vous entends plus. Alors d'Herminy, croyant combler de joie son tendre neveu, lui confia, en baissant la voix, que l'alchymiste lui avait donné une liqueur qui devait le faire vivre des siècles entiers. On devine assez l'impression que fit sur le tendre neveu cette confidence inattendue. Elle était d'autant plus faite pour alarmer, que la guérison inespérée de

d'Herminy

d'Herminy lui prêtait de la vraisemblance, et devait inspirer de la confiance pour l'alchymiste. Oriphile en fut si effrayé qu'il s'enfuit à toutes jambes, en souhaitant à son oncle une douce immortalité.

En attendant qu'il put faire négocier sa réconciliation avec sa tante, il se logea dans une maison où logeait aussi la vieille Orphise. C'était une personne aussi chargée d'années que de richesses, et encore plus accablée d'infirmités. Dans le chagrin où était Oriphile, elle n'eut pas excité son attention, s'il n'eut appris par hasard qu'elle était riche et sans parens. Cette circonstance l'intéressa. La pauvre femme, se dit-il! être riche, et n'avoir pas le moindre neveu auprès de soi! il lui fit, en qualité de voisin, une visite d'honnêteté; il prit fort bien, revint bien vîte, ensuite fort souvent, et avec tant de fruit, que, sans avoir jamais eu la moindre ex-

plication avec elle, il fut bientôt regardé comme l'héritier de la maison; il en recevait presque les complimens.

Depuis peu il venait aussi chez Orphise un jeune homme assez aimable, qui alarmait un peu Oriphile. Un jour Orphise se trouvant seule avec ce dernier, lui dit du ton le plus affectueux: mon cher Oriphile, j'ai fait l'épreuve de vos sentimens pour moi; j'ai reconnu votre attachement, votre amitié désintéressée; il faut que je vous fasse part d'un projet que j'ai conçu. Oriphile à ces mots croyait déjà voir un notaire prêt à écrire son nom en toutes lettres sur un bon et valide testament, lorsqu'Orphise ajouta: je me marie; vous connaissez ce jeune homme qui vient ici fort souvent? c'est lui que j'épouse, et je lui fais donation de tous mes biens.

A cette confidence, qui valait bien celle qu'il avait reçue de son oncle, Oriphile demeura muet et immobile. Fé-

licitez-moi donc, lui dit Orphise, puisque vous vous intéressez à mon bonheur, car vous savez que ce jeune homme est aimable. Oriphile, en balbutiant, lui fit un compliment qui n'avait pas le sens commun. Un moment après il lui dit adieu; et dès le lendemain il quitta son appartement. Il était furieux; et pour achever de le désoler, on lui apprit en même tems que sa tante ne voulait plus entendre prononcer son nom. Il faut avouer néanmoins que jusqu'ici Oriphile est irréprochable, et que s'il n'est pas encore arrivé au grade d'héritier, il n'a rien négligé pour y parvenir.

Il était si piqué de n'avoir pu réussir encore, qu'il avait juré de renoncer à ce genre de poursuites, lorsqu'un nouvel incident vint réveiller dans son cœur son amour pour les héritages. Il lut dans les papiers publics qu'un particulier fort âgé, rapportant de chez l'étranger une grande fortune,

désirait de savoir s'il lui restait encore des parens. La ressemblance de son nom avec celui de la mère d'Oriphile, fit concevoir à ce dernier les plus flatteuses espérances. Il se présenta comme parent de l'étranger. Je ne sais point s'il l'était : mais il le prouva. Le vieillard le pria de rester auprès de lui pour lui fermer la paupière. Oriphile ne demandait pas mieux, car il était bon parent. Il ne tarda pas à gagner l'amitié du vieillard qui était bon homme. On l'appellait Valémon. Bientôt il ne vit plus que par les yeux d'Oriphile, ne jugea que par son esprit. Il avait pour lui toute la tendresse d'un père. Après le lui avoir prouvé par ses discours, par ses éloges, il en vint à la grande preuve, au testament. Oh ! pour le coup le voilà héritier, et le hasard concourut à lui faire sentir plus vivement cette jouissance. On eut dit que Valémon, en assurant sa succession à Oriphile, voulait encore

en accélérer le moment; car le testament à peine écrit, il tomba malade. Enfin la fortune avait mis un terme à son ingratitude; le tems de la justice était venu, et Oriphile ne négligea rien pour mériter de plus en plus son bonheur.

Depuis quelque tems Valémon était en procès. Ce procès devint plus considérable qu'on ne l'avait d'abord imaginé: il devint même désastreux. Valémon le perdit, je veux dire Oriphile; car Valémon eut l'adresse de mourir un quart-d'heure avant qu'on apprit la perte de son procès. Oriphile fut reconnu pour le véritable héritier de Valémon: mais comme il était écrit que la fortune le persécuterait jusqu'au bout, la perte de ce procès entraîna toute la fortune du défunt. Enfin, le malheureux Oriphile en qualité d'héritier, ayant plus à payer qu'il ne recueillait de la succession, fut obligé d'y renoncer légalement. Et voilà sans contredit

un héritier malheureux ! Après avoir couru toute sa vie après les héritages, il n'en put attraper qu'un seul, et il se vit forcé de le répudier. Il n'eut d'autre consolation que le témoignage de sa conscience ; car il n'avait jamais rien épargné pour hériter fructueusement.

QUI L'EUT PENSÉ,

OU

L'ENGAGEMENT IMPRÉVU.

D'ÉRIMONT était entré dans le monde avec toutes les qualités nécessaires pour y réussir. Une brillante éducation, conforme aux vues qu'on avait sur lui, ajoutait aux riches présens que la nature lui avait faits. Aux grâces du corps, aux agrémens de l'esprit, il joignait la magie des talens. Il aimait les lettres et les arts, et s'y connaissait assez bien pour en parler avec ceux qui les cultivaient. Un tact naturel, et l'influence qu'il eut bientôt dans le monde, firent ambitionner son suffrage. Quand il eut reçut les deux éducations qu'exige le monde, celle qu'un jeune homme reçoit de ses

maîtres, et celle que les femmes s'empressent de lui donner, il se trouva jeté dans les brillantes aventures. Il avait le bonheur d'être assez tendre d'abord pour intéresser, et pas assez constant dans la suite pour être importun. Il était de l'intelligence la plus fine pour saisir le mot ou le coup-d'œil qui l'appelait à la victoire, et ne se faisait jamais répéter le signal de la retraite. Voilà, ce me semble, la perfection de la galanterie. Il en fut amplement récompensé. Pendant plusieurs années ses jours ne furent qu'une chaîne de plaisirs, ou tout au moins de triomphes. Il passa par les trois degrés de gloire réservés aux héros du monde galant; il y régna d'abord par la séduction d'un cœur tendre; ensuite par les charmes d'un homme aimable, et enfin par sa réputation. Ce troisième règne est souvent encore assez long, même chez les femmes.

Mais tout, jusqu'à la gloire et aux plaisirs, a des momens d'ennui. D'Erimont, quoiqu'il n'eut pas perdu la faculté de jouir, par l'abus même des jouissances, éprouvait néanmoins quelques instans de langueur. Il sentait, sinon la fatigue, au moins la satiété. Dans un de ces momens presque léthargiques, il était rentré chez lui le soir avant l'heure du souper. Il y était seul. Que dis-je, seul? En suivant le cours de ses triomphes, j'avais oublié comme lui qu'il était marié. Il est tems que je m'en souvienne; car en jetant autour de soi un regard de désœuvrement, d'Erimont vient lui-même de s'en souvenir. Mais à propos, dit-il, comme un homme frappé d'une réminiscence imprévue! et aussitôt ayant appelé un de ses gens, il lui ordonna d'aller demander si madame d'Erimont était visible pour lui. Le laquais tout étonné ouvre de grandes oreilles, de peur de

faire quelque sottise faute d'avoir bien entendu, il se fait redire son ordre, et après se l'être fait répéter, il ne se dispose encore à l'exécuter qu'en tremblant.

Madame d'Erimont était aimable et même jolie. N'ayant trouvé dans les chaînes du mariage qu'une plus grande liberté, elle s'était vue réduite à l'alternative d'en jouir, ou de vivre dans la solitude. Il n'y a pas là à balancer pour une jeune personne. Entraînée dans le monde, ne fut-ce que pour éviter l'ennui d'être seule, elle y rencontrait quelquefois son mari; mais jamais ils ne s'y cherchaient. Ils ne songeaient pas même assez l'un à l'autre pour prendre soin de s'éviter. Par bonheur pour le repos de madame d'Erimont, son cœur ne lui avait jamais parlé pour lui. Ils ne s'étaient que peu vus avant de s'épouser, et ils avaient encore moins eu le tems de se voir depuis. D'après cela on juge

que madame d'Erimont avait au moins songé à plaire dans les sociétés où elle vivait; et comme elle avait des charmes et de l'esprit, elle avait trouvé des jouissances, sinon pour son cœur, au moins pour son amour-propre.

Le jour que d'Erimont lui fit demander si elle voulait le recevoir, elle se trouvait peut-être dans les mêmes dispositions où était alors son mari. Très-étonnée de cette ambassade, qu'elle n'eut pas même la prétention d'interpréter, elle lui fit dire qu'elle le recevrait avec plaisir. D'Erimont se présenta; et après avoir demandé s'il n'incommodait point, il s'assit. Quand on eut fait les complimens d'usage, on parla du tems et de la nouvelle du jour. La conversation, quoique vague et indifférente, se prolongea, parce qu'ils avaient l'un et l'autre assez d'esprit pour la nourrir. Il s'apperçut qu'il était tard; madame d'Erimont avait fait fermer sa

porte ; il lui demanda si elle voulait lui permettre de souper avec elle. Vous ferez un fort mauvais souper, lui répondit madame d'Erimont ; mais si vous voulez vous en contenter, je le veux bien. On servit aussitôt ; le souper fut gai sans être bruyant ; ce plaisir tranquille avait quelque chose de nouveau et de piquant pour les deux convives ; ils étaient aimables l'un et l'autre ; chacun des deux était pour l'autre une nouvelle connaissance ; les heures s'écoulèrent assez vîte, et d'Erimont se retira fort content pour s'aller coucher.

Le surlendemain il était engagé pour un concert qui manqua ; il n'en sut la nouvelle que fort tard. Que faire de son avant souper ? Il n'aurait pas eu grande peine sans doute à l'employer ; mais peut-être il ne s'en occupa guère. Il se ressouvint de madame d'Erimont, qui avait une légère indisposition ce jour-là ; il envoya

chez elle, ou plutôt il lui écrivit pour lui demander si elle voulait permettre qu'il allât lui faire compagnie jusqu'à son souper. On accepta sa proposition de la manière la plus obligeante; il se rendit chez elle, y fut plus aimable que la première fois; et l'heure du souper venue, ce fut pour le coup madame d'Erimont qui le pria de rester. D'Erimont était engagé ailleurs; mais il resta. La conversation fut au moins aussi agréable et plus libre. Savez-vous, dit en riant madame d'Erimont, au milieu du souper, que là où vous étiez attendu, on ne devinera pas au moins pour qui vous manquez à votre engagement? d'Erimont sourit; et, un moment après: il faut, lui dit-il, madame, que je vous fasse une confidence, où vous trouverez peut-être plus de franchise que de politesse. Savez-vous qu'il n'est pas croyable combien vous avez gagné depuis votre mariage? Mon mariage, répondit

madame d'Erimont avec un sourire aimable! mais je crois que mon mariage s'est fait à peu près en même tems que le vôtre. — Vous avez raison, madame. Mais vous n'avez pas d'idée de l'heureuse métamorphose qui s'est opérée en vous depuis ce tems-là. Vous aviez un air d'embarras, (pardon, madame) un maintien de couvent!... c'est à ne pas vous reconnaître. Ce n'est pas là l'esprit que vous aviez; vos traits mêmes sont embellis. Eh bien, monsieur, dit madame d'Erimont, sans vouloir vous rendre votre compliment, ce que vous avez dit là de moi, je le pensais de vous-même. Mais en vérité, ajouta-t-elle en se reprenant, si quelqu'un écoutait notre conversation on pourrait la trouver étrange. Voilà presque des douceurs, au moins. Je vous jure, madame, reprit d'Erimont, que vous n'êtes plus la même; et je le dirais.... devant des témoins, interrompit-elle?

ah ! cela serait scandaleux. On causa long-tems encore sans s'appercevoir qu'il se faisait tard ; mais à la fin madame d'Erimont, regardant à sa montre, l'avertit qu'il était tems de se retirer. L'heure est indue, ajouta-t-elle avec le sourire le plus gracieux ; et d'Erimont se leva pour s'en aller. Madame, lui dit-il en revenant sur ses pas, je prends mon chocolat le matin, seul, assez tristement. Voulez-vous bien que demain je vienne déjeûner avec vous ? Vous en êtes le maître, répondit madame d'Erimont ; et ils se séparèrent.

Le lendemain, ils n'oublièrent ni l'un ni l'autre leur engagement. Mais d'Erimont commença à songer que ces fréquentes visites seraient remarquées ; et il fut prêt à demander le secret à son valet de chambre. Le déjeûner ne différa du souper que par la durée, car il fut tout aussi gai. Madame d'Erimont rit beaucoup,

plaisanta même ; et l'on convint qu'il valait cent fois mieux déjeûner ainsi que séparément. On en fit autant le lendemain et les jours d'après. Mais, madame, dit un matin d'Erimont, il me semble que nous avons fait tête à tête deux jolis soupers ; je serais tenté d'un troisième. Quand vous voudrez, lui répondit madame d'Erimont. Ce soir, reprit-il ; et le soir même ils firent un troisième souper tête à tête. Leur entretien ce jour-là fut aimable, mais encore plus intéressant. Ils furent moins brillans, parlèrent moins, se regardèrent davantage, et le cœur fit un peu de tort à l'esprit. Les momens n'en furent que plus rapides. Madame d'Erimont s'apperçut bien qu'il était fort tard ; mais elle ne regarda plus à sa montre. Pour lui il se plaignit d'une paresse qui ne demandait rien moins que le repos. Enfin, dès ce jour-là ce ne fut plus le soir, mais le matin qu'ils se séparèrent ; et ils se

trouvèrent ainsi à portée pour le déjeûner. Le lendemain d'Erimont, enchanté de sa nouvelle conquête, partit avec elle pour la campagne, où ils passèrent quelques jours délicieusement sans le secours des fêtes, du bal et de la musique. On dit même que d'Erimont ne s'en tint pas là. Il poussa le courage jusqu'à la témérité : à son retour de la campagne, il se montra avec madame d'Erimont dans sa loge à l'Opéra. Vous voyez à quoi l'on s'expose par un seul moment de distraction : on s'engage insensiblement sans y penser ; et l'on ne s'apperçoit du chemin que l'on a fait, que lorsqu'il n'est plus tems de revenir sur ses pas.

QUE NE PEUT L'AMOUR PATERNEL?

Quand le ciel a donné à l'homme des desirs violens, le plus funeste présent qu'il puisse y ajouter, c'est une grande étendue de pouvoir. Monsieur de Frémival était né avec des sens fougueux; une surabondance de santé et de vigueur lui donnait des passions brûlantes, et il était riche, c'est-à-dire qu'il avait la faculté de les satisfaire. De bonne heure il avait eu la passion de l'amour, ou, pour mieux dire, l'amour des femmes; de bonne heure, il en avait fait non pas son délassement, mais son occupation; et ce goût chez lui n'avait fait que se renforcer encore par l'habitude de s'y livrer. Depuis vingt ans, (car Frémival en avait déja près de quarante, et il croyait toujours avoir le même

âge, parce qu'il avait toujours la même conduite,) depuis vingt ans, dis-je, il grossissait la liste de ses victimes. C'était pourtant un scélérat qui n'avait pas encore perdu le titre d'honnête homme; c'est-à-dire, que s'il contraignait au divorce deux époux autrefois bien unis, s'il causait ainsi la ruine d'une famille entière, il payait une dette de jeu en moins de vingt-quatre heures; et s'il violait, pour perdre une femme crédule, les sermens les plus sacrés, il respectait une parole donnée pour une partie de plaisir.

Il ne faut pourtant pas s'y méprendre; Frémival n'était pas un fat. Un fat n'ambitionne que le bruit, au lieu qu'il aimait moins à conquérir qu'à posséder; il n'en restait pas plus longtems en place, il changeait; mais ce n'était pas pour multiplier ses conquêtes, c'était par le desir d'un nouvel objet. Cette considération le ren-

dait moins condamnable, ou du moins plus à plaindre; mais ses conquêtes n'en étaient pas moins des victimes; sa passion était aussi funeste que la vanité d'un fat; et d'ailleurs l'habitude l'avait rendu si peu difficile sur les moyens, que les plus criminels n'étaient plus qu'un jeu pour lui, s'ils favorisaient ses projets.

Tel était Frémival; tel il va se montrer dans l'anecdote qu'on va lire. Il avait vû la jeune Milésie, et il n'avait pû la voir sans la desirer. Ce n'était pas un air de coquetterie, ce n'était pas l'élégance de la toilette qui l'avait séduit. Si la beauté de Milésie brillait, c'était à travers les habits les plus grossiers; elle était belle sous la livrée de l'indigence. Ce qui aurait dû la rendre respectable aux yeux de Frémival, ne servit qu'à ranimer son espoir; et dès le jour même il fit jouer les ressorts de la séduction.

Milésie était fille d'un pauvre ou-

vrier qui avait une famille de douze enfans. Il n'avait d'autre revenu que le travail de ses bras; quelques-uns de ses fils commençaient à le seconder; mais de si faibles secours ne pouvaient suffire à tant de besoins. Ce qui ne contribuait guère à l'enrichir, c'est que Jérôme (tel est le nom du vieillard) était de la probité la plus exacte. Mais cette probité servait au moins à le consoler dans ses chagrins et à l'encourager dans ses travaux; l'aspect d'une famille trop nombreuse faisait quelquefois couler ses larmes, mais au moins il avait vû sa probité germer dans le cœur de tous ses enfans; pas un ne le faisait rougir; et si son front était sillonné par le chagrin et les années, le sourire du plaisir était quelquefois sur ses lèvres.

Digne élève d'un père aussi vertueux, Milésie l'honorait par sa conduite. Quand l'honneur ne lui aurait pas été aussi cher que sa propre vie,

la seule crainte de déplaire à l'auteur de ses jours l'eut retenue dans les bornes du devoir. Son père l'avait distinguée parmi ses enfans; il les rendait tous heureux autant qu'il était en lui; il avait pour tous les mêmes soins; mais il avait un degré de tendresse de plus pour l'aimable Milésie, et elle se montra toujours digne de cette prédilection. Elle rejeta les offres brillantes que lui fit faire Frémival, et elle n'était point orgueilleuse de son refus, qui lui paraissait aussi naturel, aussi simple qu'indispensable. Elle s'applaudissait plutôt de ne pas affliger son père. Hélas! elle ignorait que, sans le vouloir, elle devait lui causer un jour le plus violent chagrin.

Cependant la probité du vieillard, la conduite irréprochable de sa famille, avaient intéressé à son sort tous les cœurs sensibles; et un beau jour il fut mandé chez un notaire, qui lui donna des assurances d'une pension de 800 *l.*

Ce bienfait ne l'arrachait point à la pauvreté, vû le nombre de ses enfans; mais il allégeait au moins son fardeau. Le bon Jérôme ne pouvait pas recevoir avec indifférence les moyens de rendre sa famille plus heureuse. Sa joie éclata par les transports les plus vifs. Il brûlait de tomber aux genoux de son bienfaiteur; mais cet homme généreux avait voulu être inconnu. Content du témoignage de son propre cœur, il aurait cru son action trop intéressée s'il eut aspiré au plus léger tribut de reconnaissance.

Peut-être quelque lecteur, en apprenant le bienfait, a cru en avoir deviné l'auteur; il aura nommé Frémival, et en faveur de ce procédé, il aura vu avec un peu plus d'indulgence les travers de sa conduite. Je suis forcé de lui enlever cette douce erreur. Frémival, loin d'être l'auteur d'un procédé aussi délicat, aima mieux, comme on va voir, en faire l'instrument

de ses coupables projets. La modestie désintéressée du bienfaiteur va devenir dans ses mains l'arme du mensonge et de la plus basse séduction.

Ayant laissé passer quelque tems depuis cette pension, dont il avait appris la nouvelle tout des premiers, il se présenta chez le bon vieillard, qui avait fait de vains efforts pour découvrir son bienfaiteur. Frémival n'était pas connu du père, il n'avait même jamais parlé à Milésie; le hasard avait voulu jusques-là qu'il ne pût expliquer ses desirs que par un interprête, accoutumé sans doute à de pareilles négociations. Il entre avec le costume de la richesse qu'il n'eût pas de peine à se donner, et avec le maintien de l'honnêteté qu'il saisit avec plus de peine.

Bon homme, lui dit-il, vous cherchez depuis long-tems cet inconnu assez heureux pour devenir votre bienfaiteur, qui a su ennoblir sa fortune

en

en la faisant servir à vos besoins. Vous l'auriez toujours cherché en vain, si le desir d'ajouter à ce faible bienfait ne le forçait à se faire connaître. Ce bienfaiteur, plus heureux depuis qu'il a pu commencer votre bonheur, c'est moi.

La reconnaissance de ce sensible vieillard ne s'exprime d'abord que par un cri, et il se précipite aux genoux de Frémival. Celui-ci, avec un air de modestie qui n'appartenait qu'au véritable bienfaiteur, recule un pas, et lui dit: levez-vous, mon ami, je serais indigne d'être votre bienfaiteur, si j'étais venu lever un tribut sur votre reconnaissance. A ces mots, il le relève et l'embrasse; bon vieillard, continua-t-il, l'estime que vous m'avez inspirée depuis long-tems ne doit pas se borner à cette pension modique que vous avez bien voulu accepter: mais faites-moi jouir avant tout du spectacle de votre famille intéres-

sante. Aussitôt le vieillard appelle avec empressement toute sa famille, Thérèse, Pierre, Guillaume; il les appelle tous ensemble et par leur nom, en s'écriant : le voilà, le voilà notre bienfaiteur! A ces mots toute cette famille intéressante se jette aux pieds ou dans les bras de Frémival. Quel tableau! On est indigné de voir un spectacle si touchant étalé aux regards d'un homme qui l'avait si peu mérité; mais n'envions pas son sort : malgré ses habitudes criminelles, malgré ses coupables projets, il ne dut pas le voir d'un œil tranquille; son cœur dût être tourmenté; il était vil à ses propres yeux.

Cependant il témoigne l'intérêt le plus vif, l'attendrissement le plus vrai. Il interroge tour à tour chacun des enfans, demande leur nom au père, donne un conseil à l'un, une leçon à l'autre, les caresse tous, et Jérôme le remercie les larmes aux yeux. Au

milieu d'eux, Frémival a vu Milésie, dont la joie décente charmait le cœur du père, et irritait les desirs de Frémival. Dès qu'il l'eut apperçue, il aurait voulu ne voir qu'elle, ne parler qu'à elle; mais il crut devoir se contraindre, et il ne lui adressa la parole qu'après avoir interrogé presque tous ses frères et sœurs. Après cet examen, un peu long à son gré, mais indispensable pour l'exécution de son dessein, Frémival dit au vieillard: mon cher Jérôme, je suis enchanté de votre famille, elle est digne de vous; elle fera la consolation de votre vieillesse; mais un travail excessif épuise vos forces, et pourrait, en abrégeant vos jours, leur enlever trop tôt l'exemple de vos vertus. Dès ce jour, sans perdre aucun de vos enfans, je veux que vous en ayez deux de moins à entretenir. Voyons; les filles sont les plus difficiles à placer; j'en prends deux, et je me charge de

leur sort présent et à venir. J'enverrai l'une à ma mère, et l'autre je la place auprès de ma femme. J'espère, ajouta-t-il d'un ton hypocrite, que leur conduite répondra toujours à vos projets et aux miens, et que nous n'aurons jamais à rougir, vous, d'être leur père, et moi, d'être devenu leur ami. A ces mots il choisit Milésie, et la plus laide de ses sœurs, pour éloigner encore mieux les soupçons.

Jérôme était bien désolé de se séparer de ses deux filles; mais il s'agissait de leur bonheur, et il était si bon père! Milésie eut bien voulu ne le quitter jamais; mais elle connaissait la triste situation de ce bon vieillard, comment ne pas se prêter à l'adoucir? Cependant elle ne put s'empêcher, ainsi que sa sœur, de témoigner ses regrets par un torrent de larmes.

Allons, mon bon ami, reprit Frémival en faisant semblant d'essuyer les siennes, faites leur un petit trousseau

pour le moment, et je pourvoirai à tout; mais hâtez-vous, parce que je pars pour la campagne. Je veux qu'elles vous visitent souvent, que vous veniez les voir vous-même. Dans peu de jours je vous donnerai de leurs nouvelles.

Il faut convenir qu'on ne pouvait guères soupçonner Frémival de mauvaise foi. Son ton, ses manières, le titre qu'il usurpait ne permettaient aucun doute sur ses sentimens; aussi n'entra-t-il dans le cœur des enfans et du père que le chagrin de se quitter. On oublia même, ou plutôt on ne crut pas avoir besoin de demander à Frémival où il allait. Il est pourtant à présumer qu'il avait préparé une réponse à cette question, si Jérôme avait songé à la faire. Les deux sœurs ayant ramassé quelque peu de hardes, embrassèrent leur père bien tendrement; et après bien des larmes répandues de part et d'autre, ils se dirent adieu.

Cependant, ce bon Jérôme a peine à s'arracher des bras de Milésie. Malheureux vieillard ! tu ne sais pas à qui tu viens de livrer ta fille ! tu crois ne pleurer que son départ ; mais ton cœur paternel a pressenti sans doute de plus grands chagrins. Après l'avoir quittée, tes bras s'ouvrent encore pour l'embrasser, et il semble que ces embrassemens ne soient qu'une ruse innocente de ton cœur pour reta
empêcher son départ.

Il fallut pourtant se séparer. Jérôme donne de sages conseils à ses deux filles ; il ne les recommande pas à Frémival ; (il ne croit pas en avoir besoin) mais il les exhorte bien à aimer ce second père ; il ignorait combien il profanait ce titre sacré en l'appliquant à Frémival ! la tendre Milésie tenant sa sœur par la main, descend pour monter dans un carosse qui l'attendait à la porte. Quand ses yeux humides ne virent plus son tendre

père ; elles les baissa modestement ; il semblait qu'elle n'osât les lever vers Frémival : qu'eût-elle fait si elle avait su que celui qu'elle prenait pour un bienfaiteur, n'était qu'un séducteur audacieux ?

Ce qu'il y a sans doute de plus étonnant jusqu'ici, c'est l'audace de Frémival. Sa démarche, quelque puissant, quelque riche qu'il fût, pouvait avoir des suites fâcheuses ; mais où il n'avait rien prévu où il était décidé à tout braver. Quoiqu'il en soit, après avoir envoyé la laide sœur de Milésie on ne sait pas où, il l'emmena elle-même dans une terre qu'il venait d'acheter.

Il est tems d'avertir que Frémival avait été époux, et qu'il était père encore d'un garcon et d'une fille, tous deux à peu près de l'âge de Milésie. Ce détail ne servira guères à diminuer ses torts : le titre de père ne le rend que plus coupable. Mais en déclarant

ce nouveau motif de blâme, je dois avouer aussi une qualité que son inconduite ne lui avait pas fait perdre. Malgré le désordre de sa vie (et ceci paraîtra aussi heureux qu'étonnant) ses enfans avaient toujours conservé leur place dans son cœur : cet homme toujours coupable n'avait jamais cessé d'être bon père. C'est un bonheur dont il n'était pas digne; mais enfin ce sentiment, qui influera sur le dénouement de cette histoire, avait survécu aux autres qualités de son cœur.

En arrivant dans sa terre avec lui, Milésie fut un peu étonnée de n'y trouver personne. Frémival lui dit que sa femme arriverait sous peu de jours. Il lui conta quelques douceurs; cependant pour ne pas l'effaroucher d'abord, il voulut différer de lui déclarer ses sentimens, et lui laisser soupçonner ses véritables projets. Il avait très-peu de monde avec lui; il est même à présumer qu'il n'avait mis près d'elle

que des gens gagnés, et qui ne devaient lui dire que ce qu'on voulait lui laisser apprendre. Il avait défendu à son fils de venir le trouver à la campagne sans y être appellé par lui ; et sa fille vivait avec une très-vieille tante, dont elle devait hériter.

Mais quoique Frémival eut assez d'esprit pour sentir qu'il avait besoin de prudence et de précautions dans cette intrigue, il était trop impatient pour perdre beaucoup de jours. Il fit bientôt taire le bienfaiteur pour ne laisser parler que l'amant. Enfin, sa conduite devint telle, que la pauvre Milésie sentit bientôt à quel péril elle se trouvait exposée. Elle demanda à retourner chez son père ; et le refus qu'elle essuya, ne fit que redoubler sa frayeur. Elle osa parler avec quelque vivacité ; mais plus elle marquait de répugnance pour écouter les offres de Frémival, plus sa prison se resserrait ; et on lui fit comprendre qu'elle

était en proie aux desirs effrénés d'un tyrannique séducteur. L'estime que Frémival lui avait inspirée, et la reconnaissance qu'elle avait cru lui devoir, firent place à la haîne et même au mépris; et cependant elle ignorait encore qu'il n'avait fait qu'usurper auprès de sa famille le titre de bienfaiteur; elle ignorait que le mensonge et l'audace avaient été ses seuls titres pour l'enlever au sein paternel.

Quoique la conduite de Frémival eut excité dans le cœur de Milésie la plus juste indignation, comme elle sentait qu'elle avait tout à craindre de la violence, et qu'un homme tel que lui était capable d'en user, elle crut que la prudence devait venir au secours de sa vertu. Les innocens stratagêmes, ou plutôt les heureuses inspirations de son cœur, réprimaient la fougue de son tyran. Tantôt un coup-d'œil assuré, interprête de la noble fierté de son âme, enchaînait ses de-

sirs, ou du moins arrêtait ses coupables effets ; (tant il est vrai que le vice qui ose immoler la vertu, n'ose pas toujours la regarder sans trembler) tantôt, par un regard attendrissant qui semblait lui dire, je perds la vie si vous me ravissez l'honneur, elle semblait le désarmer au moins pour un instant. Elle en venait même quelquefois jusqu'à lui laisser tout espérer sans lui rien promettre.

Tandis que la pauvre Milésie passe les jours et les nuits dans la crainte et dans la douleur, que fait son père infortuné ? Il avait attendu quelques jours avec impatience, mais avec sécurité, des nouvelles de ses deux enfans, et de son prétendu bienfaiteur. Un trop long retard lui donna du chagrin, sans réveiller ses soupçons ; comment suspecter un homme dont la conduite, les discours et le maintien ne respiraient que la bienfaisance ? mais enfin quelques amis, à qui il ra-

conta son aventure, lui inspirèrent leur juste frayeur; et le malheureux Jérôme, qui avait toujours trouvé la fortune si cruelle, sentit bien qu'il y avait des maux plus affreux que ceux qu'il avait soufferts jusques-là. La pauvreté, l'humiliation n'approchaient pas du supplice qu'il éprouvait. Sa douleur était commune à toute sa malheureuse famille; et ils se dispersèrent tous pour découvrir Milésie et sa sœur; mais toutes leurs démarches furent inutiles, comme tous les efforts de Milésie pour avertir son père de son fatal emprisonnement.

Tandis que Frémival renouvellait ses efforts auprès d'elle, que dis-je? au moment où il se disposait à ravir par la violence ce qu'il ne pouvait obtenir, le fils de Frémival, pour une affaire de la dernière importance, crut devoir venir le joindre à la campagne, malgré la défense qui lui en avait été faite; il crut que l'objet de

sa visite le mettrait à l'abri des reproches de son père. Soit imbécillité de la part des gardiens de Milésie, soit que, content de lui avoir défendu d'arriver sans en avoir été averti, il n'eut pas cru devoir le consigner, les portes lui furent ouvertes, et son entrée fut si peu prévue, qu'il surprit Frémival avec Milésie. Après qu'il se fut excusé envers son père sur l'importance de l'affaire qui l'amenait, celui-ci, pour paraître moins déconcerté, ouvrit une conversation vague avec Milésie et son fils, bien décidé à l'arrêter au premier mot si elle devenait trop particulière. Mais cet entretien ne fut pas long; il pria Milésie de se retirer, donna secrètement des ordres pour elle, et entendit son fils sur l'objet de son voyage. Après lui avoir dicté ses volontés à ce sujet, il lui dit que la jeune personne qu'il venait de voir lui avait été confiée par ses parens pour des raisons de famille,

et qu'il lui ordonnait le silence le plus absolu, sous peine de sa malédiction. Frémival, quoique aimant ses enfans, avait toujours su s'en faire craindre ; il était très-entier dans ses opinions, et très-despotique dans ses volontés.

Mais si son fils avait un motif pour ne pas parler de ce qu'il avait vu, il en avait un très-pressant aussi pour désirer de savoir ce qu'était la jeune personne. Sa courte entrevue avec Milésie avait produit un de ces évènemens qui étonnent toujours, quoiqu'ils se renouvellent assez souvent. Il n'avait pu la voir quelque momens, et entendre quelques mots de sa bouche, sans lui trouver des charmes et de l'esprit. Milésie était réellement charmante, et le malheur n'avait fait qu'ajouter à sa physionomie un nouveau degré d'intérêt. Elle avait peu parlé ; mais souvent une sotte et une femme d'esprit prononcent différemment la même phrase, de manière

qu'avec les mêmes mots, l'une prouve son esprit, l'autre sa bêtise. Les yeux de Selmour (c'est le nom du jeune homme) avaient exprimé sans doute ce qu'il avait senti; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que l'infortunée Milésie ne fut peut-être pas tout à fait insensible à l'amour qu'elle avait inspiré. Mais, quoi! le cœur de la vertueuse Milésie, infortunée par l'amour, se serait laissé surprendre au même sentiment qui était la seule cause de ses malheurs! ces effets, quoique bizarres, ne sont point étrangers à l'amour; et Milésie, pour avoir été sensible, n'aurait pas été plus coupable: sa résistante était l'effet de sa vertu, et son amour était l'ouvrage du hasard.

Frémival n'avait pas envie de garder long-tems son fils avec lui; cependant il était trop tard pour le renvoyer. Selmour passa donc la nuit à la campagne; et l'on se doute bien

que cette nuit ne fut pas employée à dormir. Milesie qu'il voyait, qu'il entendait encore, quoique absente, ne lui permit pas un moment de repos. Le lendemain, quand il eût pris congé de son père, il sentit déjà vivement le chagrin de vivre loin de Milésie, dont il ne savait pas encore le nom. Au lieu de retourner à Paris, il se cacha dans quelque hameau voisin; il conserva des intelligences dans le château qu'habitait son père, et il trouva le moyen de faire parvenir une lettre à Milésie. Il est peu surprenant que, dans la situation où elle était, elle ait répondu favorablement, soit de vive voix, soit par écrit. Quand son cœur ne serait entré pour rien dans ses démarches, l'amour seul de la liberté était un motif suffisant. Selmour, encouragé, hasarda de nouveau efforts, et il vint à bout de parler à Milésie, qui lui confia son aventure. Il rougit de la conduite de son

père; mais cette confidence le mît dans l'embarras le plus cruel. Ira-t-il dénoncer son père? laissera-t-il en proie à la violence ce qu'il aime déjà plus que lui-même? Il connaissait l'emportement de son père; il le savait capable d'immoler Milésie, et d'attenter même à ses propres jours, si l'on se présentait ouvertement pour lui enlever sa proie. La nature et l'amour déchiraient son cœur, et ne lui suggéraient aucun projet qu'il ne pût avouer. De son côté, Milésie qui, comme lui, voyait fort bien qu'il y avait tout à craindre d'un homme tel que Frémival, n'osait lui conseiller une action d'éclat, et il fut convenu qu'ils attendraient huit jours encore sans prendre aucun parti. Pendant ce tems-là, Milésie, en laissant à Frémival un faux espoir, se jugeait à l'abri de ses entreprises.

Cependant Selmour se vit obligé d'aller pour un jour à Paris, et il re-

vint à la campagne pour revoir secrètement encore sa chère captive ; mais il parut devant elle avec tous les signes du désespoir. Elle l'interrogea, le pressa vivement pour apprendre la cause de ses chagrins. Enfin Selmour lui confia que sa sœur, séduite par un prince étranger, venait de prendre la fuite, et en même tems il lui fit voir une lettre de sa tante qui le priait d'annoncer cette fatale nouvelle à son père.

La sensible Milésie prit beaucoup de part à son chagrin ; mais tout-à-coup une nouvelle idée vint la frapper comme une lumière imprévue. Elle la communiqua à Selmour, le força de lui céder la lettre, et de consentir à l'usage qu'elle en voulait faire. Peu de tems après, Frémival revint d'une campagne voisine, où il avait fait une visite. En arrivant il alla voir Milésie, qui, tenant en main la lettre que lui avait donnée Selmour, lui dit : Mon-

sieur, vous allez revoir monsieur votre fils qui vient d'arriver. Il est allé se promener en attendant votre retour, et voilà une lettre que j'ai vu de loin tomber de sa poche, comme il sortait du jardin. J'ai cru devoir la ramasser, et vous prier de la lui remettre vous-même. Frémival, à la lecture de cette lettre, fut frappé comme d'un coup de foudre. Il tomba dans un fauteuil, accablé du plus affreux désespoir. J'ai dit qu'il aimait ses enfans : avoir à pleurer en même tems son honneur et sa fille, était un nouveau genre de tourment qu'il ne connaissait pas encore. Ses forces semblaient près de l'abandonner, quand Milésie s'approchant de lui sans morgue, sans colère, et avec un sentiment qu'on ne saurait exprimer : monsieur de Frémival, lui dit-elle, le désespoir, le tourment affreux auquel vous semblez prêt à succomber, mon malheureux père le souffre maintenant pour

moi, et c'est vous qui en êtes la cause.

Ces mots allèrent jusqu'au cœur de Frémival qui sembla sortir d'un sommeil léthargique. Il se jeta en pleurant dans les bras de Milésie, lui demanda le pardon de tous ses torts, et lui dit qu'elle allait revoir son père. En effet il courut se jeter aux pieds du malheureux vieillard, que le chagrin avait conduit aux portes du tombeau, et qu'il trouva dans son lit, environné de toute sa famille fondante en larmes. Il confessa tous ses forfaits en présence de ceux qui en avaient été les témoins et presque les victimes. Cet aveu était un châtiment qu'il voulut s'imposer lui-même. Jérôme frémit encore d'effroi en apprenant un péril qui était déjà passé. Mais enfin il retrouvait ses deux filles, il les retrouvait encore dignes de lui; il pardonna tout à Frémival, qui lui en témoigna la plus humble reconnaissance. Ce n'est pas tout, ajouta

celui-ci, qui avait appris l'intrigue de Selmour; souffrez, respectable vieillard, que mon fils répare mes torts envers la vertueuse Milésie. Leur mariage fut conclu; et Frémival, corrigé par l'amour paternel, chercha à se consoler de ses chagrins, en s'occupant du bonheur de son fils.

L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ.

Qu'un auteur ait recours à son imagination pour offrir à la nôtre un agréable délassement ; qu'on invente pour instruire, ou tout au moins pour amuser l'esprit sans gâter le cœur, c'est alors que le mensonge devient innocent, et que la fiction peut être aussi utile que la vérité. Mais si la vérité vient offrir elle-même à un écrivain ce que son imagination irait chercher loin, on ne doit pas le blâmer de s'approprier des faits sans courir après la fiction ; car il en résulte moins de peine pour lui, et le lecteur lui en sait autant de gré.

Telle est la situation où je me trouve aujourd'hui. Je ne prétends ici que le titre d'historien ; peut-être ne croira-t-on pas à cette assertion, peut-

être aura-t-on raison de n'y pas croire, quoiqu'il en soit je commence.

Georgette (c'est le nom de mon héroïne) était dans son seizième printems : un peintre qui eut voulu peindre Georgette aurait eu l'air d'avoir fait un portrait de fantaisie, tant il est vrai qu'en fait d'agrémens, la nature avait fait pour elle tout ce que peut créer l'imagination la plus poétique. Il y avait moins de vivacité que d'intérêt dans sa physionomie ; ce n'étaient pas de ces yeux noirs qui allument les sens, mais de ces yeux plus tendres qui vont à l'âme. Ses regards exprimaient la tendresse ; ils peignaient son âme douce et sensible. Quoiqu'elle fut spirituelle, sa conversation était peu brillante par excès de naïveté ; son cœur effaçait, pour ainsi dire, son esprit.

Voilà de quoi faire un aimable personne, mais non pas de quoi faire une femme heureuse. Ce que j'ai à dire de Georgette n'est pas aussi satisfai-

sant que ce que j'en ai dit ; c'est que jusqu'à présent ce que j'ai peint, c'est elle, et ce qui me reste à dire lui est étranger. L'hymen n'avait point présidé à sa naissance ; elle n'était fille que du dieu dont elle était le portrait vivant. Si l'irrégularité de sa naissance l'excluait de l'héritage de ses père et mère, elle lui donnait au moins des droits à leurs soins et à leurs bienfaits pendant leur vie ; et cependant la pauvre Georgette avait été abandonnée dès sa plus tendre enfance, et elle vivait des secours d'un bienfaiteur qui l'avait adoptée par humanité. Ce bienfaiteur (que j'appellerai M. de Mazincour) était un homme qui avait autant de probité que de richesses. Ne pouvant se charger seul de l'éducation de Georgette, il l'avait placée chez une dame autrefois riche, tombée depuis dans la pauvreté, et qui se servait, pour subsister, des connaissances qu'elle avait acquises pour son plaisir.

Elle

Elle avait établi une pension pour de jeunes demoiselles ; et comme ses talens et ses mœurs étaient également connus, beaucoup de familles honnêtes lui avaient confié sans peine leurs enfans. M. de Mazincour avait prié cette institutrice, qu'on appelait madame Margin, de se charger de Georgette comme d'une enfant qui lui appartenait. Bientôt Georgette s'était distinguée parmi ses compagnes, même sans exciter leur jalousie ; sa modestie et sa douceur lui faisaient pardonner jusqu'à ses succès. Bien sûr qu'elle ne pouvait puiser à cette école que le savoir et les bonnes mœurs, M. de Mazincour ne se hâtait point de l'en retirer ; il aimait mieux la tenir là que dans un couvent ; mais il la voyait presque tous les jours. La raison et la sensibilité de Georgette prêtaient à sa conversation un charme des plus attachans ; et M. de Mazincour avait conçu pour elle tant d'estime et de

confiance, que, malgré sa jeunesse, il ne manquait jamais de la consulter sur ses propres affaires, comme il aurait consulté un homme de son âge et de son expérience. Elle répondait toujours avec la timidité de son âge et la sagesse de l'âge mûr; c'était la modestie qui servait d'interprète à la raison. Ainsi Georgette rendait grâces au ciel d'avoir trouvé un pareil bienfaiteur, et M. de Mazincour s'applaudissait à chaque instant d'avoir si bien placé ses bienfaits.

Il est tems d'apprendre au lecteur que M. de Mazincour qui était veuf depuis long-tems, avait un fils unique presque aussi jeune que Georgette. Il avait nom Drilly. C'était un jeune homme de la plus grande espérance; il n'avait mis à faire bien ses études que la moitié du tems qu'on emploie à les faire mal; et il était bien plus savant avant de sortir du collège qu'on ne l'est d'ordinaire en le quittant. Du

reste, si conduite était bien cependant plus extraordinaire que son savoir. Retiré sans misantropie et solitaire sans ennui, il n'avait aucun des défauts des jeunes gens, et leurs plaisirs n'étaient pas les siens. Quelques-uns blâmaient sa singularité, car on ne le voyait jamais qu'avec des personnes du-dessus de son âge; mais tout le monde l'estimait, et sa conduite était citée pour exemple dans toutes les familles. Quand je dis qu'il fuyait les jeunes gens, je dois pourtant en excepter le fils de madame Margin, chez laquelle il allait fort souvent. Elle avait pour Drilly une amitié presque maternelle; et, quoique la présence d'un jeune homme parmi tant de jeunes filles pût donner quelques allarmes, elle le recevait à chaque instant du jour. La confiance qu'avait inspirée Drilly était si universelle, qu'elle le voyait chez elle sans scrupule, et que les mères l'y rencontraient sans effroi. D'ailleurs,

madame Margin avait un fils; c'était un prétexte qui pouvait même devenir une raison plausible. Outre le plaisir qu'elle avait à converser avec lui, elle y trouvait un avantage particulier. Comme Drilly avait l'esprit très-orné, et qu'il savait à fond la grammaire, la géographie, et tout ce qui entre dans l'éducation de la jeunesse, elle lui proposait ses doutes, et ce n'était jamais en vain.

Drilly, assidu auprès d'elle, assistait souvent aux leçons. Le spectacle de ces jeunes élèves lui faisait plaisir, mais toutes ne l'intéressaient pas également. Ses yeux distinguèrent bientôt Georgette, et la douceur, l'intelligence de cette intéressante orpheline achevèrent de le subjuguer. Peut-être ce goût avait-il commencé depuis long-tems; peut-être cette assiduité de Drilly, qu'on attribuait à son caractère, n'était-il que l'effet de l'amour: quoi qu'il en soit, rien de

plus intéressant que les soins qu'il rendait à Georgette. Ces soins portaient le caractère de la candeur, même de l'enfance. Il lui taillait des plumes au-delà de ses besoins; elle ne cherchait pas long-tems ce dont elle avait affaire: à peine se retournait-elle pour prendre un livre, que ce livre se trouvait dans les mains de Drilly, qui le lui présentait. Ces attentions n'échappèrent pas à l'institutrice; mais elle n'attribuait cette prédilection de Drilly qu'aux progrès rapides de Georgette, et à la supériorité qu'elle avait acquise sur ses compagnes. La jeune Georgette fut plus habile à interpréter ce zèle empressé; elle n'eut pas de peine à reconnaître dans les soins de Drilly, ce qu'elle sentait déjà dans son propre cœur; car l'amour s'en était emparé avant qu'elle eut songé à s'en défendre; comme leurs cœurs s'entendirent avant que leur bouche eut parlé. Cepen-

dant leurs conversations n'étaient pas longues, parce que leurs tête à tête ne pouvaient pas être fréquens : d'ailleurs, Georgette était timide, et Drilly craignait de lui occasionner du chagrin.

Mais l'amour, comme on sait, ne peut pas jamais rester en place. Drilly résolut enfin d'ouvrir son cœur à l'auteur de ses jours. Il fallut néanmoins en prévenir la tendre Georgette, et ce fut alors qu'elle commença à craindre les suites de son amour. Elle n'ignorait pas combien la fortune et le préjugé étaient contre elle ; sa naissance et sa pauvreté semblaient lui interdire pour jamais tout espoir d'hyménée, et cependant elle avait livré son cœur à l'amour : quelle cruelle réflexion ! quand elle n'eût pas craint la douleur de perdre ce qu'elle aimait, n'eût-elle pas frémi du chagrin qu'elle allait causer à M. de Marincour ? M. de Marincour était son bien-

faiteur ; elle se jugeait coupable de l'amour qu'elle avait inspiré à son fils ; et l'amour qu'elle sentait elle-même était à ses yeux une noire ingratitude. La naïve Georgette n'avait jamais songé à tout cela : c'est qu'on ne réfléchit guères sur l'amour que lorsqu'il n'est plus tems de le combattre. Dans l'effroi que lui causèrent ces réflexions, elle pria, la larme à l'œil, son cher Drilly de ne pas parler à son père ; c'était la seule prière de Georgette que Drilly pût ne pas exaucer. Il la consola ; mais il la quitta pour aller demander sa main.

Il entre chez son père de bon matin ; mais quel moment avait-il choisi ? avant même qu'il eut salué, M. de Mazincour lui dit qu'il allait le faire appeler ; et en effet, tandis que Drilly se disposait à lui demander Georgette, son père allait le mander pour lui annoncer qu'il avait arrêté son mariage avec la fille de son ancien

ami. M. de Mazincour n'était pas pressé de marier son fils qui était encore assez jeune pour attendre; mais des circonstances particulières lui faisaient craindre de manquer un mariage qu'il jugeait avantageux. Il lui dit, d'un ton qui paraissait fort décidé, qu'il lui avait trouvé une femme fort jeune, jolie et riche, et qu'il comptait sur son obéissance. Ce discours foudroya le pauvre Drilly, qui ne fut plus tenté de lui demander la main de Georgette; il prétexta une indisposition subite et se retira.

Il savait bien que cette nouvelle serait aussi un coup de poignard pour Georgette; il tremblait à chaque instant de l'affliger; et cependant il n'eût rien de plus pressé que d'aller la lui apprendre. Drilly essuya les larmes qu'il venait de faire couler; il jura de désobéir, et alla trouver sur-le-champ un autre ami de M. de Mazincour, homme sensible et officieux,

mais faible et sans caractère ; on le nommait Dorval. Au récit des amours de Drilly, Dorval pleura, et se fit habiller sur-le-champ pour aller trouver M. de Mazincour. En lui parlant, il fit un long exorde sur les vertus de Drilly, et il finit par dire, d'un air fort attendri, que ce pauvre garçon était bien amoureux d'une jeune personne bien intéressante. M. de Mazincour ayant demandé quel était sa fortune : je crois qu'elle n'en a point, répondit Dorval ; eh bien, interrompit le père, celle que j'ai choisie a de la jeunesse, de la beauté et une grande fortune. M. de Mazincour était bon, mais il tenait à ses idées ; d'ailleurs il était convaincu d'avoir trouvé un très-riche parti pour son fils, et il prononça ce peu de mots d'un ton si ferme, que Dorval n'osa répliquer. Avec la plus grande envie de rendre Drilly heureux, il ne trouva plus une phrase pour le défendre, et il ne prononça point le nom de Georgette.

M. de Mazincour eut encore avec son fils un entretien qui le mit en colère. Le soir même, suivant l'usage, Georgette étant venue chez lui, il la reçut comme à l'ordinaire, car il ignorait son secret ; mais après quelques phrases indifférentes : eh bien, Georgette, lui dit-il, vous devez voir que j'ai du chagrin (Georgette en avait plus que lui,) et vous ne vous m'en demandez pas la raison ! Vous savez cependant que mon cœur ne cherche qu'à s'ouvrir devant vous ; vous savez si je vois en vous une amie que j'aime à intéresser à mes peines et à mes plaisirs. Qui l'eut pensé, continua M. de Mazincour ? j'ai toujours désiré le bonheur de mon fils ; eh bien, je trouve pour lui un établissement des plus avantageux, qui ne laisse rien à désirer, même à un jeune homme, et il le refuse : ne suis-je pas bien malheureux (en lui prenant affectueusement la main ;) et Georgette,

qui s'efforçait de cacher ce que lui faisait souffrir cet entretien, fut forcée de lui dire oui. Il s'est amouraché, ajouta-t-il, d'une fille qui n'a rien, et voilà l'obstacle qu'il oppose à mes projets ! n'ai-je pas raison de me plaindre et de le contraindre à m'obéir ? Georgette, qui était prête à pleurer, fut forcée encore de dire oui ; mais avec ce oui il semblait qu'on lui arrachât le cœur. Par bonheur une visite interrompit cette cruelle conversation ; et Georgette se retira dans sa chambre. Ce fut là que ses larmes coulèrent abondamment ; elle sentait qu'elle ne survivrait pas à la perte de Drilly, et elle voyait qu'il fallait y renoncer ; elle regardait alors comme le jour le plus malheureux de sa vie celui où elle avait trouvé chez M. de Mazincour un asile et un bienfaiteur. Hélas ! s'écriait-elle, que deviendrai-je quand il saura que c'est moi qui ait rendu son fils rebelle à ses volontés ? com-

ment éviter le reproche d'ingratitude? Ses larmes à ces mots recommençaient à couler. Quand elle ne se serait pas jugée coupable, elle aurait gémi amèrement de voir M. de Mazincour malheureux; elle en venait quelquefois jusqu'à désirer de n'être plus aimée de Drilly.

Georgette passa le reste de la journée dans cette lutte douloureuse; et le lendemain, étant chez son institutrice, Drilly, qui n'avait pas osé lui parler chez son père, trouva le moyen d'avoir avec elle un entretien secret. Elle avait recueilli toutes ses forces, et décidée à un sacrifice dont elle comptait bien être la victime: Drilly, lui dit-elle, le ciel m'est témoin que je ne voyais de bonheur sur la terre que dans la possession de votre cœur! mais ce n'est pas à moi que ce bonheur est réservé; il faut renoncer à nous voir... à nous aimer. J'en mourrai sans doute; mais j'ai jeté la dis-

TAYLOR INST. OXFORD

corde dans votre maison, il est juste que j'en sois punie. Moi, renoncer à vous, s'écria Drilly, ah! ne l'espérez pas; cet effort est au-dessus de moi. Je cours plutôt, je cours me jeter aux pieds de mon père; je lui déclarerai que c'est vous qui possédez mon cœur. Il connaît vos vertus; il vous aime, il me pardonnera; que dis-je, il me louera de mon choix, et il abjurera le projet d'un hymen qui ne se conclura jamais. Je vous entends, cruel, interrompit Georgette, c'est trop peu pour moi que d'être malheureuse; vous voulez que mes crimes soient connus; vous voulez que je sois haïe de mon bienfaiteur. Ah! mon cher Drilly, continua-t-elle en se jetant dans dans ses bras, ne me causez pas ce mortel chagrin; cachez-lui toujours que j'ai eu, dirai-je, le bonheur d'être aimée de vous? oubliez-le vous-même si vous pouvez... pour moi je ne l'oublierai jamais, je le sens... Ses larmes

Aussitôt elle alla trouver M. de Mazincour. C'en est fait, disait-elle, il faut faire cesser le mal en supprimant la cause. Que la discorde sorte avec moi de cette maison. Que Drilly cesse de me voir, il m'oubliera, je mourrai... Il m'oubliera ! quelle mort affreuse ! A ces mots elle entra chez M. de Mazincour, qui ne manqua pas de lui parler de son fils. Je sais quel est l'objet de son amour, lui dit Georgette en se faisant la plus cruelle violence; c'est une fille sans fortune, qui pis est sans naissance, et qui n'a d'autre mérite que de l'aimer pour lui-même. Votre fils est coupable envers vous, je le vois et j'en gémis; mais moi qui vous doit tout, peut-être qu'un jour je pourrais devenir aussi coupable que lui. L'amour est si tyrannique, si cruel !... Vous, Georgette, interrompit M. de Mazincour ! non, je ne crains rien pour vous, je connais votre cœur : votre sagesse vous garan-

tira toujours des pièges de la séduction. Ces éloges déchiraient le cœur de la pauvre Georgette, qui ne put plus renfermer sa douleur et son désespoir. Elle tombe aux genoux de M. de Mazincour, qu'elle baigne de larmes : ô mon père, s'écrie-t-elle, ô mon bienfaiteur ! vous avez tout fait pour me réconcilier avec un monde qui m'avait rejeté de son sein ; daignez mettre le comble à vos bienfaits en me donnant aujourd'hui le moyen d'en sortir. Mon goût, peut-être la voix du ciel m'appellent vers la retraite ; je ne veux pas vous fuir, ce serait me rendre coupable, et je veux emporter votre estime en vous quittant ; je ne vous demande après qu'une grâce, c'est de laisser ignorer à l'univers entier le lieu de ma retraite ; je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré ; ne vous refusez pas à ma prière. En parlant ainsi, elle pleurait amèrement ; et M. de Mazincour, qui l'ai-

mait, ne put s'empêcher de pleurer avec elle. Il ne pouvait concevoir la cause de ce désespoir imprévu, quand tout à coup survint Drilly, qui, voyant son père attendri jusqu'aux larmes, et Georgette à ses genoux, s'écrie avec joie : ah ! mon père, Georgette vient de toucher votre cœur ; elle m'a rendu mon père ; vous avez lu dans son âme ; vous avez vû sa tendresse pour moi ; vous me pardonnez de l'avoir aimée, et vous allez nous rendre heureux. Il n'en fallut pas davantage pour découvrir tout à M. de Mazincour ; et Georgette, plus tremblante qu'auparavant, se retourne vers Drilly, en lui disant : ah ! Drilly, qu'avez-vous fait !

Cependant M. de Mazincour, en se rappelant toute la conduite de Georgette, ne peut résister au spectacle d'un amour aussi courageux et aussi désintéressé. Il ouvre ses bras à Georgette et à Drilly, qu'il appelle ses en-

fans, et les embrasse en versant des larmes de joie et de tendresse. La voix de l'amour-propre et de l'ambition fut étouffée par le sentiment qui maîtrisait son âme toute entière ; il consentit à leur union, et il s'en applaudit toute sa vie en voyant le bonheur de son fils et la reconnaissance de Georgette.

LE BOUQUET
ET LES ÉTRENNES.

Dormison ne nâgeait point dans la richesse, mais il jouissait d'une honnête aisance. Il se trouvait alors, par hasard, dans un village autour de Paris, avec sa famille, qui était composée de sa femme, encore jeune, de deux filles et d'un garçon, âgé de près de vingt ans. Tout cela s'aimait tendrement, vivait dans la plus grande union. La mère, qui pouvait prétendre encore aux hommages, avait conservé l'amabilité de la jeunesse sans en garder les prétentions; elle bornait son ambition à l'amour de sa famille; les expressions naïves et entrecoupées de ses enfans flattaient bien plus ses oreilles que la déclaration la plus galante; elle trouvait

dans son cœur plus de jouissances que l'amour-propre n'aurait pu lui en procurer ; les fêtes qu'elle se donnait, c'était les plaisirs qu'elle imaginait pour ses enfans ou pour leur père ; elle avait beaucoup d'esprit, mais elle le tournait tout au profit de sa sensibilité.

Le père était d'un caractère opposé, qui ne troublait pourtant point la paix de la maison. Fort occupé des affaires du dehors, il paraissait moins touché des plaisirs domestiques ; il était ardent, impatient même ; et la vivacité de son esprit cachait la sensibilité de son cœur. Il s'emportait quelquefois ; mais au milieu de ses brusqueries, il était tout étonné de se trouver attendri. Le frère et les deux sœurs semblaient négliger leurs amusemens pour ne s'occuper que de ses plaisirs ; et il n'y avait de jalousie entre eux que pour les soins que chacun aurait voulu lui donner exclusivement.

Ces soins, que leur mère partageaient avec eux, sont intéressans; ils étonneront quand on saura que, depuis un certain tems, le père était, sur un point, opposé aux desirs de sa famille. Son fils était amoureux, sa mère consentait à son mariage; mais le père s'y opposait pour des raisons de fortune. Plusieurs fois on avait tâché de vaincre ses refus; il avait toujours paru inébranlable. Le jeune Dorméjon aimait ardemment Cécile; mais il était fils tendre et respectueux; malheureux dans ses amours, il aurait cru ajouter à ses propres chagrins, en affligeant le cœur de son père; et il oubliait sa rigueur pour se livrer à l'espoir de le fléchir un jour. Ce sentiment prouvait son tendre respect, et non la faiblesse de son amour. Son cœur en était déchiré; mais sa mère consolait ses chagrins, en ne lui faisant envisager ce refus que comme un délai. Elle poussait la complaisance

jusqu'à lui faciliter quelquefois, malgré la défense du père, la vue et l'entretien de sa chère Cécile, soit par une faiblesse de l'amour maternel, soit qu'elle regardât réellement ce refus comme passager.

Il faut avouer aussi qu'on ne pouvait voir et entendre Cécile une seule fois, sans concevoir pour elle de l'estime et la plus tendre amitié. Sa fortune était médiocre, mais ses qualités étaient sans nombre : elle joignait à la beauté la plus piquante l'esprit le plus aimable et le cœur le plus sensible. Madame Dormejon la croyait capable de faire le bonheur de son fils; et ce motif était tout ensemble la cause et l'excuse d'une condescendance qu'elle se reprochait encore quelquefois. Ainsi vivait cette aimable famille, divisée par l'esprit et réunie par le cœur. La mère désirait le bonheur de son fils, sans en aimer moins un époux qui s'y opposait; et

le fils, loin de reprocher ses maux à celui qui en était l'auteur, se consolait du chagrin d'être éloigné de sa maîtresse par les soins qu'il rendait à son père. Il écrivait à la belle Cécile qu'il voyait rarement, mais qui lui répondait avec une tendresse si naïve! Ces lettres, quelques conversations très-rares, et un peu d'espoir, tout cela le consolait, et suffisait presque à son bonheur. Aux amans qui s'aiment en liberté, il faut de grands bonheurs pour les rendre un peu contens; mais les amans persécutés regardent comme une insigne faveur un regard, un geste, un mot, et de la moindre faveur se font de grandes jouissances.

Dans ces occurrences on voyait s'approcher la fête du père; elle était toujours désirée long-tems avant d'arriver. On épiait de très-loin les occasions de lui témoigner la tendresse qu'on avait pour lui. Tous les ans on

avait

avait imaginé un nouveau bouquet, (l'amitié est industrieuse.) Chaque année il s'attendait bien à être fêté ; mais il ignorait toujours quel genre de fête on lui préparait, et c'était à chaque fois une nouvelle surprise.

La veille de cette fête si attendue arrive enfin. Comme on était à dîner avec de nombreux convives, survient un étranger qui demande à parler à la compagnie, et à qui l'on permet d'entrer. L'inconnu, après de grandes révérences, se met à distribuer à tout le monde des affiches de comédie, avec très-humble supplication à chacun d'honorer le spectacle de sa présence. L'un des convives alors se met à lire tout haut l'affiche des nouveaux comédiens, qui se qualifiaient la *Troupe ingénue*, et qui annonçaient deux pièces nouvelles. Ce titre de *Troupe ingénue* fit rire les uns, intéressa les autres ; mais tout le monde s'écria soudain qu'il fallait

voir cela, et qu'on n'avait pas tous les jours de nouveaux acteurs et deux pièces nouvelles. Dorméjon père se mit aussi de la partie, et l'on accéléra le dîner pour avoir des meilleures places. On se rendit à l'endroit indiqué, et l'on entra dans une salle de spectacle qu'on ne trouva ni brillante ni commode; mais comme au bas de l'annonce on avait prié les spectateurs de considérer que c'était un théâtre bâti à la hâte, et dans un local très-resserré, cet avis avait disposé tout le monde à l'indulgence. La salle était déjà remplie de spectateurs, et monsieur Dorméjon fut obligé de se placer dans un balcon qu'on avait pratiqué sur le côté droit de la scène.

Après quelques morceaux exécutés par l'orchestre, après la toile levée, les acteurs parurent. Et quels acteurs? son fils, ses deux filles et leur mère. Et quelle pièce? un petit drame fait exprès pour sa fête. La mère avait

formé les acteurs et composé la pièce. Son esprit, son cœur avait tout fait. Il était difficile de voir ce spectacle avec un cœur indifférent. Une si vive surprise faillit même produire sur les sens du père une fâcheuse impression; mais par bonheur ses larmes coulèrent abondamment et soulagèrent son cœur trop ému. Les acteurs, prêts à lui présenter leur bouquet, s'en apperçurent; leurs larmes coulèrent aussi. Au lieu de donner chacun sa fleur, avec les vers qui devaient l'accompagner, ils tombent dans ses bras avec leur bouquet; ils oublient les répétitions qu'ils ont faites; ils ne cherchent plus dans leur mémoire, ils prennent leurs rôles dans leur cœur; la mère en fait autant; acteurs, spectateurs, tous pleure de joie à la fois, et jamais pièce n'alla si mal, et ne produisit un effet si touchant.

Quand tout fut fini, Dorméjon père voulut gronder à sa façon. Il demanda

si l'on voulait le faire mourir de plaisir. On lui dit qu'oui, mais dans cent ans. On sortit de cette salle encore plus gaîment qu'on n'y était entré; chacun était content des autres et de soi-même. Dorméjon fils, dans les plaisirs qu'il venait de goûter, avait lui-même oublié quelques instans les chagrins que lui causait l'amour; mais son cœur parla bientôt pour Cécile, et recommença à sentir les ennuis de l'absence. Il eut envie de faire en ce moment une nouvelle tentative auprès de son père en faveur de son amour; mais il fut retenu par un excès de délicatesse. Il craignit de paraître n'avoir porté à la fête qu'un sentiment intéressé, d'avoir l'air, en un mot, de demander le salaire de sa peine et de ses soins. Il se contenta d'écrire à Cécile, de lui raconter le bonheur qu'il avait eu, en gémissant sur celui qui lui était refusé. Cécile lui répondit, le consola; mais si l'ex-

pression de sa tendresse faisait plaisir à son amant, elle en augmentait aussi ses regrets.

Cependant comme la fête de Dorméjon père arrivait vers la fin de l'année, on se trouva bientôt à la veille du jour de l'an. Il annonça, contre sa coutume, qu'il recevrait toutes ses visites le lendemain. Le village qu'ils habitaient alors était assez peuplé; c'était s'exposer à recevoir nombre d'importuns. On ne lui demanda pourtant pas les motifs de cette résolution; mais toute sa famille se décida seulement à rester avec lui, pour lui faire compagnie; et c'était là ce qu'il demandait. Ce jour là, et les jours d'auparavant, il avait paru fort occupé; il avait écrit beaucoup de lettres; il en avait reçu qu'il n'avait point communiquées; tout cela avait quelque chose de mystérieux; mais comme son maintien était au moins aussi serein qu'à l'ordinaire, on crut

devoir respecter ses secrets ou attendre sa confidence. On lui demanda seulement s'il était toujours aussi content de sa santé, et il répondit qu'il se portait assez bien, pour espérer de se porter encore mieux au nouvel an. On l'embrassa, et l'on se dit adieu en désirant le nouvel an.

Le lendemain, dans la matinée, les visites commencèrent; mais on fut un peu étonné de voir entrer dans l'appartement nombre de personnes qui arrivaient de Paris, et fort peu de gens de l'endroit. Il ne venait que des amis. En vérité, dit madame d'Orméjon à son mari, vous êtes heureux à un point que je ne conçois pas; vous n'avez pas eû encore une visite ennuyeuse. Il semble que vous choisissiez; il ne vous vient que des amis. Oh! c'est bien là ce qu'il me faut, répondit monsieur d'Orméjon. Et en même tems, en faisant les honneurs avec une gaîté douce et aimable, il

retenait à dîner chaque personne qui arrivait. Ses enfans avaient du plaisir à le voir, et ils le complimentèrent sur sa santé, qui, en effet, leur semblait meilleure depuis le nouvel an. Comme ils finissaient de parler, on voit encore arriver des amis et des parens; et la famille de M. Dormé-jon voyant plusieurs personnes venir exprès de Paris pour une visite, trouva qu'on était beaucoup plus poli cette année-là que les précédentes.

A propos, s'écria tout-à-coup M. Dorméjon, j'oubliais de vous dire qu'il nous viendra ces jours-ci, peut-être aujourd'hui même, une nouvelle parente; elle saisit, me marque-t-elle, l'occasion de la nouvelle année, pour venir se faire reconnaître par notre famille; et je vous avoue que je suis embarrassé sur l'accueil que je lui ferai. Car enfin, nous appartient-t-elle? c'est ce que nous ne savons ni vous ni moi. Qu'en pensez-vous? qu'en dis-

tu, toi, Dorméjon, continua-t-il en s'adressant à son fils? — Mais, mon père, il faut la recevoir d'abord avec une politesse . . . froide. — Une politesse froide? à la bonne heure. Alors la conversation devint générale; chacun se mit à raisonner sur la démarche de la dame; les uns la jugeaient inconsidérée; elle paraissait toute naturelle aux autres. Au reste, ajouta le père, nous verrons. Une politesse froide, comme le dit mon fils, n'engage point. Puisqu'elle songe à se faire reconnaître, sans doute elle a des preuves à nous donner; nous les examinerons. Si elle a des titres réels, nous la reconnaîtrons; si à ses titres elle joint de l'honnêteté, des mœurs, nous l'adopterons. Mais, mon père, interrompit avec un air inquiet le jeune Dorméjon qui était alors l'interprête de ses sœurs, en l'adoptant, vous ne l'aimerez peut-être pas autant que vous nous aimez? — Je ne peux

rien vous dire là-dessus, mon fils. La tendresse est un sentiment qu'on ne choisit pas, mais qu'on reçoit. Je l'aimerai autant qu'elle saura se rendre aimable. Au surplus, nous n'en sommes pas là ; elle n'est pas encore arrivée ; peut-être n'arrivera-t-elle jamais. Surtout que cette idée-là n'attriste point notre dîner ; car je veux que ce premier jour de l'année soit consacré tout entier au plaisir. Je veux ne m'occuper que de ma famille et de mes amis.

Alors madame Dorméjon tourna la conversation vers un autre objet. Mais un moment après on voit entrer un laquais de la maison avec un paquet qu'il dit très-pressé, et qu'il remet à son maître. Celui-ci l'ouvre sur-le-champ. Oh ! oh ! s'écria-t-il après y avoir jeté les yeux, voilà, ma foi, notre parente arrivée ; et elle est méthodique, très-méthodique ; elle veut que ses titres arrivent ici avant elle ;

et les voici. En parlant ainsi il déployait du parchemin et du papier timbré. Je voudrais bien, ajouta-t-il, avoir le tems de vérifier un peu ces titres-là. On reprend la conversation, et Dorméjon continue son examen. Ma foi, s'écria-t-il quelques momens après, je crois qu'elle nous appartient réellement. A peine a-t-il fini de parler qu'un domestique annonce tout haut madame Dorméjon. Le père se levant pour recevoir la dame : tenez, dit-il à son fils en lui mettant un des papiers dans la main, voyez si ce n'est pas là une pièce bien convaincante, un titre authentique. En même tems entre une jeune dame d'une figure charmante, en grande parure, avec des diamans et un gros bouquet de *mariée*. Qu'on devine à présent. La jeune dame c'est Cécile; et le papier remis au jeune homme, est un contrat de mariage signé par elle, sa famille et Dorméjon père. Alors ceux qui étaient

au fait partent d'un battement de mains et d'un éclat de rire qu'on n'interrompit que pour contempler la surprise de madame Dorméjon avec ses enfans. Elle pleure de tendresse. Pour le jeune homme, il n'ose s'abandonner à ses transports, parce qu'il n'ose croire à ce qu'il voit. Eh bien, lui dit son père, es-tu d'avis de la reconnaître à présent? Oui, mon père, s'écria-t-il en tombant à ses pieds; delà il tombe aux genoux de Cécile, se relève, et, dans l'ivresse de la joie, embrasse à droite, à gauche, veut parler, pousse des sons, et ne dit rien. Alors son père le prend par la main, et s'adressant à sa mère, ainsi qu'à lui; j'avais sur le cœur, leur dit-il avec un sourire aimable, la fête de l'autre jour; j'ai voulu m'en venger; nous voilà quittes. Je dois à présent justifier ma conduite antérieure; si les calculs de fortune ne doivent pas faire les mariages, ils doi-

vent, quoiqu'on en dise, y entrer pour quelque chose. Cécile ne m'avait pas paru assez riche, mais je viens d'apprendre que cinquante mille livres que j'avais sur mer ont prospéré au-delà de mon espérance. J'ai quadruplé ma somme; et cet argent, que j'ajoute à la dot de Cécile, rapproche sa fortune de celle de mon fils, et en fait un parti très-sortable.

A ces mots, Cécile, madame Dorméjon, son fils se jettent à son cou, l'embrassent tous à la fois; mais il croit devoir interrompre ses transports. Mes enfans, leur dit-il, nos convives ont besoin de se mettre à table. Nous voilà, je crois, tous contens; vous m'avez donné mon bouquet, je vous donne vos étrennes.

On fit entrer aussitôt les parens de Cécile qui étaient arrivés, et l'on se mit à table. Le dîner fut très-gai, ce qui n'est plus aussi commun qu'on le croit; et ce qui est plus rare encore, le mariage fut très-heureux.

L'ILLUSION DE L'AMOUR,

OU

L'ERREUR DE L'AMITIÉ.

CAROLINE et Zémire naquirent presque le même jour. Filles de deux intimes amies, elles furent élevées comme deux sœurs. Les jeux de leur enfance, les travaux de leur éducation, peines et plaisirs, tout fut commun entre elles : enfin on les mit ensemble dans le même couvent. On s'attend déjà, sans doute, à trouver ici deux personnes charmantes, mais différentes d'humeur; l'une piquante par sa vivacité; l'autre intéressante par une sensibilité douce; en un mot ce qu'on appelle deux caractères contrastés. Il ne tiendrait qu'à moi de les peindre ainsi, sans m'exposer à être démenti par aucun historien; mais la nature,

quoiqu'on lui doive de fort beaux ouvrages, ne songe pas toujours aux contrastes pour varier sa beauté. Quand elle destine deux personnes à vivre ensemble, elle ne cherche pas toujours à leur donner le charme des oppositions comme un auteur qui les met en scène. Je laisserai donc mes deux héroïnes telles qu'elles sont sorties de ses mains, c'est-à-dire, avec cette seule différence que l'une était brune et l'autre blonde, du reste leur caractère était parfaitement le même. Aussi furent-elles toujours d'accord, hors dans les jeux de leur premier âge; car l'égoïsme de l'enfance est d'autant plus exigeant, qu'il ne sent pas encore le besoin de se cacher. Mais quand la raison vint approuver et fortifier leurs sentimens, leurs esprits adoptèrent les mêmes opinions, contractèrent les mêmes habitudes. Leur conversation n'avait pas besoin d'être nourrie par la contradiction;

elle n'avait pas besoin de variété pour être piquante ; elle était monotone sans ennui ; tantôt elles étaient charmées de se trouver de même avis, tant elles préféraient aux agrémens de l'esprit les jouissances du sentiment.

Dans leur couvent on ne les appelait jamais que les deux amies ; et il faut avouer en effet que c'était là un vrai modèle d'amitié. Cependant, plus d'une fois, en songeant à l'amitié des femmes, il m'est venu une idée que je n'ai jamais voulu adopter, de peur qu'elle ne fut calomnieuse. J'ai donc pensé plus d'une fois (je veux le dire tout haut, ne fut-ce que pour expier ma faute par mon aveu) j'ai pensé qu'entre deux jeunes personnes l'amitié n'est souvent, pour ainsi dire, qu'un prête-nom, ou, si l'on veut, le prélude d'un cœur qui se dispose à s'occuper mieux ; que ce qu'elles sont l'une à l'autre ne sert qu'à faire entre-

voir ce qu'elles seront pour un mortel fortuné; et qu'en un mot, les soins que chacune des deux rend à l'amitié, ne sont que des arrhes qu'elle donne à l'amour. Cette idée est sans doute chimérique; peut-être cette anecdote servira-t-elle à mettre la question dans un plus grand jour; et le lecteur pourra prononcer ensuite; car, pour moi, je ne veux y être pour rien, et je me récuse d'avance.

M. de Vernouillet, père de Zémire, homme opulent et magnifique, avait une superbe campagne auprès de Paris; c'était un endroit charmant, propre à appeler, à fixer tous les plaisirs. Il voulut que sa fille, qui avoit alors quatorze ans, vint y passer avec lui la belle saison; mais l'y amener seule, c'est à-dire la séparer de Caroline, c'eut été changer en exil pour toutes deux une partie de plaisir. Aussi M. de Vernouillet, qui les aimait l'une et l'autre, ne balança pas un moment. Il

écrivit au père de Caroline, à M. de Vilfont. Les deux pères furent bientôt d'accord, les deux amies encore plus facilement; et voilà Zémire et Caroline à la campagne.

Ce déplacement ne servit point à distraire leur amitié. Les délices du lieu ne firent qu'ajouter à celles de leur liaison, au plaisir de vivre ensemble. D'ailleurs elles voyaient un monde qu'elles ne connaissaient pas, et bien différent de celui où elles avaient vécu. Delà le besoin des confidences. Que d'aveux, que de questions à se faire ! c'est bien alors qu'on a besoin d'être deux.

Zémire et Caroline avaient perdu leur mère dès leur bas âge. M. de Vernouillet était un galant homme, et même un honnête homme; ce qui n'est pas toujours la même chose. Sa richesse et le grand monde n'avaient pu altérer sa vieille candeur militaire; et à la bonté du cœur il joignait les

lumières de l'esprit. Il aimait tendrement sa fille; et M. de Vilfont, qui connaissait son cœur, et qui d'ailleurs vivait dans le voisinage, n'avait aucune inquiétude sur sa chère Caroline.

M. de Vernouillet était fait pour recevoir beaucoup de monde; mais il savait subordonner ses plaisirs à ses devoirs. En appelant sa fille auprès de lui, il avait prévu tous les dangers, ou plutôt il avait su s'en garantir. Il avait prit son parti en père tendre et courageux. Comme sa fortune lui donnait la faculté de choisir, il se fit une société qui ne pouvait lui faire craindre aucun regret. Il n'admit que des jeunes gens qui pouvaient prétendre à la main des deux amies, et dont il connaissait les mœurs et la fortune. Il pensait qu'il n'est plus tems de dire à une jeune fille qui aime, de n'aimer plus; que le cœur n'examine pas avant de se donner; que la jeunesse est faite pour aimer, comme la beauté pour

plaire ; et qu'enfin, quand on aime une fois, il n'y a presque plus de raisons de n'aimer pas. Lorsqu'une fille bien née reconnaît qu'elle a fait un choix indigne d'elle, elle peut résister peut-être à son amour, elle peut cesser d'être faible ; mais elle ne cesse point d'être malheureuse, parce qu'il lui est plus facile d'immoler son cœur que de le guérir. D'après ces principes, M. de Vernouillet s'était fait une loi irrévocable de ne pas recevoir un seul jeune homme chez lui qu'il ne pût donner pour époux à sa fille ou à la fille de son ami. Tout le monde n'a pas le courage ni même la faculté de prendre un parti semblable ; mais il faut convenir que rien n'est plus sage. Par là M. de Vernouillet n'était point dans le cas d'irriter les désirs par la défense, ou de condamner un jeune cœur à une triste solitude ; par là il se dérobait à la cruelle alternative, ou de tyranniser les sentimens de sa

fille, ou d'approuver un choix qui pût la rendre malheureuse.

J'ai déjà dit que Zémire et Caroline furent aussi bonnes amies à la campagne qu'au couvent. Rien n'était plus intéressant que leur amitié, qui avait tous les charmes d'une candeur naïve. Déjà depuis long-tems elles s'étaient promis de s'aimer toujours; et c'était fort bien assurément; mais à cette promesse elles en avaient joint une autre qui tenait beaucoup de la témérité, ou plutôt qui provenait de leur inexpérience. Leur jeune imagination, trop à l'étroit dans les murs d'une cellule ou entre les grilles d'un parloir, s'était plus d'une fois élancée hors de leur enceinte. Leur entretien avait souvent roulé sur l'amitié, sur l'amour, sur le mariage, sur tout ce qu'elles connaissaient, ou même sur ce qu'elles ne connaissaient pas encore: l'on a le tems de parler, et l'on parle de tout au couvent. Enfin dans l'enthou-

siasme de leur amitié, elles s'étaient promis de ne jamais se marier; promesse qui doit faire rire tout homme raisonnable, mais qui doit intéresser le lecteur sensible.

De tous les jeunes gens que recevait M. de Vernouillet, les plus aimables étaient Melcour et d'Erly. Ils ne virent pas avec indifférence la beauté et les grâces des deux jeunes amies. Le père soupçonna leur secret; mais il n'en fut pas allarmé, parce que l'un et l'autre était digne de son alliance. On sent bien qu'ils étaient assidus à venir visiter M. de Vernouillet. D'Erly et Melcour se rencontrèrent fort souvent; ils se devinèrent sans beaucoup de peine; et comme ils étaient liés par l'amitié, ils tremblaient de s'interroger sur leur choix, de peur de se trouver rivaux. Mais enfin leur bonheur voulut que l'un (Melcour) s'enflammât pour Zémire, et l'autre pour Caroline. C'était beau-

coup, ce n'était pas assez pour le cœur des deux amis. Ils n'avaient rien à craindre pour leur amitié; mais leur amour n'était pas tranquille. Zémire et Caroline, par leur aimable naïveté, semblaient tenir encore à l'enfance. Tous leurs vœux paraissaient se borner à l'amitié; et cette amitié, qui, comme on le verra bientôt, ne fut pas inutile à l'amour, jettait le plus grand effroi dans le cœur des deux amans.

Melcour parut le premier attirer l'attention de Zémire; elle écoutait volontiers sa conversation, mais elle ne soupçonnait pas encore qu'elle eût du plaisir à l'entendre parler. La tendre Caroline, toujours attentive aux démarches, au moindre mouvement de son amie, et toujours occupée de son bonheur, s'en apperçut la première; mais elle ne soupçonnait point que l'amour pût s'en mêler; l'amour était encore loin de leur pensée. Dès qu'elle s'apperçût que la conversation

de Melcour amusait Zémire, loin de vouloir empêcher leur entretien, elle cherchait au contraire à le faciliter. Elle ne pouvait pas être jalouse d'un tiers qui semblait faire plaisir à son amie.

Bientôt Caroline de son côté s'accoutuma par dégrés à voir et à écouter d'Erly. Elle parut s'intéresser de jour en jour à ce qui le regardait; elle interrogeait souvent Zémire sur son esprit, sur sa figure, et lui demandait comment elle le trouvait. Ce qu'il y a de singulier, et même d'intéressant, c'est que Zémire s'en étant apperçue, crut devoir, par amitié pour Caroline, favoriser les assiduités de d'Erly auprès de son amie. Dès ce moment là, Zémire s'attacha à faire de fréquens éloges de d'Erly; et Caroline, en confirmant ces éloges, croyait parler d'après l'esprit de son amie, tandis qu'elle parlait d'après son propre cœur.

M. de Vernouillet connut bientôt pourquoi d'Erly et Melcour étaient assidus chez lui; et il crut s'appercevoir qu'ils ne l'étaient pas envain. Comme les deux amies ne se séparaient presque jamais, il ne pouvait pas voir clair dans cette double intrigue; ce qui le fit trembler un moment, parce qu'il craignit que les deux amies ne fussent rivales; mais quand il vit un accord si parfait entre les quatre personnes intéressées, il n'appréhenda plus de rivalité fâcheuse.

Cependant les deux amis faisaient chaque jour des progrès sur le cœur de leurs maîtresses, qui ne s'en doutaient pas encore, et qui ne travaillaient que pour l'amour, en croyant servir l'amitié. Ma chère Zémire, disait quelquefois Caroline, je te recommande Melcour; il a de l'amitié pour toi, et son esprit est estimable. Il est vrai, répondait Zémire; qui s'imaginait répéter la pensée d'autrui quand elle

elle exprimait ses propres sentimens ; elle louait, fêtait Melcour, et ne faisait qu'obéir à son cœur, quand elle croyait user de complaisance envers son amie. De son côté, Zémire, quand il s'agissait de quelque jeu de société, trouvait toujours que d'Erly y était fort adroit, afin de pouvoir l'y appeler pour Caroline ; Caroline renchérissait toujours sur l'éloge avec une indulgence qu'elle croyait désintéressée ; elle se plaisait beaucoup à voir, à entendre d'Erly ; et elle regardait chaque plaisir qu'elle goûtait ainsi, comme un service qu'elle rendait à l'amitié.

Enfin M. de Vernouillet parvint à lire dans leurs cœurs beaucoup mieux qu'elles-mêmes. Bientôt les deux jeunes amis, qui avaient de l'honnêteté, crurent devoir mettre le père dans leur confidence. Il agréa leur poursuite, il seconda même leur succès, en leur laissant autant de liberté que

sa sagesse et la décence le permettaient ; et un beau jour il écrivit en ces termes à son vieil ami, M. de Vilfont :

« Victoire ! nos deux cœurs de quatorze ans sont ma foi pris. *L'Archerot qui vole*, pour parler comme nos vieux poètes, les tient dans ses filets. C'est un rude chasseur ! mais je ne vois pas grand mal à cela. Il faut que tout le monde paye ; et mon grand regret, à moi, c'est d'être quitte. J'ai toujours trouvé l'amour bon créancier, et je lui rendrais volontiers sa quittance. Au reste, il faut voir nos bonnes gens ! pour moi cela me rajeûnit, et je compte bien danser aux deux noces ; car je regarde ceci comme arrangé. J'ai un fils qui serait plus riche héritier si je faisais ma fille religieuse ; mais je n'entends rien à ces calculs, et je n'aime point ces vœux-là. J'en ai fait un auparavant, quand mes enfans sont venus au monde : c'est

» de les aimer tous. Oh ! pour ce vœu-
» là, il tiendra, je vous en réponds.
» Quand je parle ainsi, mon vieux
» commande, je suis bien sûr de dire
» ce que vous pensez. Ainsi je n'at-
» tends plus que votre présence ; j'ai
» examiné tout, j'ai pourvu à tout, et
» tout ira bien.

» Mais vous ne savez pas ? ceci va
» vous amuser. Vous voyez que je vous
» parle de cette affaire comme avan-
» cée ; eh bien, je crois, dieu me par-
» donne, que nos filles ne se doutent
» point de ce qui se passent dans leurs
» pauvres cœurs ; elles ont une sécu-
» rité qui m'enchante. Il y a plus ;
» dans mes interrogations je crois
» avoir découvert qu'au couvent elles
» s'étaient promis de ne pas se marier
» pour s'aimer toutes deux plus à leur
» aise. Trouvez-vous rien de plus plai-
» sant que cette extravagance-là ? elle
» m'a fait rire comme un fou. Je ga-
» gerais que voilà tout ce qui les tas-

» sure contre l'amour. Elles ont pro-
» mis de ne pas aimer; donc elles n'ai-
» ment point. Voilà leur raisonnement,
» j'en suis sûr. Ah! le beau projet! il
» a été suggéré par l'amitié; mais l'a-
» mour n'a pas signé oela, et je
» compte sur lui. »

Dans le reste de la lettre, qui était fort longue, parce qu'il parlait de sa fille et de la fille de son ami, le bon M. de Vernouillet s'étendait sur la fortune, le caractère et les mœurs de d'Erly et de Melcour. M. de Vilfont n'hésita pas un moment; il connaissait la sincérité et la prudence de M. de Vernouillet; comme lui il avait des fils, mais comme lui il était bon père. Cette nouvelle lui causa beaucoup de joie, et il partit aussitôt pour aller goûter un plus grand plaisir encore, celui d'embrasser sa fille et de lui annoncer son bonheur.

Arrivé chez son ami, M. de Vilfont reçut les caresses de sa fille, et, après

une conversation assez vague, il fallut bien parler affaires de cœur. Mais les pères et les enfans ne s'entendaient guères. Les pères parlaient amour, les filles répondaient amitié. Pour s'expliquer encore plus clairement, M. de Vernouillet prononça le mot de mariage. A ce mot, soit que nos deux amies n'eussent pas senti encore la situation de leur cœur, soit que chacune rougit devant l'autre de se parjurer envers l'amitié, elles demandèrent de concert que ce projet fut différé; elles finirent même par dire qu'elles avaient résolu de vivre dans le célibat. Ah ! quel gros mot, ma fille, s'écria M. de Vilfont ! par bonheur tu ne le comprends pas.

On ne voulut pourtant pas les contrarier d'abord ouvertement; on voulut laisser agir l'amour qui persuade encore mieux sans parler que toute l'éloquence des pères. Quelques jours après M. de Vernouillet ayant pris

Zémire à part, lui dit : ma fille, quelques-uns de nos parens désiraient que tu fusses religieuse ; moi j'ai voulu te marier. Mais mon intention n'était pas de contrarier tes sentimens, et de t'exposer à être malheureuse. L'amitié te paraît préférable à l'amour ; tu peux avoir raison ; c'est un bonheur plus tranquille et moins sujet aux revers. Eh bien, mon enfant, je ne veux point mériter tes reproches ; je ne te parle plus de te marier ; mais Melcour t'aime ; bien qu'il n'ait avec toi qu'une liaison de société, le public qui ne lit pas dans les cœurs, peut interpréter ses assiduités autrement. Il est tems de les faire cesser. Zémire, que le nom de Melcour avait fait d'abord rougir, pâlit à ces derniers mots. Melcour avait fait de nouveaux progrès sur son cœur, et elle sentait bien qu'il n'y avait que l'amitié qui combattit encore l'amour. Cependant elle recueillit ses forces ; et tout son courage ne l'em-

pêcha pas de trembler en disant à son père qu'il fit ce qu'il jugerait à propos. Moi, reprit M. de Vernouillet, je n'ai rien à faire ; j'ai permis à Melcour de t'aimer ; si cela te déplaît, c'est à toi de le lui défendre ; je ne veux point passer tout à la fois pour un homme impoli et pour un inconséquent ; il faut que tu lui écrives toi-même pour lui signifier son congé.

M. de Vernouillet, qui vit sa fille troublée, ne lui laissa point le tems de se remettre. Allons, continua-t-il, voilà de l'encre et du papier ; écris. Caroline, sans savoir ce qu'elle faisait, choisit parmi les plumes qui étaient là ; pas une n'allait bien ; sa main allait encore plus mal ; enfin elle demanda à son père ce qu'il fallait écrire. Tout ce que tu voudras, lui répondit M. de Vernouillet ; tu peux lui écrire pour l'appeler ou pour le chasser. Ma conclusion à moi, c'est que tu es libre de prendre un parti, mais qu'il faut

le prendre sur-le-champ. Choisis. Je ne m'oppose pas au vœu de ton amitié. Dès ce moment, si tu veux, tu ne quitteras plus ton amie; mais tu ne reverras plus Melcour.

Ces dernières paroles causèrent à Caroline la plus vive émotion; elles éclairèrent son cœur, ou tout au moins le décidèrent. Elle avait bien songé au plaisir de vivre toujours avec Zémire; mais elle n'avait pas encore songé à la douleur d'être séparée à jamais de Melcour; cette cruelle image écarta toute autre idée et tout sentiment étranger. L'amour triompha, et la pauvre amitié perdit son procès.

Tandis que M. de Vernouillet entretenait ainsi Zémire, la même scène se passait entre M. de Vilfont et Caroline. Les deux pères avaient concerté leurs démarches; mêmes propos, mêmes objections et même résultat. Les deux amies se pardonnèrent mutuellement, se remercièrent même au fond du

cœur. Le double mariage fut célébré de part et d'autre avec beaucoup de joie, et fut aussi heureux qu'il avait été désiré.

J'ai promis de n'attacher aucune conclusion à mon récit. Le lecteur décidera si, dans cette aventure, l'amitié avait travaillé contre elle-même sans le savoir, ou si l'amour avait agi sous le nom de l'amitié.

LA RÉPARATION.

Dorméxon reçut un jour de son frère la lettre suivante : « Je vous ai de-
» mandé votre fils ; vous me l'avez
» confié dès sa plus tendre enfance.
» Avant de le nommer mon héritier,
» j'ai voulu m'en faire un ami ; doué
» d'un cœur tout paternel, j'ai voulu
» me donner ce que m'avait refusé la
» nature, un fils que je pusse aimer.
» J'ai desiré l'avoir tout jeune auprès
» de moi, voir ses organes se déve-
» lopper sous mes yeux, et l'accoutu-
» mer, par de longs bienfaits, à voir
» en moi, non pas un oncle riche,
» mais un père tendre. Vous avez cédé
» à mes instances ; vous vous êtes sé-
» paré de ce que vous aviez de plus
» cher au monde ; et mettant cent
» lieues entre votre fils et vous, vous
» avez cru avoir fait au moins le bon-

» heur d'un frère. Eh bien, mon frère,
» mon ami, nos espérances sont trom-
» pées. C'est un aveu que j'ai retardé
» plusieurs années, parce que j'ai pres-
» senti le chagrin qu'il vous causerait.
» Mais je ne peux le différer plus long-
» tems; Merseuil est indigne de vous
» et de moi; et sa conduite passée ne
» me laisse plus aucun espoir pour
» l'avenir. Je ne vous parle point des
» torts de son enfance; les défauts, à
» cette époque, sont plutôt attribués
» à l'âge qu'au caractère. Que dis-je?
» son extrême vivacité me semblait le
» gage et les prémices de son esprit;
» je ne voyais dans son indocilité qu'un
» noble orgueil : en adoptant le titre
» de père, j'en avais contracté les fai-
» blesses; et, il faut l'avouer aussi,
» les défauts de Merseuil avaient un
» éclat fait pour séduire. J'étais aveu-
» gle; que ne m'est-il permis de l'être
» encore! il ne me quitte plus sans me
» laisser dans les plus vives allarmes.

» En proie à toutes les passions de son
» âge, il y porte une effervescence
» que la raison ni l'autorité ne peu-
» vent calmer; enfin, il ne se passe
» pas un seul jour qui ne mette en pé-
» ril et sa fortune et sa santé. Ni mes
» chagrins, ni les siens propres n'in-
» fluent sur sa conduite; et il est à
» chaque instant puni, sans être cor-
» rigé. Je sens que je déchire votre
» cœur; mais le mien a long-tems sai-
» gné avant que j'aie pu me résoudre
» à rompre le silence. Il me reste en-
» core un espoir, c'est vous. Ecrivez-
» lui; faites parler le cœur et l'auto-
» rité d'un père. Si ce dernier effort
» (et je le crains) ne nous réussit
» point, je renonce à toutes mes es-
» pérances; je vous rends un présent
» qui sera funeste à tous deux; car
» on ne change point de cœur en se
» déplaçant; et j'aurai ce malheur
» encore, de ne pouvoir me défaire
» d'un neveu ingrat, sans être pres-

» que sûr de vous charger d'un fils
» dénaturé. »

Cette lettre plongea Dorménon dans le plus violent chagrin. Il possédait à Lyon une fortune bornée qu'il avait mise dans le commerce. Il n'avait que ce fils, qu'il aimait tendrement; et pour lui assurer un riche héritage, il l'avait envoyé à Paris auprès de son frère. Ce sacrifice rendait plus amer le sentiment de ses maux. Peut-être même un reste d'illusion, qui ne quitte guères un cœur paternel, lui persuadait que si son fils était demeuré sous ses yeux, il eut été plus fidèle à son devoir. Il lui en coûtait moins pour accuser le sort, que pour condamner son fils.

Cependant il avait besoin d'un cœur pour y épancher tant de chagrins. Il va trouver Florimel, qui était moins son associé que son ami; ils habitaient ensemble et ils étaient plus unis par leurs sentimens que par leur com-

merce. Après s'être affligés d'un malheur qui leur devenait commun par l'amitié, Dorménon écrivit à Merseuil. Merseuil reçut la lettre, pleura peut-être en la lisant, et ne changea rien à sa conduite. C'était un des agréables du jour; il en avait toutes les grâces et tous les ridicules. Il fit de grosses pertes au jeu, joua des tours sanglans aux femmes; ses pertes l'engagèrent dans des actions que l'honneur condamnait; ses tours sanglans lui firent des *affaires;* et il exposa plusieurs fois le repos de ses parens et sa propre vie, pour des objets qu'il méprisait. Les prières, les menaces de son oncle ne portaient qu'un vain bruit à ses oreilles; et les lettres de son père ne lui parurent bientôt plus que de ridicules déclamations. Eh ! comment corriger un fat? il tire vanité des égaremens qu'on lui reproche. L'entrée de toutes les maisons honnêtes lui fut fermée. Les uns étaient indignés, les

autres le plaignaient, personne n'osait le recevoir. Enfin il alla si loin, que l'autorité des lois crut devoir s'armer contre son inconduite; l'une de ses actions fut dénoncée, empoisonnée peut-être par des ennemis; et bientôt cet exil, dont il avait été si souvent menacé par son oncle, devint sa ressource unique et son seul moyen d'impunité. Forcé de s'enfuir, abandonné par son oncle, n'osant reparaître devant son père, quel asile ira t il chercher? Quel secours implora-t-il? Il ne voyait d'autre perspective que la misère et l'humiliation. Ce tableau était d'autant plus effrayant pour lui, que la fortune et la considération dont son oncle jouissait, ne lui avaient laissé connaître encore que l'aisance de la richesse et les jouissances d'amour-propre. En rassemblant d'un coup-d'œil son état présent, sa fortune passée, et ce qu'il devait attendre de l'avenir, il resta un moment comme accablé sous le poids de ses

douleurs ; mais bientôt recueillant toutes les forces de son âme, il conçut un projet qui étonnera peut-être.

Quand, par les égaremens de sa jeunesse, l'homme a perdu son bien être, et, ce qui est plus effrayant encore, l'estime publique, alors le sort de sa vie entière dépend de la première résolution qu'il embrasse ; et cette première résolution est déterminée par son caractère particulier. Alors celui qui est né faible, même avec l'amour des choses honnêtes, ne trouve aucune ressource en lui-même ; il ne sait opposer à ses malheurs que des larmes et de vains regrets. Le remords qui le poursuit est toujours suivi du découragement ; il sent le repentir de ses fautes, sans avoir la force de les réparer. Dès qu'il s'apperçoit qu'il a perdu l'estime des hommes, il est effrayé des efforts qu'il lui faudrait faire pour la recouvrer ; et le désespoir d'éviter la honte, fait qu'il s'y

dévoué volontairement. Celui que le ciel, au contraire, a doué d'une âme énergique, n'a pas plutôt vû l'abîme où ses passions l'ont précipité, qu'il s'indigne des obstacles qui l'y enchaînent; le remords ne lui apprend pas seulement à pleurer ses fautes, il le pousse à les effacer; il ne cherche point cette philosophie qui sait supporter les malheurs, mais le courage qui sait les vaincre. C'est par là que des hommes célèbres dans l'histoire, après avoir traîné leur jeunesse dans le sentier même du vice, sont parvenus enfin à la gloire qui accompagne la vertu.

Cette fermeté active, qui est presque toujours couronnée par le succès, était dans l'âme de Merseuil. Ses yeux n'étaient plus couverts du bandeau de l'illusion; il vit son inconduite avec les yeux de la raison et de l'équité; il s'avoua justement puni; il sentit qu'il avait mérité l'abandon de ses parens

et le mépris des hommes vertueux; mais il crut que ne faire aucun effort pour s'y soustraire, c'était les mériter deux fois. Puni par le malheur, corrigé par le repentir, il commença par vouloir recouvrer sa propre estime. Le mouvement le plus naturel, peut-être à sa situation, était d'aller se jeter aux pieds de son père; mais il ne voulait pas demander sa grâce, il voulait la mériter. Les talens divers qu'on ne lui avait procurés que pour son amusement, il les fit servir à ses besoins. Il parcourut plusieurs villes de la province sous un nom étranger; il ajoutait par l'étude aux connaissances qu'il avait déjà; mais il entrait surtout dans ses vues de s'instruire dans l'art du commerçant.

Déjà quelques années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté la maison de son oncle. Son père, avertit de ses déportemens et de sa fuite, avait presque renoncé à l'espérance de le revoir;

mais il n'était pas encore consolé de sa perte. Il avait condamné son fils, et il le pleurait encore. Il n'avait d'autre consolation que l'amitié de Florimel, qui avait cessé de lui parler de son fils, et qui cherchait à le lui faire oublier. Ce Florimel était un bon homme, qui avait peu d'esprit, mais un bon cœur. Son intelligence se bornait à la science de son commerce, qu'il savait faire prospérer sans manquer à la probité la plus rigoureuse. Il était resté veuf de bonne heure avec une fille de seize ans, qui, à la franchise qu'elle avait héritée de son père, joignait la pudeur qui appartient à son sexe, et la timidité qui est naturelle à son âge. Aux charmes de sa figure se réunissait la grâce qui embellit la plus jolie femme, et cette fleur d'esprit qui double le pouvoir de la beauté. Marianne (c'est ainsi qu'on l'appelait) partageait ses soins entre son père et Dorménon qui l'aimait tendrement,

et qui tâchait de retrouver en elle le fils qu'il avait perdu.

Les choses en était-là, quand Merseuil, bien différent de ce qu'il était chez son oncle, bien appauvri, mais bien changé de mœurs et de principes, revint dans la ville que son père habitait. Il fit plus; toujours fidèle au vœu qu'il avait formé, d'expier et de réparer son inconduite, il s'était promis de pénétrer jusques dans la maison paternelle. Mais il ne voulait pas s'y présenter comme un fils coupable, amené par le repentir. Peut-être pouvait-il se flatter d'obtenir grâce aux yeux d'un père qui n'avait point été témoin de ses égaremens; mais moins jaloux d'être pardonné que de mériter son pardon, il voulait prouver par des faits que son cœur était changé, et acquérir des droits effectifs à la clémence paternelle.

Il ne faut pas oublier ici que Merseuil ayant été éloigné de son père

dès sa première enfance, ne devait pas en être reconnu. Cette circonstance favorisait son projet; et il ne négligea rien pour le faire réussir. Je n'entrerai point dans le détail de tous les ressorts qu'il employa. Il suffira de rappeler ici qu'il avait sérieusement travaillé à s'instruire de l'art du négoce, et d'ajouter, que sous le nom qu'il avait adopté, il s'y était fait une réputation, et que, recommandé de ville en ville, il eut le bonheur d'arriver jusqu'auprès de Florimel, qui avait alors besoin d'un commis. Merseuil fut charmé de cet heureux hasard; mais j'ai dit que Florimel et Dorménon vivaient ensemble, et ce ne fut pas sans frémir que Merseuil mit le pied dans leur maison. Il fut un peu rassuré par l'accueil qu'on lui fit. Sa physionomie prévint d'abord. Il était naturellement beau et bienfait; et quoiqu'il fut un peu changé par ses chagrins et même par ses plaisirs, il était encore assez

bien pour plaire par les seuls agrémens de sa figure. Il ne tarda pas à faire connaître son intelligence ; et l'on vit bien que son habileté se trouverait toujours au niveau des affaires les plus délicates ; mais pour lui accorder une entière confiance, il fallait des titres plus essentiels, et il ne tarda pas à les acquérir. On mit, sans l'en avertir, sa probité à l'épreuve ; elle n'eut pas de peine à demeurer intacte ; sa sensibilité se manifesta dans plusieurs occasions ; et la délicatesse de ses sentimens éclatait encore plus dans ses actions que dans ses discours. Quant à ses mœurs, elles ne furent pas soupçonnées un seul moment. Ces qualités lui acquirent l'estime des deux pères ; et à ce sentiment se joignit bientôt l'amitié. Des complaisances sans bassesse, des égards sans affectation, cette politesse qui est un besoin du cœur, et non une coquetterie de l'esprit, tout concourut à le faire aimer de

Dorménon et de Florimel. Il entrait toujours dans la confidence de leurs affaires et il partageait tous leurs plaisirs. O comme le premier mot affectueux que lui adressa Dorméjon sans le connaître, toucha son cœur. Comme il était consolé ! comme il sentait ses remords s'appaiser ! Il lui semblait au moins que chaque louange que son père lui donnait, effaçait une des fautes de sa jeunesse.

Cependant la conduite de Merseuil, en obtenant l'estime de Dorméjon, renouvellait ses chagrins paternels. Il comparait le jeune Sérigny (c'est le nom qu'avait pris Merseuil) à ce fils qu'il croyait perdu, et il gémissait. Un jour que cette idée, trop présente à son imagination, peignait sa douleur sur son visage, le sensible Merseuil osa lui demander s'il avait quelque chagrin. Oui, mon ami, lui répondit Dorméjon, et ce chagrin ne finira qu'avec ma vie. J'eus un fils au-

trefois ; mais tous les pères ne sont pas heureux. Vous pleurez, m'avez vous dit, un père tendre. O cruelle bisarrerie du sort ! il n'est plus celui qui pourrait être heureux par le spectacle des vertus de son fils ; et moi, moi, je vis encore ! A ces mots ses larmes coulèrent sur la main de Merseuil, qu'il avait prise, et qu'il serrait affectueusement. Merseuil sentait alors sa poitrine se gonfler et ses larmes coulèrent malgré lui. Dorméjon, charmé d'un attendrissement dont il ne soupçonne point la cause, l'embrasse avec transport, et leurs larmes se confondent. On se figure sans doute la douce joie de Merseuil quand il se sentit dans les bras de son père. Il eut de la peine à garder son secret ; mais il craignit de perdre tout son mérite en se nommant ; il ne croyait pas encore avoir mérité son pardon.

Cependant les affaires des deux amis étaient de beaucoup améliorées depuis que

que Merseuil était entré dans leur maison. Ils ne se dissimulaient pas que c'était à ses soins qu'ils en étaient redevables. Ils crurent devoir l'en récompenser, et ils l'intéressèrent dans leur commerce. Cette faveur le flatta infiniment, non comme un moyen de fortune, mais comme le témoignage et le garant d'une amitié qui lui était chère et précieuse.

Une maladie qui survint quelques jours après à Dorménon, alarma la tendresse de Merseuil, et fit connaître encore mieux sa sensibilité. Toutes les heures qu'il n'était pas obligé de donner à son devoir, il les passait auprès du lit de son père. Sous prétexte qu'il savait un peu de médecine, il préparait lui-même tous les remèdes qu'on ordonnait, et ne voulait pas souffrir qu'un autre les lui présentât. Il le soignait le jour, le veillait la nuit; et si cette maladie eût duré plus long-tems, il fut devenu malade lui-même, et de

fatigue et de chagrin. Tout cela ne faisait qu'augmenter de jour en jour la tendresse que Dorménon avait pour Merseuil. Il aurait voulu ne pas le quitter un moment ; et il se plaisait à lui ouvrir son cœur, à lui parler de ses chagrins. Pourquoi, lui disait-il quelquefois en le regardant tendrement, le ciel ne m'a-t-il pas permis d'être votre père ? Je serais si heureux ! Alors il lui racontait les égaremens de son fils. Ce récit punissait, affligeait Merseuil ; mais les caresses qui l'accompagnaient, le consolaient aussitôt. Combien de fois fut-il sur le point de se découvrir ! mais la crainte venait toujours l'arrêter. Non, se disait-il, restons tel que je suis, puisqu'ainsi je suis heureux. Eh ! pourquoi rappeler ce que j'ai été, quand je voudrais l'oublier moi-même ? J'ai l'estime et l'amitié de mon père, pourquoi hasarder l'une et l'autre ? Sérigny est aimé, estimé ; Merseuil serait haï peut-être.

Après cela, il redoubloit d'attentions auprès de Dorménon, et il se consolait du déplaisir de ne pouvoir l'appeler mon père, en lui rendant tous les devoirs d'un fils. Telle est la vie que menait Merseuil ; elle ne s'écoulait point dans le bruit et dans les plaisirs, et son cœur la préférait à ces jours de tumulte et d'éclat qui l'avaient rendu coupable.

Mais ce cœur, pour être changé, n'était pas devenu insensible ; l'amitié, l'amour même y avait conservé ses droits. Il voyait, il entendait trop souvent la jeune Marianne, pour n'être pas touché de sa beauté et des charmes de son esprit. Il avait essayé d'arrêter les progrès de cette passion dans sa naissance ; mais comment pouvoit-il éteindre son amour, quand il était obligé de voir à chaque instant celle qui pouvoit le rallumer d'un coup-d'œil ? D'ailleurs, outre que la conscience de ce qu'il était né, servait à

l'enhardir, Florimel lui avait laissé entrevoir plus d'une fois, qu'il ne serait pas fâché de le voir plaire à sa fille. Il n'en fallait pas tant pour encourager un cœur ardent et amoureux. Il osa donc se livrer aux douces impressions de l'amour; mais ce Merseuil, cet audacieux conquérant, pour qui une déclaration amoureuse n'était autrefois qu'un jeu, il ose à peine aujourd'hui laisser parler ses regards. Ils furent pourtant assez expressifs pour se faire entendre, et assez timides pour intéresser. Merseuil était aussi aimable que sa conduite était honnête: sa morale était pure sans être sauvage, et il avait de la vertu sans pédanterie. Il possédait plusieurs talens; la danse, la musique, plusieurs instrumens et le dessin; tout cela formait une séduction d'autant plus puissante, qu'il avait l'air d'en faire usage pour amuser, sans y chercher un moyen de plaire. Enfin, soit que Marianne regardât les

talens de Merseuil, et la distinction qu'on lui avait accordée, comme un équivalent à la fortune qui lui manquait, soit qu'elle eût deviné la dessus les dispositions de son père, soit enfin qu'elle eut plutôt écouté son cœur que sa raison, Merseuil obtint l'aveu d'un amour qu'il avoit peut-être inspiré avant d'avoir osé déclarer le sien.

Dès que leurs deux cœurs se furent expliqués, quel charme se répandit sur tous leurs entretiens ! L'amour de Marianne semblait augmenté par l'aveu qu'elle en avait fait ; et la naïveté de son caractère y ajoutait un intérêt nouveau. Son esprit et son cœur avaient des grâces que Merseuil n'avait point connues, qui ne se trouvaient point ailleurs. Enfin, elle mettait dans l'expression de ses sentimens une franchise ingénue, qui savait tout-à-la-fois enflammer le desir et inspirer le respect.

J'aurais pu dire déjà que de tout tems les deux pères avaient projeté de resserrer les nœuds de leur amitié par l'hymen de Merseuil et de Marianne. On les en avait informés l'un et l'autre ; et avant d'être instruit de la conduite de Merseuil, Dorménon avait cru devoir lui en parler plusieurs fois dans ses lettres. Comme Merseuil était déjà jeté dans le tourbillon des jeunes gens de son âge, il en avait pris le langage ordinaire ; il lui avait répondu qu'il était bien jeune pour songer au mariage, et que d'ailleurs il sentait beaucoup de goût pour le célibat. Dorménon avait insisté ; Merseuil, dans l'ivresse de sa dissipation, s'était même permis sur le compte de Marianne des traits de légèreté, de fatuité même ; et en plaisantant sur sa beauté, qu'il ne connaissait pas, il avait, comme le *Dorante* du *Méchant*, parlé de ses *beaux yeux de province*. Cette insulte avait été réparée depuis

par son amour respectueux, et expié par son repentir ; mais, Marianne, dans le tems, ayant surpris une de ces lettres, son amour-propre en avait été justement offensé, et elle gardait la lettre, peut-être pour s'en faire un titre de refus, si l'on voulait un jour l'obliger d'épouser Merseuil.

Un soir, comme nos deux amans s'entretenaient seuls de ce qui se passait dans leur cœur, Marianne apprit à Merseuil ce qu'il savait au moins aussi bien qu'elle ; qu'on avait promis sa main au fils de Dorménon ; mais que ce fils, par son inconduite, avait mérité la colère de son oncle et de son père ; et que même, depuis long-tems, il avait disparu tout-à-fait. Mais, lui dit Merseuil avec une espèce de tremblement, si ce fils revenait un jour, votre cœur..... — Oh ! non, interrompit Marianne, il ne reviendra point, on le croit mort ; et d'ailleurs quand je pourrais disposer de mon cœur, il

se l'est fermé par sa conduite et par des affronts, que je ne lui pardonnerai jamais. Ces mots firent frémir le tendre Merseuil ; et la naïve Marianne lui montrant la lettre qu'elle avait surprise, tenez, lui dit-elle, voyez comme il me traite ! moi, qui ne lui avait jamais rien fait ; moi, qu'il devait épouser ! non, ajouta-t-elle, je ne suis point méchante ; mais je n'épouserai jamais un homme qui m'a méprisée. Merseuil reconnut bien cette lettre fatale ; il eut voulu effacer avec ses larmes, laver de son propre sang ces affreux caractères. Ce fut de bien bon cœur qu'il traita de blasphêmes ces coupables plaisanteries. Son cœur (la crainte accompagne toujours l'amour) était en proie aux plus vives allarmes ; il regardait le discours de Marianne comme un arrêt qu'elle venait de prononcer contre lui. Il ne répondit que des mots entre-coupés et sans suite ; et tout ce qu'il put prononcer d'intel-

ligible, ce fut : Ah ! belle Marianne ! ses remords ont sans doute expié son crime ; et il est assez puni s'il a perdu l'espoir de vous posséder. Allons, reprit Marianne, ne parlons plus de cette lettre qui nous afflige tous deux.

Enfin, un jour (et c'était un beau jour) Florimel, après avoir consulté Dorménon, fit appeler Merseuil, et lui proposa la main de sa fille. Merseuil accepta cet offre avec des transports de reconnaissance, et il fut décidé que le jour même on signerait le contrat. Le soir, quand on se fut rassemblé pour mander le notaire, et quelques témoins, Merseuil, prêt à donner sa signature, ne crut pas pouvoir garder plus long-tems *l'incognito*, et il tremblait de le quitter. Jamais il n'avait senti tant de trouble et d'effroi ; sa tristesse fut même remarquée, et on lui en demanda la cause. O mes bienfaiteurs, leur dit-il, pardonnez si la tristesse semble me poursuivre au

moment le plus heureux de ma vie. Il manque à mon bonheur un consentement... Quel consentement, interrompit Florimel ? Celui d'un tuteur ? Vous êtes orphelin. Quoi, demanda presque en même tems Dorménon, auriez-vous un père? Je l'ignore, monsieur, s'écria Merseuil en se jetant à ses pieds, j'ignore s'il me reste un père. C'est à vous seul à me l'apprendre. Vous voyez ce coupable Merseuil qui a mérité votre colère et votre abandon. J'ai voulu commencer une nouvelle carrière, me punir de mes fautes, les expier. Vous m'avez vu, non tel que j'étais, mais tel que je serai toute ma vie. En parlant ainsi il le regardait en fondant en larmes, et dans l'attitude d'un homme qui attend la vie ou la mort. Dorménon avait eu le tems de revenir de sa surprise en l'écoutant. Son cœur ne put résister à ce spectacle ; il tombe dans les bras de Merseuil, l'arrose de ses

larmes, et non content de lui pardonner, ce bon père le remercie encore de lui avoir rendu son fils. Florimel mêla ses larmes à celles de son ami et de son gendre ; Marianne brûla bien vîte sa lettre ; le mariage fut célébré comme un évènement qui faisait quatre heureux à la fois ; et le bonhomme d'oncle, qui apprit cette nouvelle avec autant de surprise que de plaisir, assura toute sa fortune aux deux époux.

LA DÉLICATESSE RÉCOMPENSÉE.

Vermilly avait de la figure et de l'esprit ; mais il était né pauvre ; il avait du mérite, des vertus, et il n'était pas heureux. Belle occasion pour répéter ce qu'on a dit mille fois, que la fortune est aveugle. Oui, sans doute, nous voyons souvent les biens d'un côté, et les talens ou les vertus de l'autre. Mais pourquoi vouloir que la nature, cette mère commune des hommes, se plaise à donner tout aux uns pour déshériter les autres ? N'est-ce donc pas assez d'être sot sans être pauvre ? Croyons que la nature est encore plus sage que nous ; et voyons-là sans murmurer consoler la sottise par la richesse.

Revenons à Vermilly, qui fut d'autant plus malheureux qu'il devint or-

phelin presque dès son enfance. Un homme riche, qui avait été l'ami de son père, le prit chez lui ; et le fit élever comme un de ses enfans. Ces bienfaits ne furent pas perdus pour monsieur Lorvey (c'est le nom du bienfaiteur); il en fut payé par les progrès et la reconnaissance de Vermilly. Il était père de trois filles qu'on élevait sous ses yeux ; mais, soit l'effet de leur heureux naturel, soit que l'honnêteté attentive et la candeur désintéressée de Vermilly fussent propres à écarter la jalousie, il était regardé par eux, non comme un étranger, mais comme un frère. Quand son âge et son intelligence l'eurent rendu utile, il donna tous ses soins aux affaires domestiques ; il parlait des biens de sa famille adoptive, comme n'ayant rien à y pretendre, et il y veillait comme s'ils n'eussent dû n'appartenir qu'à lui seul. Madame Lorvey elle-même, qui ne l'avait pas vu entrer dans sa

maison sans une espèce d'effroi, s'accoutuma bientôt à le voir avec des yeux de mère, et elle eut pleuré son départ comme on pleure la mort d'un fils.

Vermilly était destiné à perdre un second père ; il vit mourir presque subitement son bienfaiteur. Il eut besoin, pour n'en être pas accablé, de tout l'effort de sa raison, et de la conviction où il était que cette mort le rendait plus nécessaire à la famille du défunt. En effet, ses soins étaient devenus d'autant plus essentiels, que monsieur Lorvey avait laissé en mourant ses affaires fort embrouillées, par d'injustes procès dont il n'avait pu voir la fin. Loin que cette circonstance enorgueillit Vermilly, elle semblait augmenter à-la-fois son zèle et sa modestie ; quoiqu'il ne fut guères plus âgé que ses sœurs, sa raison prématurée appelait et fixait la confiance ; il crut devoir à la famille qui l'avait

adopté, la tendresse et les soins d'un père ; mais toujours semblable à lui-même, il ne vit dans sa nouvelle position que des devoirs nouveaux, et non un titre de plus.

Il est vrai qu'il ne travaillait point pour des ingrats. Les trois sœurs étaient justes et sensibles ; et elles bénissaient de plus en plus le jour où il était entré dans leur famille. Toutes les trois étaient jolies, mais avec des traits et des caractères opposés. La cadette était vive, étourdie même ; mais ses fautes étaient aussitôt réparées que commises ; et un repentir actif et prompt expiait son étourderie.

L'aînée, plus sensée, plus raisonnable, avait une gravité dans le maintien, qui donnait à son premier abord une apparence de froideur, et même de fierté ; mais sa froideur n'était que de la décence, et sa fierté de la sagesse. Sérieuse sans être triste, elle avait acquis par l'étude, chose assez

qui était considérable, et à reconnaître les soins de l'homme honnête et sensible qui avait sû l'augmenter encore. Elle n'était ni sans jeunesse, ni sans beauté; et j'ai dit que Vermilly était réellement aimable. Elle avait encore le cœur sensible; elle passait sa vie avec Vermilly, qu'elle voyait chéri de tout le monde; il fallait bien qu'elle l'aimât aussi; et comme il y a des femmes qui n'ont qu'une manière d'aimer, elle l'aima, après son mari, comme elle avait aimé son mari. Cet amour était d'autant plus difficile à éviter, qu'il était entré dans son cœur sous les traits de la reconnaissance, et qu'elle n'avait pas cru devoir s'en méfier. Au reste, madame Lorvey avait toujours mérité l'estime de son mari et le respect de sa famille: aussi ne faut-il pas regarder cette passion comme le délire de ses sens, mais comme l'erreur d'un cœur sensible.

Il fallait pourtant déclarer un sen-

timent que la modestie de Vermilly n'aurait jamais soupçonné, et que, par délicatesse, il n'eût jamais cherché à faire naître. Dans toute autre occasion, madame Lorvey aurait trouvé une pareille déclaration pénible, impossible même. Mais cet aveu devenait bien plus facile par la situation où elle se trouvait. Elle n'avait pas même besoin d'employer le mot d'amour. Au lieu de dire, je vous aime, elle pouvait dire, je vous dois tout ; au lieu de dire, je veux satisfaire, en vous épousant, le goût que vous m'avez inspiré, elle pouvait dire, je veux payer vos bienfaits en vous faisant partager ma fortune. Enfin elle pouvait paraître, en suivant l'amour, ne céder qu'à la reconnaissance ; et c'est une grande ressource pour la pudeur. Peut-être aussi que, dupe jusqu'au bout de son propre cœur, elle crut n'obéir qu'à un sentiment généreux et désintéressé.

Quoiqu'il en soit, après avoir essayé vingt fois en vain d'offrir sa main à Vermilly, elle y réussit un jour ; et quoiqu'elle se fut expliquée avec un peu de désordre, elle était parvenue à se faire entendre. Cette proposition, que Vermilly n'avait sollicitée par aucun moyen, n'en était pas moins séduisante. Mais l'intérêt n'était pas l'arme la plus propre à le vaincre ; et l'amitié de madame Lorvey, les titres qu'elle avait à sa reconnaissance, étaient plus puis sans auprès de lui que les richesses qu'on lui offrait. Il craignait bien plus d'affliger sa bienfaitrice, qu'il ne désirait de s'enrichir. Il ne mit dans sa réponse, ni hypocrisie, ni morgue, ni coquetterie ; il lui exprima tous les sentimens dont il était pénétré, et se borna à lui dire que ce mariage là pourrait être blâmé dans le monde, et sur-tout dans la famille. Mais tout modeste qu'il était, il ne pût s'empêcher de lire dans les discours de ma-

dame Lorvey, et même dans son silence, tout ce qui se passait dans son cœur. Il vit qu'elle était entraînée par un sentiment qu'elle n'avouait point, qu'elle ignorait peut-être elle-même; et il fut effrayé de l'idée de faire le malheur de sa bienfaitrice. Mais sa délicatesse n'était facile ni à vaincre, ni à séduire. Madame, lui dit-il, vous m'offrez un bonheur auquel je n'ai jamais dû prétendre, que je n'aurais pas même ôsé désirer. Je sais tout ce que je dois à cet excès de générosité; mais souffrez que je donne quelque chose à ma délicatesse. Souffrez que je n'accepte ce bienfait qu'après que le consentement volontaire de votre famille l'aura rendu légitime. Enfin, j'ai besoin qu'elle m'adopte d'elle-même pour chef, comme vous avez daigné me choisir pour époux.

Le cœur de madame Lorvey pouvait avoir à se plaindre de cette délicatesse; mais son esprit lui fournissait

peu d'objections pour la combattre, et il fallut se rendre aux désirs de Vermilly. D'ailleurs elle comptait peut-être assez sur la tendresse que sa famille avait pour elle et pour Vermilly, pour ne redouter aucun obstacle.

Celui-ci ayant assemblé non-seulement les trois sœurs, mais d'autres proches parens, se mit en devoir de leur annoncer les favorables dispositions de madame Lorvey à son égard; mais il le fit avec le ton d'honnêteté et de ménagement qu'il devait à sa bienfaitrice, et qu'il se devait à lui-même; et leur dit que trompée par un excès de générosité, madame Lorvey voulait payer ses soins par un prix bien au-dessus de ses faibles services; mais qu'il avait cru ne devoir accepter ce bienfait qu'après leur consentement unanime. Il ajouta que la confidence qu'il leur faisait, n'était pas un vain compliment, ni un moyen adroit pour écarter leur suffrage; et

il s'engagea par une parole d'honneur à renoncer sur l'heure à toutes ses prétentions, si elles déplaisaient à un seul d'entre eux.

Dès le commencement de son discours, l'intéressante Cécile, qui était placée entre ses sœurs, avait paru se troubler ; elle rougit, pâlit ; elle s'efforça, mais en vain de rappeler ses forces ; et au moment où un cri unanime s'éleva pour adopter Vermilly, elle tomba dans les bras de son aînée, sans couleur et sans connaissance. De prompts secours lui rendirent l'usage de ses sens ; mais l'assemblée fut rompue, et l'on se mit à interpréter cet évènement, qui ne parut point naturel, parce que les deux autres sœurs en avaient apperçu la naissance et observé les progrès.

Cet accident alarma la probité scrupuleuse de Vermilly. Il s'imagina que la nouvelle qu'il venait d'annoncer, pouvait bien être la cause de cet éva-

nouissement ; et il conclut que Cécile n'approuvait pas son mariage avec madame Lorvey. Sa conclusion parut se rapporter à l'idée qu'en avaient les autres parens : on trouva seulement étrange que le discours de Vermilly eût fait sur elle une aussi vive sensation.

On avait raison d'être surpris d'une aussi forte impression, parce qu'on ne se doutait pas du principe qui l'avait causée. Il est vrai que le cœur de Cécile s'opposoit à ce mariage ; mais c'était par un motif plus noble et plus intéressant que celui qu'on soupçonnait. En voyant Vermilly, en lui parlant tous les jours, elle n'avait pu se défendre d'un amour qu'elle cachait au fond de son cœur, mais qui se nourrissait sans cesse de la vûe et des discours de celui qui l'avait fait naître. Sa timidité, d'autres motifs l'avaient forcée à garder son secret ; peut-être même avait-elle résolu de sacrifier

TAYLOR INST. OXFORD

sacrifier son amour ; mais jusques-là elle avait vu Vermilly indifférent, libre de toute passion : il est plus facile de renoncer à un amant qui ne se donne à personne ; mais quand on le voit prêt à passer dans les bras d'une autre, c'est alors qu'un pareil sacrifice devient difficile ; impossible ; ou tout au moins déchirant ; et voilà ce qui vient d'arriver à la pauvre Cécile. Personne ne lui parla, on voulait la laisser reposer ; mais son cœur lui permettait-il le repos ? Quelle affreuse nuit elle allait passer ! A peine fut-elle dans son lit, qu'elle sentit ses larmes couler abondamment. Malheureuse Cécile, se disait-elle ! tu pleures ! mais pourquoi ces larmes et ce désespoir ? Tu n'étais pas aimée. Que dis-je ? on ignorait ton amour. Et elle reprenait ensuite : ah ! du moins si je n'avais pas le cœur de Vermilly, personne ne le possédait. Et puisque je pouvais vivre et lui cacher

mon amour, sans doute qu'à mon inçu l'espérance restait toujours dans mon cœur. Quelquefois elle se reprochait son silence. Hélas ! s'écriait-elle, qu'ai-je fait ! peut-être si j'avais parlé, j'aurais prévenu mon malheur; mais aujourd'hui il est sans remède. Irai-je me déclarer la rivale de ma mère ? Mon amour était innocent, il est aujourd'hui criminel. Que dis je, parler ? le pouvais-je ? le puis-je encore ? eh ! quand mon sexe ne m'en ferait pas un crime, irais-je montrer de l'amour à un cœur indifférent ?... Indifférent ! est-il bien sûr qu'il le soit ? Ne consent-il pas à être l'époux de ma mère ? qui sait s'il ne brûlait pas en secret pour elle, comme je brûlais pour lui ? Ou plutôt, qui sait si leurs cœurs n'étaient pas d'accord, tandis que le mien périssait d'un amour sans espoir, mais sans alarmes ? malheureuse ! malheureuse Cécile !

C'est ainsi qu'au milieu des com-

bats qui déchiraient le cœur de la tendre Cécile, la jalousie même trouvait encore sa place. Cependant tout était suspendu; Vermilly l'avait demandé; et madame Lorvey elle même aimait trop ses filles, pour ne pas céder aux inquiétudes que Cécile lui donnait; car elle l'avait vûe dès le matin avec ses deux sœurs, l'avait trouvée mal; et Cécile elle-même, peut-être dans la crainte d'être interrogée, avait dit qu'elle avait besoin de repos.

Quelque tems après, comme on entendit du bruit dans sa chambre, on crut qu'elle était levée, ou, au moins, qu'elle ne dormait point, et la mère pria Vermilly d'aller la voir: Voyez-la, lui dit-elle. La crainte lui ferme peut être la bouche avec moi; la confiance pourra la faire expliquer devant vous. Voyez-la; si c'est le motif que vous croyez, nous le saurons au moins. Elle n'osait lui dire, vous pourrez dissiper ses doutes, ses crain-

tes ; vous pourrez vaincre sa répugnance. Mais Vermilly entendait peut-être très-bien ce qu'elle ne disait pas.

Il entre chez elle. Cécile était levée, assise auprès d'une table, ses deux coudes posés dessus, et sa tête dans ses deux mains. Elle se détourne au bruit, apperçoit Vermilly, sent un frémissement qu'elle ne peut vaincre, et détourne brusquement les yeux, non pour ne pas voir Vermilly, mais pour cacher son émotion. Vermilly prend ce mouvement pour une expression involontaire de haine. Ah ! Cécile, s'écria-t-il douloureusement ! quel mouvement j'excite en vous ! Il ne me laisse plus aucun doute sur vos sentimens. Mais si mon projet vous a déplu, pourquoi ne l'avoir pas dit ? Vous saviez que vous y opposer, c'était le détruire. Il est encore tems ; dites un mot. Mais je n'aurais jamais cru ce que je vois ; je n'aurais pas cru vous être devenu

odieux. Vous, odieux, répond Cécile !... qui vous l'a dit ? Je ne vous hais pas (et sa bouche était bien d'accord avec son cœur), non, je ne vous hais pas, croyez-le... Elle ne put continuer, tant le trouble de son cœur était grand.

Alors Vermilly se mit à parler de son mariage projeté, des motifs qui l'y avaient fait consentir, et de ceux qui le lui faisaient rejeter désormais. Tout ceci n'était pas écouté sans plaisir. Cécile voyait que l'amour n'avait point décidé Vermilly, elle voyait qu'il était prêt à renoncer à cet hymen. Mais ce plaisir était bientôt détruit par cette cruelle réflexion : et les sentimens que ma mère a déclarés, ne ferment-ils pas pour jamais mon cœur à l'espérance ? Vermilly en ouvrant son âme devant elle pour la soulager, ne faisait que l'affliger encore plus ; les vertus, la sensibilité qu'il lui laissait voir, ne servaient

qu'à redoubler ses regrets. Quel cœur m'est enlevé, se disait-elle tout bas, et le sien était déchiré !

Enfin, elle recueillit toutes ses forces pour lui dire qu'on ne devait pas être surpris de son accident, qu'il ne fallait y voir que ce qui y était, et que ce n'était pas la première fois qu'elle était malade. Malade, répond Vermilly ! ce n'est pas votre santé qui vous tourmente en ce moment. Je vous connais, Cécile, la maladie vous fera souffrir, elle ne vous fera pas pleurer, et vous pleurez. Quoi ! je pleure, s'écrie la pauvre Cécile en s'essuyant, je pleure !

Alors Vermilly crut devoir se retirer. Il alla retrouver la mère, et lui dit que Cécile paraissait un peu mieux, mais qu'elle avait besoin de tranquillité.

Le lendemain Cécile quitta sa chambre, entretint ses sœurs qui l'aimaient, et parut plus tranquille, peut-être

parce qu'on ne lui parlait de rien, et qu'elle se flattait que rien ne se renouerait sans qu'on lui en parlât. Le père avait voulu autrefois avoir le portrait de Vermilly comme celui de ses enfans, et il l'avait placé dans un cabinet où il travaillait souvent avec lui. En allant et venant dans la maison, Cécile, soit par hasard, soit entraînée doucement par son cœur, entra dans ce cabinet, et ses yeux s'attachèrent sur le portrait de Vermilly; ils ne purent plus le quitter. Vermilly, se disait-elle en le regardant douloureusement; tu ne seras jamais à moi, et je suis à toi pour la vie! J'aurais pû faire ton bonheur, et tu feras celui d'une autre! Ces idées l'attristaient; mais ce qu'elle voyait lui procurait une jouissance; elle osait si peu regarder Vermilly, qu'elle trouvait du plaisir à lui parler, à le regarder au moins dans son portrait; elle le comtemplait, et des larmes de

tendresse coulaient le long de ses joues. Cette vue l'occupait tellement qu'elle n'entendit pas Vermilly qui la surprit dans cette attitude. Il vit clairement ce qu'elle regardait ; il vit ses larmes couler ; mais pour ne pas jouir de son embarras, il revint sur ses pas bien doucement, et fit ensuite de loin beaucoup de bruit avant d'entrer dans le cabinet où il avait affaire. A ce bruit Cécile, comme réveillée en sursaut, quitte la place où elle était, et se range de manière à ne pouvoir envisager le portrait ; elle avait trop de motifs de le regarder pour oser le regarder devant le monde. La rougeur avait couvert son visage ; mais Vermilly n'eut pas l'air de s'en apercevoir, lui adressa quelque phrase indifférente, fit ce qu'il avait à faire, et sortit du cabinet, où Cécile ne crut pas devoir rester après lui.

On se doute bien que l'attitude dans laquelle Vermilly avait surpris

Cécile n'avait pas glissé sur son esprit. Il ne pût s'empêcher d'y rêver, et en y rêvant il fut forcé de croire ce qu'il ne pouvait presque comprendre, qu'il était l'auteur de la maladie de Cécile. En sortant de sa première surprise, il tomba dans un embarras plus cruel encore. Après avoir surpris les sentimens de Cécile, il descend dans son propre cœur. Il n'avait pas oublié qu'il avait déjà depuis quelque tems senti auprès de Cécile de tendres émotions. Il s'était armé de tout le courage que peuvent donner la probité et la raison ; et il avait combattu les premières atteintes d'un amour qu'il n'espérait pas de voir heureux, et qu'on pouvoit regarder comme coupable. Peut-être ces impressions étaient moins effacées qu'il n'imaginait ; et ce qu'il venait de voir n'était guères fait pour guérir son cœur. Si l'amour est si difficile à éteindre tandis qu'il lui reste l'espé-

rance, comment le réprimer quand il a la certitude du retour ? Vermilly est aimé même sans avoir dit qu'il aime, quel attrait pour une âme sensible ! Il avait bien les mêmes raisons pour combattre son amour ; mais son amour avait acquis de nouvelles forces pour résister. Il résolut néanmoins d'être toujours le même ; et il vit bien qu'il allait être d'autant plus malheureux, qu'il faisait le malheur de la charmante Cécile. Plus il la voyait, plus il lui trouvait de charmes ; et peut-être (tel est le cœur humain) quand il regrettait le bonheur qu'il laissait échapper, il croyait ne faire que plaindre les maux qu'il causait sans le vouloir.

Cependant la tendre Cécile recueillit toutes ses forces. Elle résolut de se priver de toute espérance, afin d'étouffer son amour. C'était un sacrifice qu'elle crut devoir à sa mère. Elle écrivit donc une lettre dans laquelle

elle engageait sa mère à suivre le projet qu'elle avait conçu, à épouser Vermilly. Qu'on juge combien une pareille lettre était pénible à écrire ! Elle donnait des éloges à la générosité qui inspirait sa mère ; elle approuvait enfin ce qu'elle croyait devoir lui coûter la vie. Comme elle achevait d'écrire, Vermilly entra chez elle. Tenez, lui dit-elle, en profitant d'un reste de courage qui était prêt à s'éteindre, voilà une lettre que j'écris à ma mère ; elle détruira tous vos soupçons ; je l'engage à suivre son projet envers vous. Vermilly ne peut entendre ces paroles ni prendre la lettre sans frissonner ; et peut-être ce mouvement involontaire n'échappa point à Cécile. Il lit, et avec une émotion qui l'empêchait d'articuler : Cécile, lui dit-il, votre mère ne pourra point lire cette lettre ; elle est écrite d'une main... toute tremblante ; et la plupart des mots sont effacés.... par vos larmes. Vous croyez,

reprit-elle sans savoir ce qu'elle disait !... n'importe... et un torrent de larmes terminent ces mots entrecoupés. Ensuite revenant à elle-même, elle le prie de rendre lui-même la lettre, la lui présente, la retient malgré elle, et tombe comme accablée de lassitude sur une table qui était à côté de son fauteuil.

Vermilly ne peut plus résister à ce spectacle. Il se jette à ses pieds, baigné lui-même de ses larmes. Divine Cécile, s'écrie-t-il ! j'ai lu dans votre cœur. Punissez-moi de vos tourmens ; punissez-moi d'avoir osé les deviner. Je pouvais être le plus heureux de tous les hommes ; j'en suis le plus infortuné, et je dois l'être.

A ces mots Cécile pouvait jouer la colère ; mais elle avait plus de candeur que de fierté, et son cœur n'avait plus la force de se combattre. Elle ne répondit que par de nouvelles larmes. Vermilly lui ouvrit alors son

propre cœur, et entraîné par ses sentimens, il lui en fit l'aveu. Ah! Vermilly, s'écria-t-elle d'une voix presque éteinte, qu'avez-vous fait? que m'avez-vous appris? n'étais-je pas assez malheureuse? Eh bien, continue-t-elle en se levant, mon secret connu ne rend mon devoir que plus rigoureux. Elle donne à Vermilly sa lettre, avec ordre de la rendre à sa mère, et s'enfuit brusquement sans oser le regarder.

Vermilly demeura en proie à mille mouvemens divers; il céda à celui de son devoir. Il alla trouver madame Lorvey pour lui rendre la lettre; elle était sortie; son cœur ne put se défendre d'un mouvement de joie. Madame Lorvey rentra, Vermilly frémit de tout son corps, et lui remit la lettre de Cécile. Cette lettre aurait dû causer à madame Lorvey plus de plaisir qu'elle ne parut lui en faire. De nouveaux soins, que Vermilly ne devinait

pas, semblaient occuper son esprit. Elle va trouver sa fille. Cécile, lui dit-elle, je viens de lire ta lettre. Je sens tout ce que tu fais pour moi ; je viens te demander à mon tour ce que je peux faire pour toi. Cécile crut devoir profiter de cette ouverture, et demanda à sa mère la permission de se retirer dans un couvent. — Quoi, tu veux me quitter ! Il le faut bien, reprit Cécile. Et ce mot ne fut pas plutôt prononcé qu'elle eut voulu pouvoir le retenir. Ce mot échappé et la demande du couvent, plongea dans la rêverie madame Lorvey, qui fit appeler Vermilly. Quand il fut arrivé : Eh bien, lui dit-elle, ma fille consent à notre union. Êtes-vous dans les mêmes sentimens ? Oui ; sans doute, s'empressa de répondre Cécile ; et l'on sent combien ce discours la faisait souffrir. Mes enfans, continua madame Lorvey, vous me jurez donc de faire ce que je desire ? Comme on eut

répondu oui : eh bien, dit-elle, ma fille, je veux terminer d'abord l'affaire qui m'intéresse ; nous songerons après à celle du couvent. A ces mots elle sortit.

Le soir même elle rassembla ses enfans ; et un moment après, arriva un notaire, qui fit frémir Cécile et Vermilly. Vous allez donc signer, dit madame Lorvey, en s'adressant à l'un et à l'autre. Tous deux prennent la plume ; ils étaient si troublés qu'ils auraient signé leur sentence de mort sans y regarder. Quoi, dit-elle à Vermilly, vous signez ce papier sans le lire ? Il faut donc vous en dire le contenu. Mais avant tout, Vermilly, et vous, ma fille, sachez que j'ai lu dans vos cœurs. Je sais quel sacrifice vous me faisiez, et je sais quel devoir il m'impose. Vous m'avez promis de m'obéir ; je vous ordonne donc de signer ce contrat, qui est celui de votre mariage. Après cela, Cécile, ajouta-t-elle,

avec un sourire aimable, tu choisiras le couvent que tu voudras pour ta retraite. A ces mots, les deux amans tombent aux pieds de madame Lorvey, sans avoir la force d'exprimer leur reconnoissance; et les deux sœurs remercièrent leur mère de ce mariage, qui fut célébré avec la joie la plus vive, et qui eut les suites les plus heureuses.

LA DIFFÉRENCE DE NEUF ANS A QUATORZE.

Le jeune d'Ambreville, né riche, venait de doubler au moins sa fortune en Amérique ; plus par hasard que par ambition. Un oncle qui l'avait appelé à Saint-Domingue, lui avait fait gagner des sommes considérables ; après quoi il était mort pour lui laisser sa propre fortune. Cela s'appele vivre et mourir pour son neveu. Cette double opération n'avait coûté à d'Ambreville que cinq ans d'absence. A son retour à Paris, il avait encore des parens ; mais le jour qu'il y rentra, était le dernier de sa vingt-cinquième année, c'est-à-dire, que le lendemain il se réveilla majeur. Ce jour-là, quand on est riche, on lève la tête plus fièrement ; on se trouve grandi de moitié.

Il ne sera pas hors de propos de peindre en deux mots d'Ambreville. C'était un cœur droit et honnête ; il avait même de l'esprit ; mais le don de méditer ne lui était pas encore venu. C'était de ces caractères sensibles à ce qui leur arrive, sans avoir la patience d'en rechercher la cause ; pour qui un évènement est toujours une peine ou un plaisir, et jamais une leçon ; chez qui un sentiment n'amène jamais une réflexion ; pour qui, en un mot, l'expérience est toujours nulle. Du reste, il était délicat dans ses procédés ; vif, mais sensible, généreux ; exact dans sa conduite, et indulgent pour celle d'autrui.

D'Ambreville revint dans le même hôtel qu'il avait occupé avant son départ. Il y retrouva d'Origné, son meilleur et son plus ancien ami. C'était un jeune homme plein d'esprit et de raison. D'Ambreville lui demanda des nouvelles de ce qui pouvait l'inté-

ressor. Comme il avait été un peu amoureux de Léonor, il s'informa un peu de Léonor. Quand il eut apprit que tout allait bien : et la petite Antoinette, demanda-t-il en riant, que fait-elle ? Cette petite Antoinette était une grande et fort jolie personne. Il l'avait vue fort petite en effet, car elle avait à peine neuf ans quand il la quitta ; et il n'y avait que cinq ans qu'il l'avait quittée. Il lui semblait que cinq ans ne devaient pas amener de grandes révolutions. D'Origné lui dit qu'elle était plus jolie que jamais. La charmante enfant, continua d'Ambreville ! comme elle est folle et douce tout-à-la-fois ! comme elle vient jouer sur mes genoux ! comme elle me fait cent petites caresses mignardes, quand elle a quelque chose à obtenir ! En effet, tout cela était vrai, cinq ans auparavant.

Antoinette, orpheline dès son bas âge, ne devant posséder qu'une très-

petite fortune, vivait chez un tuteur qui était des amis de d'Ambreville. Ce dernier avait toujours eû pour elle l'amitié la plus tendre, et même la plus désintéressée ; car il ne l'avait encore vue, comme je l'ai dit, que jusqu'à l'âge de neuf ans. Alors elle jouait sans cesse avec lui ; d'Ambreville lui apprenait mille petits jeux, des tours de cartes qui l'amusaient ; et elle le sollicitait sans cesse pour en apprendre de nouveaux. Il lui montrait à déclamer la tragédie, la comédie. Toutes ces leçons, ou pour mieux dire, tous ces plaisirs, lui avaient donné sur elle un ascendant, une espèce d'autorité paternelle. Aussi l'appelait-elle son papa, quoique d'Ambreville eut alors à peine vingt ans.

La première fois qu'il la revit, il fut étonné, malgré lui, de l'accueil qu'il en reçut. Ce n'est pas que cet accueil fut froid ; (elle avait trop de

plaisir à le revoir ;) mais d'Ambreville s'attendait presque qu'elle allait se jeter à son cou avant de lui parler. Elle le vit entrer avec l'expression de l'amitié ; mais elle le laissa approcher sans courir au devant de lui ; elle lui parla avec sentiment, mais avec un peu de dignité ; elle mit dans ses discours et dans ses manières cette grâce qui plaît, mais qui n'enhardit pas. Ils ne purent se voir qu'un moment pour la première fois. Quand ils se quittèrent, Antoinette parla à d'Ambreville du plaisir que sa visite lui avait fait, mais sans l'en remercier ; elle l'invita à la revoir, mais elle ne l'en pria point. Quelle différence, disait en s'en allant d'Ambreville, de ce qu'elle était il y a cinq ans !

Il craignit que le caractère de la jeune personne ne fut changé en mal. De retour chez lui, il appella d'Origné, et lui fit part de ses inquiétudes. Rassure-toi, lui dit son ami, son

caractère est toujours le même, honnête et sensible ; et je ne suis étonné que de ta surprise. Je n'ai à te dire qu'un mot. Tu as quitté Antoinette à neuf ans, et tu la retrouves à quatorze. — Sans doute, mais que veut dire ce calcul-là ? — Je veux dire qu'Antoinette a cinq ans de plus. — Je le crois ; mais j'imagine que la même chose m'est arrivée aussi ; et il me semble qu'à mesure qu'elle prenait un an de plus, je vieillissais de douze mois. — Oui, mais souviens-toi bien que chez le sexe, depuis la neuvième année jusqu'à la quatorzième, l'âge ne marche plus, il vole. Il est incroyable le chemin qu'il se trouve avoir fait dans ce court espace de tems. Quiconque aura été comme toi le papa, le docteur, le *grand* seigneur d'une fille de neuf ans, se trouvera son très-humble serviteur quand elle en aura quatorze ; et s'il l'a perdue de vue comme toi durant

cet intervalle, il en sera surpris comme toi. Le passage est rapide, le contraste est piquant, curieux, même plaisant ; mais l'expérience nous démontre combien il est naturel.

D'Ambreville ne trouva pas un mot à objecter ; et quoique peu accoutumé aux réflexions, il trouva que celle de son ami était juste. Rassuré sur les sentimens d'Antoinette, il ne trouva plus ses manières étranges le lendemain quand il retourna chez elle. Mais s'il n'avait plus à guérir de sa surprise, il avait à vaincre un reste d'habitude. Il trouvait qu'Antoinette était ce qu'elle devait être ; mais il ne savait pas encore ce qu'il devait être avec elle ; et son embarras lui donnait une espèce de gaucherie, qui relevait encore les grâces d'Antoinette. S'il est charmé d'une phrase qu'elle lui adresse, en se rappelant la manière dont il aurait répondu il y a cinq ans, il ne sait plus

maintenant quel ton il doit prendre ; et le nouvel empire d'Antoinette n'en paraît que plus légitime et plus naturel. Ce n'est pas qu'elle cherche à se venger du passé ; elle agit absolument sans projet ; durant son ancienne dépendance, et au moment de son nouveau règne, elle n'a fait qu'obéir à la nature ; mais la nature lui a parlé si différemment à ces deux époques !

Antoinette avait de l'esprit, de la gaîté et le ton le plus aimable. Elle mettait d'Ambreville de toutes ses parties de plaisir, soit à cause de leur ancienne amitié, soit peut-être par le sentiment de la nouvelle supériorité qu'elle venait d'acquérir, et dont elle aimait à prolonger les jouissances. Elle le consulte bien encore quelquefois ; elle prend de lui des éclaircissemens, des leçons même, si l'on veut, mais c'est en régentant son maître. D'Ambreville a beau s'observer avec elle :

elle : par un reste d'habitude, il voudrait prendre quelquefois un air aisé qui ne la choquerait pas, mais qu'elle fait toujours avorter sans le vouloir. Il ouvre la bouche pour donner un ordre ; il en a déjà reçu un d'Antoinette. Quelquefois elle rappelle le passé : d'Ambreville, lui dit-elle, vous étiez autrefois un grand acteur tragique et comique. Je me rappèle que vous me faisiez répéter la comédie et la tragédie. Vous en souvenez-vous ? J'étais bien jeune alors ! *J'étais bien jeune alors !* et au moment où elle fait cette réflexion, Antoinette a quatorze ans !

Mais d'Ambreville était fait pour éprouver tous les contrastes. J'ai dit qu'avant son départ il aimait Léonor. C'était une personne plus âgée qu'Antoinette, qui avait du goût pour lui, mais qui lui avait toujours laissé voir un caractère altier et capricieux. A son retour, il lui trouva plus de dou-

ceur et d'égalité. La complaisance, les prévenances même semblaient avoir pris la place des contradictions. D'Ambreville en témoigna de nouveau sa surprise à d'Origné, qui lui répondit encore : mon ami, Léonor à cinq ans de plus. Oh ! pour le coup, dit d'Ambreville, je vous surprends en contradiction avec vous-même ; car Léonor est le contraste d'Antoinette. Or, vos éternels *cinq ans* ne sauraient produire le blanc et le noir. — Pardonnez-moi, mes *cinq ans* ont produit deux effets contraires, mais qui n'en sont pas moins réels et conformes à la nature. — Comment cela, s'il vous plaît ? — Comment ! c'est qu'il est bien vrai que Léonor a cinq ans de plus ; mais il est vrai aussi qu'elle avait plus de neuf ans quand tu l'as quittée, et que par conséquent aujourd'hui elle est bien au-delà de sa quatorzième. Je t'ai déjà dit qu'en fait d'âge, une femme marche très-

rapidement ; mais elle va si vîte aussi, qu'à la fin elle va trop vîte, et qu'elle est obligée de revenir sur ses pas. Cela veut dire que Léonor cherche à couvrir ses pertes, et Antoinette à jouir de ses acquisitions. Tout cela est dans l'ordre.

D'Ambreville trouva que ce raisonnement était aussi victorieux que le premier. Il ne chercha point à le réfuter, et il se contenta de dire à son ami : quoiqu'il en soit, il me semble que je m'accoutume beaucoup mieux au nouvel empire d'Antoinette qu'à la douceur de Léonor.

Il disait vrai. Très-occupé de ce qu'était alors Antoinette avec lui, il oublia ce qu'elle était autrefois. Il croyait que ses yeux seuls et son esprit s'y étaient accoutumés ; mais le cœur à son insçu s'était mis aussi de la partie, soit qu'il n'eût pu résister à la beauté et aux grâces d'Antoinette, soit qu'il fut piqué par la singularité

de sa situation. Cette *jolie enfant* qui venait jouer autrefois sur ses genoux, l'appelle aujourd'hui à ses pieds; il y vient, et trouve tout cela naturel.

D'Origné s'apperçut le premier de ce qui se passait dans le cœur de son ami. Comme il avait de l'esprit, il lui en fit de douces plaisanteries. D'Ambreville, lui dit-il un jour en souriant, tu me parais oublier un peu la dignité du rôle que tu jouais autrefois auprès d'Antoinette. Oh! ce rôle-là, répond d'Ambreville, serait ridicule aujourd'hui. — Quand tu as envie de t'en aller, elle te dit de rester, et tu restes. — Il est vrai; c'est que lorsqu'elle me dit de rester, l'envie de sortir me passe aussitôt. — As-tu remarqué que le mot *je veux* lui est très-familier? — Oui, mais ce mot lui sied si bien! — Il y a beaucoup de despotisme dans ses volontés. — Je ne m'en apperçois pas. Fort bien, reprit en riant d'Origné. Il me paraît que te

voilà tout-à-fait accoutumé à la nouvelle Antoinette. Sais-tu pourquoi, d'Ambreville ? — Parce que je vois mieux ; parce que mes yeux... Mon ami, interrompit d'Origné, je crois que ceci vient plutôt des yeux d'Antoinette que des tiens.

D'Ambreville ne vit ou ne voulut voir dans le discours de d'Origné qu'une plaisanterie, et en le quittant il alla voir Antoinette.

Cependant, en la voyant avec de nouveaux yeux, en ne trouvant plus rien d'étrange dans sa manière d'être, son propre rôle devenait bien plus facile ; il avait repris ses grâces naturelles ; ses moyens de plaire étaient revenus ; ainsi, plus Antoinette lui plaisait, plus il devenait aimable lui-même. Enfin l'amitié qu'elle avait toujours eue pour lui devint plus tendre ; et bientôt il ne leur manqua plus pour s'entendre bien que de s'expliquer tout-à-fait.

Mais à-la-fin, d'Ambreville ne put plus se dissimuler ses sentimens ; et il fit confidence de ce nouvel amour à d'Origné. Je te remercie bien, lui dit celui-ci, de me confier ce que je t'ai appris moi-même il y a long-tems. Ne te l'avais-je pas dit que tu aimais Antoinette ? Oui, répond d'Ambreville ; mais je ne l'avais pas cru. Comme ils en étaient-là, d'Ambreville reçut un billet d'Antoinette, qui le priait de l'aller voir. Il y courut, et la trouva tout-à-fait seule. D'Ambreville, lui dit-elle, vous m'avez toujours vûe empressée à vous demander vos conseils. Oui, répond il en souriant ; mais je ne vous crois pas aussi disposée à les suivre que vous l'étiez autrefois. Ecoutez-moi, interrompit Antoinette ; ceci est sérieux. Il se présente pour moi plusieurs partis ; (ce mot seul jeta en effet d'Ambreville dans le sérieux le plus décidé,) et je vois que mon tuteur ne serait pas

TAYLOR INST. OXFORD

fâché de me voir déjà faire un choix. Que me conseillez-vous ? On m'a parlé du vicomte d'Elcour. D'Elcour ! dit d'Ambreville, il a plus de trente ans. C'est beaucoup pour votre âge. Il est trop vieux. — Le chevalier d'Ermon. — D'Ermon ! il est trop jeune. C'est ainsi que d'Ambreville trouvait quelque défaut essentiel à chaque personne qu'elle nommait. Il me paraît, ajouta Antoinette, qu'on aura de la peine à me trouver un mari qui vous convienne. Oh ! beaucoup, dit d'Ambreville avec un peu d'humeur qu'il ne put contenir, et qui ne fâcha pas Antoinette ; car elle ne lui parlait que pour sonder ses sentimens. Enfin, reprit elle, en lui cachant à peine le plaisir qu'elle goûtait au fond du cœur, j'attends de votre amitié que vous voudrez bien vous occuper d'un objet qui doit faire le bonheur ou le malheur de ma vie. Nous en parlerons une autre fois ; et peut-être me trou-

verez-vous plus disposée que vous ne pensez à suivre le conseil que me donnera votre amitié. A ces mots on entra chez elle ; sans cela d'Ambreville aurait eu de la peine à attendre le lendemain pour le conseil qu'il avait à lui donner.

Il se retira, et alla trouver d'Ôrigné, non pour le consulter, mais pour lui faire approuver la résolution qu'il avait prise. Une seule chose l'embarrassait, c'était Léonor. Une confidence que lui fit d'Origné le mit un peu plus à son aise.

D'Origné avait eu du goût pour Léonor ; mais en ami tendre et délicat, il avait cru devoir imposer silence à son amour. D'Ambreville le remercia de ce silence ; mais il le pria de le rompre le plutôt possible, et d'Origné s'y engagea volontiers. Il était plus raisonnable qu'il n'était riche ; Léonor possédait une fortune honnête ; elle avait encore de quoi

plaire ; elle voyait toujours avec plaisir d'Origné : Tout cela rendait cette affaire désirable pour lui, et même facile à terminer. Léonor avait déjà soupçonné l'infidélité de d'Ambreville. D'Origné, libre du côté de l'amitié, ne manqua pas de la confirmer dans ses soupçons. Bientôt il parla pour lui-même ; l'amour ou le dépit le fit écouter, et Léonor finit par signifier à d'Ambreville un congé qui le combla de joie.

Un beau soir, d'Origné vint annoncer à d'Ambreville qu'il épousait Léonor le lendemain. D'Ambreville écrivit alors à Antoinette (je crois même que la lettre était écrite auparavant), et l'on se doute bien du conseil qu'il lui donna ; il lui fit l'aveu de son amour et l'offre de sa main. Le jour même il se rendit chez elle, et la manière dont il fut reçu en arrivant, lui annonça une réponse favorable. Il demanda des nouvelles de sa

lettre, Antoinette lui répondit en rougissant qu'elle l'avait renvoyée à son tuteur. Belle Antoinette, lui dit d'Ambreville en souriant, mais avec un cœur qui n'était pas tout-à-fait exempt de crainte, avez-vous mis au bas un mot de recommandation? On ne lui répondit pas, mais on sourit, et au même instant le tuteur entra. On perdit peu de tems et peu de paroles. Le notaire fut mandé, et leur mariage fut terminé presque en même tems que celui de d'Origné et de Léonor.

GEORGETTE ET D'ORLY.

GEORGETTE vivait à la campagne chez de pauvres gens qui l'élevaient comme leur fille, et sous le nom de leur fille. Sa figure était bien ; mais sa physionomie était mieux. Elle avait moins cette beauté qui plait aux yeux, que ce charme, cet intérêt qui parle au cœur. Sa naïve candeur donnait un caractère particulier à ses regards, à son maintien ; son âme était sur sa figure, et c'est-là sur-tout ce qui la rendait jolie. Ses quinze ans étaient le moindre de ses charmes. La maison qu'elle habitait était riche en fleurs ; plusieurs allées étaient bordées de superbes plates-bandes en rosiers ; d'un peu loin, quand elle s'y promenait, son visage avait l'air de s'élever du milieu des roses, et sa fraîcheur n'y perdait rien. Cette fraîcheur

attirait, et la douceur de sa physionomie savait si bien retenir ! Que dis-je ? on l'aimait avant de la trouver jolie. C'est sans doute à ce caractère de candeur et de bonté qu'elle dût l'amitié de ses compagnes ; quoiqu'elle fut la plus jolie du village, on n'osait en dire du mal ; on lui pardonnait tout, parce qu'elle n'abusait de rien. Par les attentions qu'elle avait pour les jeunes filles, elle leur faisait oublier que les garçons n'en avaient que pour elle seule. Cela s'appelle un beau miracle ! Elle aurait pu en être fière ; mais c'était une jouissance pour son cœur ; son amour-propre n'y entrait pour rien.

Avec tant d'avantages personnels, on peut se passer de fortune ; aussi Georgette n'y songeait-elle pas. Elle était orpheline et sans bien ; mais par bonheur le hasard est juste quelquefois, elle n'avait pas été abandonnée. Un homme riche s'était chargé

de son éducation. Hâtons-nous de dire que ce n'était pas un de ces bienfaiteurs qui, même en se ruinant pour la beauté, lui vendent cher leurs bienfaits. Celui-ci était absolument désintéressé ; il ne prétendait qu'au titre de père, et il en remplissait tous les devoirs. Pourquoi donc faisait-il élever Georgette comme une villageoise ? Le voici. Minval (c'est le nom du bienfaiteur) jouissait d'une fortune considérable ; mais il avait un vieux procès qui pouvait la lui faire perdre. Il avait craint de rendre Georgette malheureuse en lui laissant concevoir des espérances qui pouvaient ne point se réaliser. Il aimait mieux lui laisser ignorer quelque tems le bonheur qu'il lui destinait, que de l'exposer au danger de renoncer un jour à de douces prétentions ; enfin il cachait bien soigneusement ses bienfaits, pour éviter les malignes interprétations ; ce qui est souvent un moyen pour les favoriser.

Si Minval donnait des soins à la jeunesse de Georgette, il en était payé par la plus tendre reconnaissance. Mais il n'était pas seulement content du cœur de sa fille adoptive ; son esprit, surtout sa raison précoce lui faisait passer les plus doux momens. Il l'envoyait chercher souvent pour s'entretenir avec elle ; il la consultait même sur ses affaires, et il s'applaudit plus d'une fois d'avoir suivi ses conseils.

Minval avait aussi un fils qu'il aimait, et qui était digne de son amour ; mais comme ils étaient l'un et l'autre d'un caractère très-vif, ils avaient de tems en tems quelques petites altercations ; ils se ressemblaient trop pour vivre tout-à-fait bien ensemble ; cependant l'un était bon fils, et l'autre avait toute la sensibilité d'un père. Mais Minval voulait être obéi. Il était né dans une de nos provinces méridionales où la nature et la loi ont

consacré le despotisme paternel ; et il trouvait que la nature et la loi avaient raison. Le père vivait à Paris, et le fils dans une ville voisine, où il faisait son droit.

D'Orly (c'est le nom du fils) avait de l'esprit, de la taille et de la figure. Voilà sans doute de quoi plaire, et il avait aussi dans le cœur de quoi sentir vivement l'amour. Un jour, en se promenant seul à cheval, il rencontra par hasard Georgette qu'il n'avait jamais vue, et dont Minval, d'après ses principes, ne lui avait jamais parlé ; elle était avec quelques-unes de ses compagnes, et il ne vit qu'elle. Les yeux de Georgette qui s'ouvrirent vers lui sans le regarder, pénétrèrent jusqu'à son cœur. Il laissait aller son cheval au plus petit pas en s'éloignant d'elle ; et quand il l'eut perdue de vue, il le remit bien vîte au galop pour la ratrapper. Quand il l'eut revûe, il ne voulait plus la quitter ;

mais pour n'être pas trop remarqué, il descendit de son cheval qu'il laissa quelque part aux environs ; et il se mit à la suivre à pied sans en être apperçu. Il la regarda jusqu'à ce qu'il ne fut plus à portée de la voir ; c'est-à-dire, lorsqu'ayant pris congé de ses compagnes elle fut rentrée chez elle.

D'Orly ne tarda pas à refaire cette promenade, quoiqu'elle fut éloignée de l'endroit qu'il habitait. Son cœur était resté auprès de Georgette ; il ne pouvait être heureux qu'auprès d'elle. Il revint donc, revit Georgette, et la quitta toujours avec plus de regret. Enfin bientôt il ne lui fut plus possible de sortir un moment du village où elle vivait, et il conçut un projet que la passion seule peut suggérer, que le sage blâmera, que l'indifférent jugera fou, et que plus d'un amant trouvera fort raisonnable.

Comme le sentiment qu'on lui avait

inspiré, n'était pas un pur caprice, une fantaisie passagère, il était aussi timide que passionné ; il craignait, en se faisant connaître, d'effaroucher Georgette, et d'armer les parens qui la surveillaient ; il craignait que l'effet d'une tendre déclaration ne fut de lui fermer tout accès auprès d'elle. Que fit-il ? Il prit des habits villageois, et ayant appris que le père adoptif de Georgette cherchait un jeune homme qui pût l'aider dans ses travaux, il se présenta chez lui. Sans doute la délicatesse entrait pour beaucoup dans le projet que d'Orly avait conçu. Il ne voulait pas, en déclarant ses sentimens à Georgette, intéresser son amour-propre, mais toucher son cœur; et s'il eut réussi à plaire sous sa forme naturelle, il aurait craint de devoir à son rang, ce qu'il voulait ne devoir qu'à son amour. Quoiqu'il en soit, il offrit ses services, qui furent acceptés. Sa physionomie prévint en sa

faveur ; et il ne présumait pas trop de son intelligence, quand il promit de se rendre très-utile. Le prétendu père de Georgette était un jardinier-fleuriste ; et le hasard ayant voulu que d'Orly se fut toute sa vie occupé de la culture des fleurs, ils pouvaient aisément se convenir. La faculté de voir souvent Georgette, de vivre avec elle, laissait à d'Orly l'espérance de lui plaire et de lui inspirer un amour désintéressé ; car il avait résolu de demeurer inconnu même à Georgette. Il aurait bien voulu ne pas la quitter un moment ; mais il craignait, avec raison, que son père ne fut averti de son absence. Il dit donc à son nouveau maître qu'il était obligé d'aller coucher le soir chez son père qui était à quelques lieues de-là ; mais que son devoir n'en souffrirait point. On respecta son motif ; et on le plaignit seulement des fatigues qu'il allait endurer.

Sans doute d'Orly avait pris ses mesures en cas d'informations ; peut-être aussi n'avait-il pas poussé la prévoyance si loin ; car l'amour est plus ardent à desirer qu'adroit à combiner ses démarches. Au moins avait-il laissé son cheval à quelque distance de l'endroit ; et il en payait fort cher la nourriture et le logement, parce qu'avec son cheval on avait promis de garder aussi son secret. Il voyageait donc la nuit, et travaillait le jour ; c'est-à dire, qu'il ne dormait guères. Mais ses travaux du jour le consolaient bien des fatigues de la nuit ! Il voyait Georgette ; et dès qu'il l'avait vûe, il se trouvait délassé. Comme Georgette était l'unique objet de ses travaux, il les dirigeait sans cesse vers ses plaisirs. Ce qu'elle aimait le mieux, prospérait toujours le plus ; la fleur qu'elle préférait était toujours la mieux cultivée. On sait que dans les jardins il y a toujours un endroit, une allée qu'on

affectionne le plus ; d'Orly avait eu grand soin de remarquer l'allée favorite de Georgette ; et l'on juge bien que celle-là était mieux soignée, plus propre que le reste du jardin. Quand elle s'y promenait, il la suivait presque toujours, quoique sans affectation, avec son rateau à la main ; et il s'y prenait si bien, que lorsqu'elle revenait sur ses pas, l'endroit qu'elle venait de parcourir semblait n'avoir pas encore été foulé. Dès qu'il avait vu Georgette flairer une rose, il allait lui-même la baiser amoureusement ; et quel baiser voluptueux ! Cette seule rose avait alors, de quoi flatter tous ses sens à-la-fois. Il allait s'asseoir où Georgette s'était assise ; et quelle molle ottomane eut pu valoir le banc ou le gazon qu'elle avait touché ? L'intérieur de la maison ne lui procurait pas moins de jouissances. Il mangeait du pain qui n'était pas bien blanc ; mais Georgette ordinairement l'avait

coupé, c'était elle qui le lui donnait; ses doigts lui avaient communiqué une saveur qu'aucun autre mêts ne pouvait avoir. Quand il desservait la table, il s'emparait bien vîte du verre qui avait servi à Georgette; et il se gardait bien de le rincer. Le vin ou l'eau qu'il y versait devenaient un nectar délicieux; et ses lèvres n'en approchaient pas sans un doux frémissement. Ainsi tout se changeait en plaisir pour d'Orly, qui semblait regarder comme perdu le tems où il n'avait pas été garçon de village.

Mais le sentiment qui l'animait était trop vif pour ne pas se répandre au-dehors; et Georgette comme cela arrive fort souvent, avait déjà deviné son amour, avant qu'il eut osé lui en parler. Il ne la regardait pas comme on regarde ordinairement; il ne lui parlait pas comme à une autre, ni comme un autre; tout cela prouvait à Georgette un sentiment qu'une belle

voit presque toujours avec plaisir, lors même qu'elle ne le partage pas. Ce qu'elle devina moins vîte, c'est la tendre impression qu'elle avait reçue elle-même ; elle croyait n'avoir pour Louis (c'est le nom que d'Orly s'était donné), qu'un peu de pitié et de reconnaissance ; et en peu de tems, sous ces noms qui n'alarment pas un jeune cœur, l'amour fait souvent bien du chemin. Mais elle ne douta plus de son amour, quand d'Orly osa lui faire l'aveu du sien. Elle fit plus, elle laissa lire dans son âme. Elle n'avait ni la force de rejeter l'offre d'un amour qu'elle desirait, ni l'adresse de déguiser celui qu'elle sentait elle-même. En pareil cas, un cœur neuf et naïf s'exprime toujours par le silence de la pudeur, ou la franchise de l'innocence. Cet embarras, ou cette ingénuité qui portent la plus douce ivresse dans le cœur d'un amant, est un art que la nature donne, qu'une coquette cher-

che toujours, et qu'elle n'atrappe jamais.

O comme dès ce moment, la position de Georgette s'embellit à ses propres yeux ! comme ses jouissances se multiplièrent ! comme le genre de vie qu'elle menait depuis si long-tems avait pris de nouveaux charmes ! Ce jardin qu'elle parcourait auparavant sans en jouir, était devenu enchanteur. Les fleurs dont il était paré avaient acquis des formes plus heureuses, un plus frais incarnat, et de plus doux parfums ; c'était son amant qui les cultivait, qui les arrosait, qui les faisait épanouir ; il semblait que la nature n'y était pour rien, et que tout était l'ouvrage de l'amour.

Cependant Minval, qui ne se serait pas cru obligé, de se prêter aux vûes des deux amans, quand il les aurait devinées, formait un projet bien contraire à leur repos. Il venait de trouver un parti très-avantageux pour son

fils, et il lui écrivit pour lui en faire part. On conçoit aisément l'effet que produisit cette lettre sur le cœur de d'Orly. Il se serait cru coupable s'il se fut arrêté long-tems sur une idée qui tendait à le séparer de Georgette. Il répondit sur l'heure à son père par le refus le plus respectueux, en le suppliant de ne pas contrarier le projet qu'il avait formé de ne pas se marier encore de long-tems. Minval, qui avait compté sur l'obéissance de son fils, fut étonné et révolté de sa réponse ; il s'emporta vivement suivant son caractère ; et il ne s'appaisa que par l'espérance de le réduire bientôt à son devoir.

Quand Minval avait du chagrin, il envoyait chercher Georgette, pour se consoler où se plaindre avec elle. Son véritable nom, par une suite de son extrême discrétion, (dont au reste il fut assez puni) était ignoré même de Georgette. Une voiture venait la prendre

dre pour la mener chez Minval, qu'elle connaissait sous un nom étranger; et la même voiture la ramenait ensuite à son village sans autre éclaircissement. Minval en la voyant, lui raconta le refus de son fils, dont il semblait fort affecté; car dans le cœur d'un père, le chagrin prend bientôt la place du courroux. Georgette aimait si tendrement Mainval, et elle avait le cœur si sensible, qu'elle ne pût s'empêcher de blâmer ce fils indocile qui affligeait si cruellement son père. C'est ainsi que sans le savoir, elle condamnait celui qu'elle aimait le plus au monde; c'est ainsi qu'elle trouvait criminel un refus dont son cœur se serait bien applaudi s'il en eut connu l'auteur. Cependant elle s'efforca de consoler Minval, en lui faisant espérer plus de docilité de la part de son fils; elle lui disait qu'un si bon père ne pouvait avoir qu'un fils obéissant; et en retournant dans son village,

elle ne cessait de faire des vœux pour que le fils de Minval se montrât plus docile.

Dorly, en revoyant Georgette, oublia presque le chagrin que lui avait fait la lettre de son père. Il aurait bien voulu lui conter ce chagrin-là ; mais ne lui ayant pas dit qui il était, il ne pouvait lui parler du reste. Sa situation ne laissait pourtant pas que de devenir embarrassante. Sa délicatesse devait être satisfaite, puisque ne s'étant pas fait connaître, il ne pouvait attribuer l'amour qu'il avait inspiré à aucun motif d'intérêt. Vingt fois il fut tenté d'avouer tout ; mais son amour toujours craintif appréhendait de voir mal interprêter ce qui n'était que le fruit de sa délicatesse. Il craignait que Georgette n'attribuât son stratagême au desir de la séduire ; et s'il ne renonça pas tout-à-fait à son aveu, il résolut au moins de le dif-

Minval de son côté n'abandonnait pas son projet de mariage. Il avait donné sa parole, et ne jugeait pas à propos de la retirer. Il écrivit à son fils une lettre beaucoup plus vive que la première. Cette lettre troubla le bonheur de d'Orly, mais ne changea point sa résolution. Il se défendit encore avec des formes de respect, qui n'empêchèrent pas de trouver son refus fort insolent. A la fin Minval soupçonna que cette résistance pouvait avoir quelque motif secret. Il pria un ami qui était sur les lieux de s'informer exactement de la conduite de son fils; et en attendant, il suspendit ses lettres et ses réprimandes assez inutiles.

Dans l'intervalle des informations, Georgette vit encore Minval, qu'elle trouva malade de chagrin. Cet objet réveilla sa sensibilité; elle souffrait de voir souffrir son bienfaiteur; et elle ne cessait de répéter qu'il fallait que ce

fils fut bien méchant pour affliger ainsi un si bon père. Pauvre Georgette! elle plaignait des maux dont elle était la cause ; elle condamnait un crime qu'elle faisait commettre bien innocemment.

Cependant l'ami chargé de surveiller d'Orly ne s'acquitta que trop bien de son emploi. Il parvint à découvrir ce qui pouvait faire trouver d'Orly coupable, sans avoir sû ce qui pouvait servir à l'excuser. Il écrivit au père, et lui marqua que son fils ne paraissait plus que la nuit, et les fêtes et les dimanches ; qu'on avait sû qu'il montait tous les jours à cheval pour s'en aller bien loin ; qu'on n'avait pas pû découvrir au juste où il s'arrêtait ; mais que sur la route il se déguisait, et qu'il prenait un habit indigne de son rang et de son nom ; qu'on ne doutait point que ce ne fut quelque intrigue galante ; et que les précautions qu'il prenait donnaient lieu de penser

qu'il avait à en rougir, et faisaient craindre pour les suites. A ce fonds, qui était à peu près vrai, on ajoutait des détails plus graves et calomnieux; car il fallait bien mettre quelque chose à la place de ce qu'on n'avait pas pû découvrir.

Ces nouvelles n'étaient pas faites pour rétablir la santé de Minval. Il mande aussitôt Georgette qui le retrouve dans son lit. Mon enfant, s'écria-t-il, ce scélérat de fils, ce monstre a résolu ma mort. Votre mort, répond Georgette toute effrayée. — Oui, il veut vous ravir un bienfaiteur, un père. Je ne m'étonne plus de sa résistance. Mon projet contrariait ses plaisirs effrénés. Le lâche, (on vient de m'en informer) me déshonore par sa conduite. Il a déjà fait un choix indigne de son état, de son nom, mais bien digne de son cœur bas et vil. Alors Minval dit à Georgette qu'il venait d'obtenir un ordre pour le faire

arrêter. Quoique Georgette ne put pardonner au fils de Minval, l'état cruel où il réduisait son père, ce mot la fit frémir. Le voilà, cet ordre, ajouta Minval. S'il ne le corrige pas, il me vengera du moins. Un cachot, et ma malédiction, voilà l'héritage qu'il aura de moi, et le seul qu'il ait mérité. Mais avant de faire exécuter cet ordre, j'ai voulu vous voir, ma fille; vous prendre à témoin comme je n'ai rien oublié pour le ramener à son devoir. Me trouvez-vous injuste, barbare? Non, lui disait en pleurant Georgette, qui craignait de le voir expirer de douleur, non, vous n'êtes pas un barbare. Ce malheureux, reprit Minval, court, dit-on, le plus grand danger. Je crois le voir dans ses honteux égaremens. Cette image me poursuit; et tant qu'on ne se sera pas assuré de sa personne, je ne vivrai pas. Vous voyez qu'il a mérité son sort.

Remarquons ici que Minval, au milieu de sa colère, semblait encore avoir besoin de s'exciter à punir. Remarquons encore qu'en se vengeant de son fils, il s'occupait aussi, sans y songer, de l'arracher au péril dont il le croyait menacé. La vengeance d'un père a toujours un caractère particulier. Enfin l'ordre partît. Minval avait commandé qu'on lui amenât le coupable avant de l'emprisonner, et qu'on le saisit partout où on le trouverait, et tel qu'on le trouverait. En attendant il retint Georgette chez lui.

On fit la plus grande diligence ; et dès le lendemain d'Orly fut arrêté. On le surprit justement comme il venait de prendre son costume villageois ; et c'est sous cet habit qu'il fut conduit devant son père. Malheureux, s'écria Minval en le voyant ! dans quel état tu parais devant moi ? C'en est fait, tu n'as plus de père ; je n'ai plus de fils ; mais j'ai une fille. Regarde-là,

scélérat ; toute sensible qu'elle est, elle applaudit à ma vengeance. Elle sait tout.

Figurez-vous, à ces terribles mots, d'Orly reconnaissant Georgette, et Georgette rencontrant les yeux de son amant. D'Orly demeure comme pétrifié. L'idée de Georgette qui le trahit, qui le fait déshériter, est une idée horrible, monstrueuse, accablante ; et c'est pourtant la seule alors que puisse admettre son esprit. Il allait répondre aux reproches de son père ; mais à cette nouvelle il demeure immobile et sans voix. Quant à Georgette, ses forces ne peuvent suffire à une surprise aussi cruelle et aussi imprévue ; elle tombe sans connaissance. Revenue de cet accident, que Minval n'attribue qu'à un excès de sensibilité, elle conçoit quel effet a dû produire sur l'esprit de d'Orly le discours qu'il vient d'entendre. O, mon bienfaiteur ! s'écria-t-elle, en tombant aux pieds

de Minval, un coup de foudre vient de m'éclairer tout-à-coup. Punissez-moi; c'est moi seule qui suis coupable. Vous coupable, répond Minval en la relevant, vous! — Oui, c'est moi qui ai rendu votre fils rebelle à vos volontés. Mais ce fils m'était inconnu. Ces habits qui m'ont trompée, il les a pris sans doute pour se rapprocher de moi. Je n'étais pas sa complice; mais je vous ai rendu malheureux, je suis criminelle. Ce peu de mots suffit pour désabuser et pour éclairer d'Orly; mais il ne suffisait pas pour instruire Minval, qui venait de tomber dans le plus profond étonnement. Alors d'Orly, à qui Georgette vient de rendre la vie et la force de parler, tombe à son tour aux pieds de son père, et lui raconte l'histoire de ses amours. O mon père, ajouta-t-il, j'ai adoré la beauté, la vertu. L'excès de mon bonheur m'a rendu coupable. Mais pourrez-vous connaître Geor-

gette et ne pas me pardonner. J'avais choisi pour femme celle que vous aviez adoptée pour fille. Si c'est un crime, punissez-moi. Non, s'écriait Georgette, c'est moi seule qu'il faut punir; mais pardonnez à votre fils. L'un et l'autre en parlant ainsi, tenaient embrassés les genoux de Minval. Minval oublie alors de les relever, et ses yeux et son cœur se repaissent de ce spectacle; il les regarde, et ses larmes coulent sur eux; enfin il leur pardonne en se jetant dans leurs bras. Il fit plus; il les unit le même jour. Pour comble de bonheur, on lui apporta la nouvelle du gain de son procès; et il ne craignit plus de voir enlever sa fortune à ses enfans. Il vécut avec eux; parvint jusqu'à une extrême vieillesse sans chagrin et sans maladie; et il eut le bonheur de mourir sans avoir vû troubler un seul jour la paix et l'union des deux époux.

L'HONNÊTE FAMILLE.

Il est des personnes sans doute dont la faible sensibilité ne peut embrasser qu'un seul objet : mais il en est aussi (et cela console) à qui aucun sentiment n'est étranger ; qui conservent à la fois une sincère amitié pour leurs compagnes ou leurs amis ; un attachement vrai pour leurs frère ou sœur ; une vive tendresse pour leurs père et mère ; et un amour passionné pour leur amant ou leur maîtresse.

Telle est l'héroïne de cette anecdote. Rose (c'est ainsi qu'on la nommait) avait toujours rempli les devoirs de la nature et de l'amitié. Son dix-septième printems arriva ; on sent bien que l'amour ne se fit pas long-tems attendre. Joinval ne put la voir sans brûler pour elle ; et Rose ne parla pas

à Joinval sans ressentir ce trouble qui est l'avant-coureur de l'amour, si ce n'est pas l'amour même. Le jour où leurs cœurs s'expliquèrent, ils n'avaient rien de nouveau à se confier ; leurs yeux s'étaient déjà tout dit. La nature leur avait donné à tous-deux la beauté et un cœur sensible ; leur naissance et leur fortune étaient à peu près les mêmes ; ainsi en jetant les yeux sur l'avenir, ils n'y voyaient rien qui pût alarmer leur amour.

Tout paraissait donc favorable aux desirs de Joinval. Le sort voulut lui faire trouver un obstacle dans le cœur même de Rose, dans ce cœur où il régnait avec tant d'empire ; encore était-il obligé de respecter le motif qui retardait son bonheur ; car Rose ; comme on va voir, ne chagrinait son amant que par la tendresse qu'elle avait pour son père. Ce père, que j'appelerai Firmin, était déjà d'un âge avancé ; il était veuf, et n'avait

d'autre enfant que Rose, dont les soins lui devenaient de jour en jour plus nécessaires. Rose, sans rougir de son amour, n'osait l'avouer à son père. Elle appréhendait qu'un pareil aveu ne chagrinât la tendresse un peu ombrageuse de ce bon vieillard : il pouvait craindre en effet que le cœur de Rose, en se partageant, ne se réfroidit pour lui, et qu'elle ne prit, sur les soins qu'elle lui donnait, ceux qu'elle voudrait donner à son amant ou à son époux. Rose n'opposait pourtant pas un refus formel aux instances de Joinval ; elle s'était même souvent décidée à rompre le silence ; mais le courage lui manquait au besoin, et elle différait sans cesse. Enfin Joinval n'était pas même connu du père de sa maîtresse.

Si les tendres soins, les témoignages de l'amour le plus vrai avaient pu dédommager Joinval, il eût encore été le plus heureux des amans. Rose

l'aimait si tendrement, et elle avait tant de plaisir à lui ouvrir son cœur!... Elle n'oubliait rien en un mot pour le consoler d'un chagrin qu'elle sentait plus vivement que lui-même; car elle s'accusait d'en être l'auteur. Ces délais faisaient gémir Joinval; mais que ne souffre-t-on pas quand on aime et qu'on est aimé? l'espérance du bonheur tient alors lieu du bonheur même.

Rose se partageait entre la nature et l'amour, mais avec une activité si continue qu'on eut dit qu'elle prodiguait tout son tems à l'un des deux; ce qu'elle donnait à son amant ne faisait rien perdre à son père. Mais tandis qu'elle était heureuse dans l'attente d'un plus grand bonheur encore, un orage inattendu était prêt de mettre sa sensibilité à la plus cruelle des épreuves. Son père qui vivait du revenu d'un commerce honnête, se trouva tout-à-coup hors d'état de le pour-

suivre ; des pertes imprévues et accumulées lui ôtèrent la faculté, même l'espoir de satisfaire à ses engagemens ; et il vit renverser en un seul jour sa fortune, sa réputation ; il perdit même ce qui pouvait lui servir à recouvrer l'un et l'autre ; sa liberté.

Parmi ces créanciers se trouvait un de ces hommes inexorables qui mettent le malheur au rang des crimes ; qui dans un commerçant regardent du même œil un faux calcul et un vol prémédité ; pour qui enfin malheureux et innocent sont deux mots inconciliables. Que dis-je ? n'attribuons pas à un amour excessif de l'ordre, ce rigorisme de Durmont ; (c'est ainsi qu'on l'appelait.) Il prenait sa source dans une âme dure, intéressée, implacable. Il n'eût pas donné la plus vile monnaie pour soulager un malheureux, et il eut payé cher le plaisir de se venger ; il était avare, et cependant il était encore plus méchant

qu'intéressé. Enfin quand partout on plaignait Firmin, quand tout le monde renonçait à le poursuivre, Durmont seul parla de punir. On eut beau solliciter sa clémence ; les prières semblaient l'endurcir encore. Il donna l'ordre d'arrêter le pauvre Firmin, avec la volupté que goûte une âme sensible à secourir un infortuné. Il semblait se dédommager de l'argent qu'il perdait par le mal qu'il allait faire.

Tous ces coups avaient été portés rapidement, que Joinval ignorait tout encore, lorsqu'il vint trouver Rose le soir même dans la maison d'une amie, où ils avaient coutume de se voir. Cette amie était chargé de lui dire les choses les plus tendres et les plus tristes à-la-fois : on lui rendit les témoignages de l'amour le plus fidèle, mais en le priant de ne plus chercher à voir Rose, tant que les circonstances seraient les mêmes ; enfin on lui dit de compter

sur son cœur, comme elle comptait sur sa discrétion.

Cette nouvelle frappa d'autant plus Joinval, qu'elle était inattendue ; et la douleur ne lui laissa qu'à peine la force de répondre quelques mots mal articulés. En se retirant il demanda la permission d'écrire au moins quelques lettres, et l'amie lui promit de les rendre. Dès le lendemain il eut occasion d'en profiter ; et voici ce qu'il écrivit à Rose :

« Par votre douleur, ma chère » amie, jugez de mon accablement. » Vous souffrez et je ne puis vous con» soler ! Une lettre que je reçois à l'ins« tant même achève de mettre le com» ble à mes chagrins. Vous savez que » je ne suis pas né ici, et que le reste » de ma famille habite la ville la plus » prochaine. Je suis mandé pour af» faire, qu'on ne peut, dit-on recu» ler ; et l'on me laisse à peine le tems

» de vous écrire. C'était donc peu du
» malheur qui nous accable l'un et
» l'autre ; il fallait y joindre encore
» les tourmens de l'absence. Non que
» j'eusse résolu de braver la défense
» que vous m'avez faite, et que je dois
» respecter ; mais du moins j'aurais
» habité la même enceinte que vous ;
» mes lettres, vos réponses auraient
» été rendues plus vîte ; et les nou-
» velles de votre sort me seraient par-
» venues plutôt et plus facilement....
» Hélas ! sensible Rose ! les chagrins
» qui déchirent votre cœur y laisse-
» ront-ils encore un peu de place pour
» l'amour ? Pardon, si j'ose vous rap-
» peller ici un sentiment qui ne peut-
» être coupable, puisque vous avez
» daigné le partager.... Adieu ; les
» minutes me sont comptées. Demain,
» j'espère me dédommager de ce court
» billet par une lettre plus longue.
» Adieu, rappellez tout votre courage ;
» le mien n'est soutenu que par l'es-

» poir d'être encore aimé de vous. »

Joinval tint parole à Rose. Elle reçut de lui le surlendemain une lettre datée de la ville où il était né. Il lui mandait le détail de l'affaire qui avait occasionné son voyage ; détail que je crois devoir supprimer, parce qu'il est inutile à l'intelligence et à l'intérêt de cette histoire. Rose, qui ne quittait guères son père que pour aller pourvoir à ses besoins, trouvait encore le tems d'écrire à Joinval. Son âme se répandait toute entière dans ses lettres. Elle parlait de son père ; elle en parlait à son amant ! Ces épanchemens soulageaient sa douleur, et ranimaient son courage.

Mais, si dans les soins qu'elle rendait à son père, sa tendresse pour lui la rendait infatigable, il n'en est pas moins vrai que ses forces n'étaient plus qu'un mouvement convulsif, et qu'elle ne pouvait long-tems résister à une crise si violente. Elle commen-

çait elle-même à s'en appercevoir; et ce qui l'effrayait était bien moins la perte de sa santé que le malheur d'être inutile à son père, qu'elle voyait sur le point de succomber à ses chagrins.

Malgré les soins et les secours que le malheureux Firmin recevait de sa chère Rose; malgré les consolations que procurait à celle-ci un amour innocent, c'était fait du père et de la fille. Mais si l'innocence et la vertu sont trop souvent persécutées, elles trouvent aussi quelquefois de généreux défenseurs qui poussent le courage et le désintéressement jusqu'à l'héroïsme. Tel était le bonheur que le ciel réservait à Rose et à son malheureux père. Un jour qu'elle avait été forcée de le laisser seul un moment dans sa prison, elle achevait chez elle un ouvrage qu'elle avait commencé pour lui, et se disposait à l'aller rejoindre. Tout-à-coup, ô surprise! elle le voit, lui, son père lui-

même, entrer avec l'expression du bonheur, et se jeter dans ses bras en pleurant de joie. Rose n'ose croire à ce qu'elle voit ; elle craint d'être le jouet d'une illusion douce, mais passagère. Quand son étonnement lui laissa la force de parler ; quoi, mon père, c'est vous, s'écria-t-elle ! c'est vous que je revois, et vous êtes libre ! Oui, répond le vieillard ; c'est moi, et je suis libre enfin.

Rose alors l'ayant fait asseoir, et en essuyant son front (car ce bon vieillard suait, moins de sa marche que de sa faiblesse) ; « reposez-vous, lui » dit-elle, ô mon père ! et quand vos » forces vous le permettront, daignez » m'apprendre qui vous a rendu à mes » larmes. Un homme, un ange, s'é- » crie le vieillard, vient de briser mes » fers. Et le croiras-tu, ma fille ? c'est » en prenant ma place. Il est resté » dans ma prison... Un moment, » Rose ; que ta délicatesse ne me con-

» damne pas avant de m'avoir entendu. J'ai rejeté d'abord sa proposition ; mais je l'avouerai, je n'ai pu, ni résister à ses prières, ni réfuter les raisons qu'il me donnait. Toi même, j'en suis sûr, il t'aurait vaincue par la chaleur et le sentiment qu'il mettait dans ses discours. Il m'a dit d'abord que sa liberté lui était pour le moment inutile, à lui et à sa famille, au lieu que la mienne pouvait servir à rétablir ma fortune et ma réputation. Il a cherché ensuite à me toucher ; il a pris mes mains, et les serrant avec transport : non, m'a-t-il dit, vous ne concevez pas tout ce que je vous devrai, si vous vous rendez à mes prières. Vous devenez par-là mon bienfaiteur. Je suis arrangé avec votre créancier ; le féroce Durmont a consenti à mes vœux ; serez-vous plus inexorable que lui ? Enfin, a-t-il ajouté, ni Rose, ni vous ne

» pouvez résister plus long-tems à
» cette captivité ; et vous ne pouvez
» refuser d'en sortir sans abandonner
» le soin de votre vie et de votre hon-
» neur qui doit être réparé, et sans
» assassiner une fille qui vous adore.
» Ah ! chère Rose, ces derniers
» mots m'ont fait frémir ; et je n'ai pu
» combattre plus long-tems sa généro-
» rosité. D'ailleurs il m'a dit qu'il sa-
» vait que jamais par aucun autre
» moyen je ne recouvrerais ma liberté ;
» et qu'il était sûr, lui, d'en être quitte
» pour quelques jours de détention.
» — Ah ! mon père, s'écria Rose,
» souffrez que j'aille me jeter aux pieds
» de cet homme si bienfaisant. Non,
» ma fille, interrompit Firmin. Il m'a
» demandé le secret, auquel il a, m'a-
» t-il dit, intéressé le geolier même ;
» et j'ai promis que nous n'irions le
» voir que lorsqu'il nous appellerait.
» Peut-être le cruel Durmont n'a-t-il
» consenti à ma liberté que sous la

» condition du secret ; peut-être a-t-il » voulu faire passer pour un acte de » bienfaisance envers moi, ce qui » n'est qu'un vil calcul de son avarice, » puisqu'il n'a fait qu'échanger un » prisonnier que la mort pouvait lui » enlever dans peu, contre un homme » dont l'âge et la santé assurent mieux » à tous égards sa créance. Mais tu » dois t'y attendre, ajouta Firmin, si » la captivité de ce galant homme se » prolongeait, je le saurais, ma fille ; » et pour lors j'irais le tirer de la pri- » son, ou je n'en sortirais plus qu'avec » lui ».

Ces deux cœurs sensibles se livraient à leur joie, quoiqu'elle fut imparfaite par la détention de leur libérateur. Ce bon vieillard s'estima heureux ce jour-là de s'endormir dans son lit, sans qu'un affreux geolier, en agitant ses énormes clés, vint fermer sa porte à grand bruit. Rose, après avoir confié son père au sommeil, crut pouvoir

prendre sur son repos pour écrire à son cher Joinval. Elle lui marquait que son père était libre, et lui communiquait les détails de ce bienfait inespéré ; elle lui apprenait qu'à ce bonheur se joignait l'espérance de voir rétablir leurs affaires ; et après les assurances de l'amour le plus tendre, elle terminait sa lettre par l'inviter à accélérer son retour.

La situation de Rose était bien changée ; il lui était permis de respirer après tant de fatigues ; et cependant tel est le cœur humain, tel est surtout le caractère de l'amour, elle se plaignit amèrement de son sort, parce que la réponse de Joinval arriva deux jours plus tard qu'elle n'était attendue ; mais la lettre était fort tendre, fort amoureuse ; elle annonçait un prompt retour, et tout fut oublié. Rose crut même devoir enfin récompenser la fidélité de son amant, et elle résolut de déclarer tout à son père.

En effet, quelques jours après, comme le vieillard rentrait chez lui après une absence de quelques heures, elle ouvrit la bouche pour lui parler de son amour, lorsqu'elle s'apperçut qu'il avait quelque nouvelle à lui communiquer. Elle ne se trompait point. Le bon Firmin la faisant asseoir à côté de lui, lui dit : « Ma fille, j'ai une grande » nouvelle à t'apprendre. Je viens de » chez mon libérateur qui m'avait fait » appeler. J'ai voulu lui parler de notre » reconnaissance. Eh bien ! m'a-t-il » dit, si vous croyez m'en devoir, » vous pouvez me la témoigner d'une » manière à m'en imposer une éter- » nelle à moi-même. Alors il a de- » mandé le prix de ses bienfaits, prix » qu'il appelait un nouveau bienfait » de ma part. Il a demandé avec » crainte, avec modestie ; mais il a » demandé beaucoup, oh ! beaucoup, » ma chère Rose !... il te connaît, il » t'a vue plusieurs fois.... Il m'a de-

» mandé ta main. Me pardonneras-tu ,
» continua-t-il en la prenant et la ser-
» rant dans ses bras, me pardonneras-
» tu de la lui avoir accordée. J'aurais
» voulu te consulter, mais tu n'étais
» pas là. Je ne pouvais refuser sans
» ingratitude ; tu la hais, comme
» moi, l'ingratitude ; j'ai promis. »

Quel coup de foudre pour le tendre cœur de Rose ! au moment où elle va parler de son amant, il se présente un rival, et ce rival est le libérateur de son père ! Elle n'y résista point ; elle tomba dans les bras du vieillard, muette et sans connaissance. Le père se douta bien qu'il s'était engagé contre le vœu de sa fille ; et une explication l'en aurait bientôt convaincu, si une visite qui survint n'eut rompu la conversation. On donna des secours à Rose, qui reprit ses esprits, et se retira dans sa chambre.

Le soir, Firmin, pénétré de douleur, se fit informer de la santé de sa

fille ; mais il évita de la voir pour ne pas la forcer si vîte à un éclaircissement. Quelle soirée venait de passer Rose ! quelle nuit elle allait passer encore ! le sommeil ne put fermer sa paupière un seul moment ; et son cœur resta en proie aux combats les plus douloureux. Tantôt elle appelle son amant, qui ne peut répondre à ses soupirs ; tantôt elle songe au chagrin qu'elle va causer au plus tendre et au plus chéri de tous les pères, si elle refuse de lui obéir. Mais, s'écrie-t-elle un moment après, pourquoi ce nouvel amant, que je ne connais pas, veut-il que je sois son épouse, sa victime ? Qu'a-t-il fait pour me mériter ? Ce qu'il a fait ! il a sauvé mon père ; je lui doit tout ; il peut tout me demander. A ces mots, elle se croyait prête à suivre ce qu'elle appellait son devoir ; elle renonçait à Joinval. Renoncer à Joinval, s'écriait-elle aussitôt. Eh ! qu'a-t-il fait pour être mal-

heureux ? De quel crime ai-je à le punir ? Alors les larmes de Rose coulaient abondamment. Après cette lutte pénible entre la nature et l'amour, elle pousse un profond soupir, et s'écrie avec douleur : ah ! Rose, sans ton amour tu serais une fille tendre, docile ; tu ferais le bonheur d'un père. Et quel père ! aussitôt elle se représente ce sensible vieillard charmé de pouvoir témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, et se croyant tout-à-coup en butte au reproche d'ingratitude. Il ne me tyrannisera point, dit-elle ; mais il en mourra de chagrin. Je ne peux donc prétendre au bonheur que par un parricide ! C'en est fait, continue-t-elle en se relevant avec courage, il faut y renoncer. Mon amour était innocent ; il devient coupable aujourd'hui.

A ces mots, Rose recueille toutes ses forces ; (elle en avait besoin). Elle écrit à son amant la lettre la plus

tendre ; lui annonce le sacrifice qu'elle va faire ; l'exhorte a oublier son amour, sans oser lui permettre d'en faire autant. J'espérais vivre pour vous, lui disait-elle ; je vais mourir du chagrin d'avoir renoncé à vous. Cette lettre, dont presque toutes les lignes étaient effacées par ses larmes, fut envoyée bien vîte à la poste ; et pour ne pas laisser refroidir cette effervescence de courage, Rose va trouver son père, et s'excusant du mieux qu'elle peut ; mon père, lui dit-elle, pardonnez si j'ai laissé voir hier ma répugnance pour le mariage. La raison a dissipé mon effroi et me rend à mon devoir ; me voilà prête à vous obéir. Ces mots remirent le calme dans l'âme du vieillard ; il eut ensuite des inquiétudes sur le cœur de Rose : ma fille, lui dit-il, si, en m'obéissant, tu allais sacrifier ton bonheur au mien ? Rose eut bien de la peine à répondre, non ; mon père ;

mais enfin elle le dit; et ils s'acheminèrent ensemble vers la prison, car le prétendu avait demandé à voir Rose le même jour. Hélas! elle marchait comme une victime s'avance vers le couteau mortel. La prison s'ouvre devant eux; Rose y entre avec son père. Elle n'osait lever les yeux; tout à coup le prétendu tombe à ses pieds; elle ne peut s'empêcher de le regarder; ô ciel! elle voit, elle reconnaît, qui? Joinval, son amant lui-même. Elle pousse un cri, et ne peut proférer un seul mot. Elle est arrivée mourante de douleur, elle est prête à mourir de joie. Oui, c'est moi, s'écrie son amant, c'est Joinval qui ne cessera jamais de vous adorer un seul instant. Tenez, continua-t-il en se retournant vers Firmin, et lui remettant un papier signé par ses créanciers, voilà toutes vos affaires arrangées. Je n'ai parlé de bonheur pour moi, que parce que le vôtre est fait dès au-

jourd'hui. Tout est terminé, Firmin; nous sommes tous libres, et si vous voulez nous allons tous être heureux.

On soupçonne bien que les questions, les pourquoi, ne finirent point du côté du père et de la fille; mais le lecteur y répondra de lui-même. Laissons ces cœurs honnêtes et sensibles jouir d'une si douce surprise, et savourer un bonheur qu'ils ont bien mérité.

Fin du Tome Premier.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

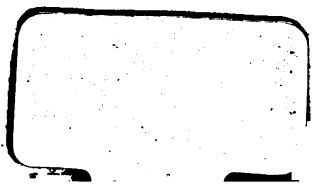
La Leçon utile. page 1
L'Héritier malheureux. 17
Qui l'eut pensé, ou l'engagement imprévu? 31
Que ne peut l'amour paternel? 42
L'Amour désintéressé. 70
Le Bouquet et les Etrennes. 92
L'illusion de l'amour, ou l'erreur de l'amitié. 109
La Réparation. 130
La délicatesse récompensée. 156
La différence de neuf ans à quatorze. 185
Georgette et d'Orly. 203
L'honnête famille. 227

Fin de la Table du Tome Premier.

920447

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 505

OXFORD
1992